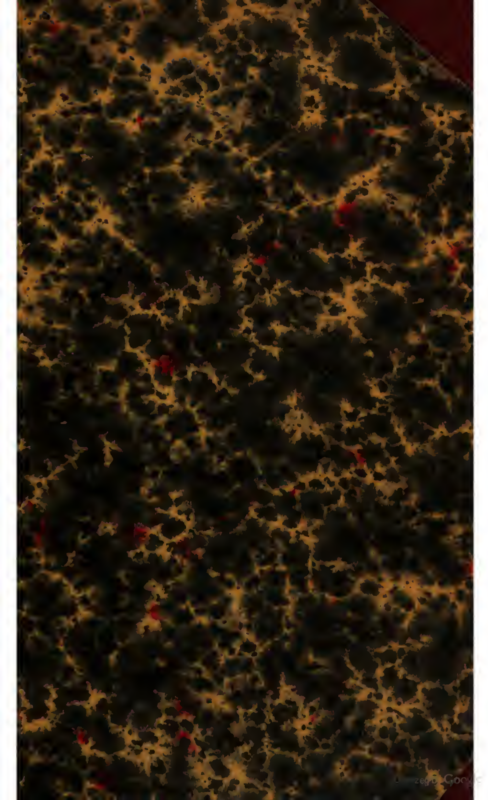




POÉSIES

DE MADAME

DESBORDES VALMORE.



PARIS.

A. BOULLAND, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE SAINT-HONORÉ, 199,

LIBRAIRIE CENTRALE, PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXX.


OEUVRES
DE
Mme DESBORDES VALMORE
HENRY MONNIER
ANDREW Sc



PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE G. DOYEN,
RUE SAINT-JACQUES, n° 38.





Si le vieux prisonnier de la haute Tourelle,
Respire-t-il encore à travers les barreaux ?

La Vallée de la Scarpe

POÉSIES

DE MADAME

DESBORDES VALMORE.



PARIS.

A. BOULLAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-HONORÉ, N° 199;

LIBRAIRIE CENTRALE, PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXX.

2


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

POÉSIES

DIVERSES.

LE

BERCEAU D'HÉLÈNE.

LE

BERCEAU D'HÉLÈNE.


u'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance?
Oh! je le vois toujours! j'y voudrais être encor!
Au milieu des parfums j'y dormais sans défense,
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or;
Peut-être qu'à cette heure il colore les roses,
Et que son doux reflet tremble dans le ruisseau;
Viens couler à mes pieds, clair ruisseau qui l'arroses;
Sous tes flots transparens montre-moi le berceau.
Viens, j'attends ta fraîcheur, j'appele ton murmure;

J'écoute, réponds-moi!
Sur tes bords, où les fleurs se fanent sans culture,
Les fleurs ont besoin d'eau, mon cœur sèche sans toi.
Viens, viens me rappeler, dans ta course limpide,
Mes jeux, mes premiers jeux, si chers, si décevans,
Des compagnes d'Hélène un souvenir rapide,
Et leurs rires lointains, faibles jouets des vents.
Si tu veux caresser mon oreille attentive,
N'as-tu pas quelquefois, en poursuivant ton cours,
Lorsqu'elles vont s'asseoir et causer sur ta rive,
N'as-tu pas entendu mon nom dans leurs discours?

Sur les roses peut-être une abeille s'élance :
Je voudrais être abeille et mourir dans les fleurs,
Ou le petit oiseau dont le nid s'y balance!
Il chante, elle est heureuse; et j'ai connu les pleurs.
Je ne pleurais jamais sous sa voûte embaumée;
Une jeune Espérance y dansait sur mes pas :
Elle venoit du ciel, dont l'enfance est aimée;
Je dansais avec elle; oh! je ne pleurais pas.
Elle m'avait donné son prisme, don fragile!
J'ai regardé la vie à travers ses couleurs.

Que la vie était belle! et, dans son vol agile,
Que ma jeune Espérance y répandait de fleurs!
Qu'il était beau l'ombrage où j'entendais les Muses
Me révéler tout bas leurs promesses confuses;
Où j'osais leur répondre, et, de ma faible voix
Bégayer le serment de suivre un jour leurs lois!
D'un souvenir si doux l'erreur évanouie
Laisse au fond de mon ame un long étonnement.
C'est une belle aurore, à peine épanouie,
Qui meurt dans un nuage; et je dis tristement:

Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance?
Oh! j'en parle toujours! j'y voudrais être encor!
Au milieu des parfums j'y dormais sans défense,
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or.

Mais au fond du tableau, cherchant des yeux sa proie,
J'ai vu...... je vois encor s'avancer le Malheur.
Il errait comme une ombre, il attristait ma joie
Sous les traits d'un vieux oiseleur;
Et le vieux oiseleur, patiemment avide,
Aux piéges, avant l'aube, attendait les oiseaux;

Et le soir il comptait, avec un ris perfide,
Ses petits prisonniers tremblans sous les réseaux.
Est-il toujours bien cruel, bien barbare,
Bien sourd à la prière? et, dans sa main avare,
Plutôt que de l'ouvrir,
Presse-t-il sa victime à la faire mourir?
Ah! du moins, comme alors, puisse une jeune fille
Courir, en frappant l'air d'une tendre clameur,
Renvoyer dans les cieux la chantante famille,
Et tromper le méchant, qui faisait le dormeur!
Dieu! quand on le trompait, quelle était sa colère!
Il fallait fuir : des pleurs ne lui suffisaient pas;
Ou, d'une pitié feinte exigeant le salaire,
Il pardonnait tout haut, il maudissait tout bas.
Au pied d'un vieux rempart, une antique chaumière
Lui servait de réduit;
Il allait s'y cacher tout seul et sans lumière,
Comme l'oiseau de nuit.
Un soir, en traversant l'église abandonnée,
Sa voix nomma la Mort. Que sa voix me fit peur!
Je m'envolai tremblante au seuil où j'étais née,
Et j'entendis l'écho rire avec le trompeur.

« Dis, qu'est-ce que la Mort? » demandai-je à ma mère.
« — C'est un vieux oiseleur qui menace toujours.
« Tout tombe dans ses rets, ma fille, et les beaux jours
« S'éteignent sous ses doigts comme un souffle éphémère. »

Je demeurai pensive et triste sur son sein.
Depuis, j'allai m'asseoir aux tombes délaissées :
Leur tranquille silence éveillait mes pensées;
Y cueillir une fleur me semblait un larcin.
L'aquilon m'effrayait de ses soupirs funèbres.
La voix, toujours la voix m'annonçait le Malheur;
Et quand je l'entendais passer dans les ténèbres,
Je disais : « C'est la Mort ou le vieux oiseleur. »

Mais tout change : l'autan fait place aux vents propices,
La nuit fait place au jour,
La verdure, au printemps, couvre les précipices,
Et l'hirondelle heureuse y chante son retour.
Je revis le berceau, le soleil et les roses.
Ruisseau, tu m'appelais, je m'élançai vers toi.
Je t'appelle à mon tour, clair ruisseau qui l'arroses;
J'écoute, réponds-moi!

Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance?
Oh! je le vois toujours! j'y voudrais être encor!
Au milieu des parfums j'y dormais sans défense,
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or.



LES DEUX AMITIÉS.

LES DEUX AMITIÉS.

A MON AMIE,

ALBERTINE GANTIER.



L EST deux Amitiés comme il est deux Amours.
L'une ressemble à l'imprudence;
Faite pour l'âge heureux dont elle a l'ignorance,
C'est une enfant qui rit toujours.
Bruyante, naïve, légère,
Elle éclate en transports joyeux.
Aux préjugés du monde indocile, étrangère,
Elle confond les rangs et folâtre avec eux.
L'instinct du cœur est sa science,

Et son guide est la confiance.
L'enfance ne sait point haïr ;
Elle ignore qu'on peut trahir.
Si l'ennui dans ses yeux (on l'éprouve à tout âge)
Fait rouler quelques pleurs,
L'Amitié les arrête, et couvre ce nuage
D'un nuage de fleurs.
On la voit s'élancer près de l'enfant qu'elle aime,
Caresser la douleur sans la comprendre encor,
Lui jeter des bouquets moins rians qu'elle-même,
L'obliger à la fuite et reprendre l'essor.

C'est elle, ô ma première amie !
Dont la chaîne s'étend pour nous unir toujours.
Elle embellit par toi l'aurore de ma vie,
Elle en doit embellir encor les derniers jours.
Oh ! que son empire est aimable !
Qu'il répand un crhame ineffable
Sur la jeunesse et l'avenir,
Ce doux reflet du souvenir !
Ce rêve pur de notre enfance
En a prolongé l'innocence ;

L'Amour, le temps, l'absence, le malheur,
Semblent le respecter dans le fond de mon cœur.
Il traverse avec nous la saison des orages,
Comme un rayon du ciel qui nous guide et nous luit;
C'est, ma chère, un jour sans nuages
Qui prépare une douce nuit.

L'autre Amitié, plus grave, plus austère,
Se donne avec lenteur, choisit avec mystère;
Elle observe en silence et craint de s'avancer;
Elle écarte les fleurs, de peur de s'y blesser.
Choisissant la raison pour conseil et pour guide,
Elle voit par ses yeux et marche sur ses pas :
Son abord est craintif, son regard est timide;
Elle attend, et ne prévient pas.



L'HIRONDELLE

ET LE ROSSIGNOL.



L'HIRONDELLE

ET LE ROSSIGNOL.

A M. ARNAUD.

RÊTE à s'élancer, joyeuse,
Aux libres plaines des cieux,
L'Hirondelle voyageuse
A la saison pluvieuse
Jetait un long cri d'adieu.

Sous un chêne solitaire
Elle entend le rossignol;
Sa voix lui fut toujours chère;

Et la jeune passagère
Écoute, et suspend son vol.

Elle recueille, attentive,
L'accent qui cherche le cœur;
Mais ce chant qui la captive,
Dans sa mesure moins vive,
N'exprime plus le bonheur!

« A quoi rêvez-vous, dit-elle?
« Les zéphirs sont au beau temps;
« Sur la rive maternelle
« Le doux printemps vous appelle;
« N'aimez-vous plus le printemps?

« — Sauvez-vous, pauvre petite,
« Sans me demander pourquoi
« J'ai choisi ce sombre gîte:
« L'oiseleur, qu'en vain j'évite,
« Vous l'apprendrait mieux que moi. »

Alors autour du grand chêne

Elle entrevoit des réseaux ;
Gémissante, et hors d'haleine,
Elle veut briser la chaîne
Du roi des petits oiseaux.

« Vous n'êtes pas assez forte,
« Dit-il; mais consolez-vous.
« Du monde il faut que tout sorte ;
« Dieu n'y plaça qu'une porte,
« Et la Mort l'ouvre pour tous.

« Sur cette plage étrangère,
« Égales à leur réveil,
« Et la reine et la bergère,
« Sous le marbre et la fougère,
« Dorment du même sommeil.

« Sous cette loi simple et juste
« On voit passer tour à tour
« L'oiseleur, l'oiseau, l'arbuste,
« Les rois et leur race auguste :
« J'y passerai donc un jour.

« Mais des rois l'ombre incertaine
« Demande grâce souvent
« Au destin qui les entraîne :
« L'oiseau blessé qui s'y traîne
« Se repose en arrivant.

« Là, de la flèche empennée
« Tous les traits sont amortis ;
« Et la mère infortunée,
« Libre, et désemprisonnée,
« Chante auprès de ses petits !

« Si votre pitié naïve
« Ne craint pas de nouveaux pleurs,
« Cherchez, au bord de la rive,
« Une feuille fugitive
« Où sont gravés mes malheurs (1). »

Sous l'ombre mystérieuse
La feuille alors murmura ;

[1] La Feuille de rose, de M. Arnault.

Et, long-temps silencieuse,
Plus triste que curieuse,
L'Hirondelle soupira.

« Adieu donc, s'écria-t-elle,
« Puisqu'il faut partir sans vous !
« Puisse une feuille nouvelle,
« Quelque jour, à l'Hirondelle
« Révéler un sort plus doux ! »



L'ORPHELINE.

L'ORPHELINE.

N seigneur, d'aimable figure,
Brillant d'esprit et brillant de parure,
Prestiges tout-puissans sur la simplicité,
Voulut séduire une jeune beauté.
Sans appui dans le monde, elle était orpheline,
Et se nommait Pauline.
Pauline, hélas! a perdu le repos.
De vifs regards, de séduisans propos
Troublent la paix de cette ame ingénûe;
Elle aime enfin, et son heure est venue.
Pour un ingrat devait-elle sonner?

Mais, pour craindre cette heure, il faut la deviner;
Et l'Orpheline, en sa première flamme,
Rêve l'amour aussi pur que son ame.
Six mois ainsi coulent rapidement.
Tout est bonheur, ivresse, enchantement.
Un villageois, qui soupirait pour elle,
Renferme alors sa tendresse fidèle;
Edmond ne la suit plus, et cache à tous les yeux
Son humble hommage et ses timides vœux.
Sans le vouloir, Pauline a su lui plaire;
Edmond n'a pu que l'aimer et se taire.
L'amour modeste est souvent méconnu;
Pour éblouir il est trop ingénu.
Sans s'occuper d'un amant qu'elle ignore,
Pauline est tout à celui qu'elle adore;
Elle ne voit encor dans l'avenir
Que le moment où l'ingrat doit venir;
Et, respectant le séducteur qu'elle aime,
Croit n'adorer que la sagesse même.
Pensive et seule, elle y rêvait un soir:
Dans sa cabane il entre avec l'espoir.
L'amour, la nuit, la crainte, le silence,

Tout est d'accord pour perdre l'innocence.
Les yeux baissés, d'un air naïf et doux,
Elle pleure en voyant son seigneur à genoux.
Riant tout bas de ses tendres alarmes,
A peine il voit sa pâleur et ses larmes.
Sans deviner qu'on lui vole un plaisir,
Pauline, hélas! en eut le repentir.
Le lendemain, dans sa simple demeure,
Avec l'Amour elle attendit en vain;
Elle attendit encor le lendemain,
Le mois entier, chaque jour, à toute heure!
Par le remords lentement déchiré,
D'un sombre ennui son cœur est dévoré.
Elle offre à Dieu cet amour qui l'opprime:
Puisqu'il fait tant de mal, il faut qu'il soit un crime.
Mais, ne vivant que par le souvenir,
Le passé la poursuit jusque dans l'avenir.
Plus de sommeil; Pauline en vain l'appelle;
Pour le malheur il est sourd et rebelle.
Plus de vertu, plus d'amis, plus d'amant;
Tout est perdu par l'erreur d'un moment.
C'est la fleur du vallon sur sa tige abattue

Par le frimas qui l'effeuille et la tue.

C'était l'hiver : la saison de l'Amour
Semblait avoir disparu sans retour.
Assise, un soir, au bord de sa chaumière,
Pleurant sa honte et fuyant la lumière,
Un bruit soudain fait tressaillir son cœur;
Un char léger ramène son vainqueur.....
Il a parlé..... c'est la voix qu'elle adore :
« C'est lui ! dit-elle, il vient, il m'aime encore ! »
Mais un regard fait tout évanouir ;
L'espoir s'enfuit... Pauline va mourir.
Oui, c'est l'ingrat qu'elle attend et qu'elle aime.
Mais peignez-vous son désespoir extrême !
Il n'est pas seul. Il entraîne, à son tour,
L'objet nouveau de son volage amour.
A cette vue, immobile et glacée,
Le cœur saisi d'une affreuse pensée,
Pauline au ciel jette un cri douloureux,
Tombe à genoux et détourne les yeux.
Le froid du soir circule dans ses veines;
Son ame s'engourdit dans l'oubli de ses peines;

Et, prenant par degrés le sommeil pour la mort,
En embrassant la terre, elle pleure et s'endort.

Dieu, qui la plaint, l'enveloppe d'un songe;
Et la pitié descend sur l'aile du mensonge.
Elle croit voir un Ange protecteur
La ranimer doucement sur son cœur,
Presser sa main, l'observer en silence,
Les yeux mouillés des pleurs de l'indulgence.
« Dieu vous a donc envoyé près de moi,
« Lui dit Pauline, et vous suivez sa loi?
« Si la vertu vient essuyer mes larmes,
« Parlez! sa voix aura pour moi des charmes.
« Voyez mon sort, voyez mon repentir! »
On lui répond par un profond soupir.
Son œil mourant s'entr'ouvre à la lumière...
L'Ange est Edmond à genoux, sur la pierre,
Qui, plein d'effroi, soutient, d'un bras tremblant,
Ce corps glacé qu'il réchauffe en pleurant.
« Ne craignez rien, dit l'amant jeune et sage;
« Sans défiance appuyez-vous sur moi;
« Notre cabane est au bout du village;

« Un cri plaintif vient d'y porter l'effroi.
« Ma mère attend, venez près de ma mère;
« Vous lui direz le sujet de vos pleurs;
« Ma mère est bonne, elle plaint vos douleurs;
« Soyez sa fille, et moi... je serai votre frère. »
« — Hélas! dit-elle, avec même douceur,
« Soyez mon frère, et sauvez votre sœur. »



UN BEAU JOUR.

UN BEAU JOUR.

DIEU, Muse ! on me marie.
Pour enchaîner les amours,
Une main tendre et chérie
M'offre de rians atours.

Adieu, Lyre dont les charmes
Se mêlèrent à mes pleurs;
L'amour, qu'attristaient mes larmes,
T'ensevelit sous des fleurs.

Adieu, vague rêverie,
Songe de la volupté!

Mon ame, plus attendrie,
S'ouvre à la réalité.

Vous dont je n'ai su que faire,
Adieu, mes sombres printemps!
Déjà l'horizon s'éclaire;
L'Amour paraît : quel beau temps!

LE PASTEUR

LE PASTEUR.

IMITÉ DE GOUDELIN.



L'HEURE où s'éteignait le chant de l'alouette,
A cette heure tranquille où, sous leurs frais abris,
Les oiseaux gazouillaient de moisson, d'amourette;
Que les ailes d'un songe enveloppaient Lyris;
Quand la Nuit, pâle encor, d'étoiles couronnée,
Prenait timidement sa course dans les cieux;
Quand la rose d'un jour, languissante et fanée,
Exhalait en mourant ses parfums précieux;
    Quand d'une journée orageuse
    La nature se reposait

Pour s'éveiller plus belle et plus heureuse ;
Un beau pasteur disait :

« A cette heure où tout brûle, où je meurs, la cruelle
« A fermé ses beaux yeux qui m'ont fait tant de mal.
« Lorsque j'entends couler le limpide cristal
« Du ruisseau qu'en hiver j'ai vu glacé comme elle,
« Farouche avec l'Amour, elle rit au Sommeil;
« Il règne seul sur elle, il la berce, il l'embrasse.
« Oh! dans tes bras charmans si j'obtenais sa place,
« Lyris, tu ne pourrais m'en chasser au réveil!
« Un doux étonnement, une amoureuse flamme
« Enchaînerait ta force et vaincrait ta rigueur ;
« Et mon ame, en passant pour aller à ton ame,
« Échaufferait la neige où s'enferme ton cœur. »



LA MONTRE.

LA MONTRE.

IMITATION LIBRE DE GOUDELIN.


oi qui reçus par artifice
Et le mouvement et la voix;
Quand l'Heure vient frapper sur ton frêle édifice
Les momens qu'elle accorde et reprend à la fois;
Confidente du Temps, ô toi qui toujours veilles,
Défends à Lyris de dormir!
Frappe de sons si doux ses mignonnes oreilles,
Que de son cœur distrait il s'échappe un soupir!

Si son œil languissant au hasard te regarde,

Apprends-lui qu'elle touche à la saison d'aimer.
Si, pour tromper l'Amour, sa raison te retarde,
Dis-lui que le temps vole, et qu'elle sait charmer.

Dis-lui que son nom seul, ce doux nom que j'adore,
Fait battre je ne sais quel ressort dans mon sein,
Qui tombe sur mon cœur bien plus souvent encore
Que ton léger marteau sur le fragile airain.

Dis-lui que de ses yeux les vives étincelles
M'apprennent des secrets mille fois plus nombreux
Que toi-même tu n'en recèles;
Mais que j'ignore encor celui qui rend heureux.

Si jamais à l'Amour elle enlève une plume,
Pour m'annoncer, tremblante, un premier rendez-vous,
Romps alors ta lente coutume,
Avance! avance! et reste à ce moment si doux.

Mais, pour me consoler, cette belle inhumaine
N'a jamais de loisir.
Tu marcheras toujours pour prolonger ma peine;

Elle y prend du plaisir.

Ah! pour toi, qu'elle admet jusque dans sa parure,
Avec froideur, loin de te repousser,
Si sa main te rencontre en nouant sa ceinture,
Sa main semble te caresser.

Près d'un sein palpitant, où s'enferme une Grâce
Qui te balance, et te presse et t'embrasse,
Comment peux-tu demeurer, sans frémir,
Où l'Amour même aurait peur de mourir?
Oui, caché par Lyris entre deux fleurs mi-closes,
L'Amour, ivre d'amour et du parfum des roses,
Aurait peine, accablé de sa félicité,
A retenir son immortalité.

Et quand son pied léger, que guide la cadence,
T'associe, en jouant, au plaisir de la danse,
Comment ne sens-tu point, par de tendres efforts,
Se rompre tes ressorts?
Insensible! Ah! du moins apprends-moi, je te prie,
Quand l'heure d'Amour sonnera;

Au doux bruit de ta sonnerie
Quand sa fierté s'endormira ;
Et quand viendra l'heure chérie,
A qui Lyris la donnera !

Le matin, dès qu'elle s'éveille,
Celle qui m'asservit se gouverne par toi.
Est-il tard, dit Lyris dont l'ame encor sommeille?
Et ta réponse est pour elle une loi.
Ah ! loin de t'imiter, si j'étais auprès d'elle,
Pour étouffer ton timbre importun aux Amours,
A force de baisers j'étourdirais ma belle ;
Et la nuit durerait toujours !

Je rêve. Oh ! quelle est ma faiblesse !
Mais vois, en comparant ton sort avec le mien,
Si l'enfant qui brûle et qui blesse
M'en fit un différent du tien !
Une heure pour toi n'est qu'une heure,
Un moment n'est rien qu'un moment ;
Mais une heure, un moment, dans sa triste demeure,
Est un siècle pour un amant.

Si Lyris était moins farouche,
Les ans ne me seraient qu'un jour;
Ils s'écouleraient sur sa bouche,
Et je rirais avec l'Amour.

Compagne de Lyris, toi que tout bas j'implore,
Si celle qui me trouble et n'aime pas encore,
Pour l'un de mes rivaux oubliait sa rigueur,
Dis-lui que sa mère l'appelle;
Fais du bruit en tombant près d'elle,
Pour mieux effrayer sa pudeur.

UNE MÈRE.

UNE MÈRE.

IMITATION DE SHAKSPEARE.

n accourt, on veut voir la mère infortunée
D'Arthur; et la Pitié muette, consternée,
Pleure, et n'ose répondre à ses profonds sanglots;
Et la prison mobile emporte sur les flots
Arthur, le jeune Arthur, l'espoir de son veuvage,
Cet enfant-roi tombé dans l'esclavage.
Inconsolable, errante aux rivages déserts,
De longs gémissemens elle frappe les airs,
Comme une aigle éperdue à son nid enlevée,
Quand le lâche vautour, usurpateur affreux,

Cherchant un festin ténébreux,
Dans l'ombre a dévoré la royale couvée.
Sur le sable où la nuit répand un voile obscur
L'Écho mourant répond : Arthur ! mon cher Arthur !..
Un heureux de la terre, un sage, un insensible,
Ne voit dans ses clameurs qu'un fol égarement ;
Pâle, elle ouvre les yeux, le regarde un moment,
Et repousse en ces mots cette voix inflexible :

« Il me parle ! et jamais il n'a connu mon fils ;
« Il n'entend pas mon ame, il me croit insensée.
« Eh ! que me rendra-t-il pour tous mes biens ravis ?
« Que dit-il ?.... Je ne sais, mais sa voix m'a blessée.
« Oh ! tais-toi ! j'aime mieux écouter ma douleur ;
« Elle parle d'Arthur, elle a ses jeunes charmes,
« Elle a ses derniers cris, ses sanglots et ses larmes,
« Ses suppliantes mains, son effroi, sa pâleur ;
« Elle est... ce qu'il était ! Oui, cette ombre fidèle
« Au milieu de la nuit me réveille, m'appelle,
« M'embrasse et m'apparaît avec ses traits chéris :
« Laisse-moi l'adorer, elle me rend mon fils ;
« Elle me rend sa voix ! je l'écoute, je pleure ;

« Je la suis comme Arthur, au son triste de l'heure ;
« Et sous son vêtement, quand je l'ai rencontré,
« Elle m'en a fait voir le fantôme adoré.

« Toi, tu n'as pas de fils, je le vois, j'en suis sûre :
« Effrayé pour toi-même et plaignant ma blessure,
« Tu te fondrais en pleurs, tu ne pourrais parler.
« Non! tu n'as pas de fils... peux-tu me consoler?
« Toi seul n'es pas ému de mes plaintes amères :
« Quand je parle d'Arthur, tout m'entend, tout frémit.
« Les Anges attentifs pleurent aux cris des mères ;
« Dieu même en les frappant les regarde et gémit ;
« Il est père! il est Dieu. Dans sa miséricorde,
« Il forme de nos pleurs l'espoir qu'il nous accorde :
« On m'a volé mon fils, et Dieu me le rendra.
« Mais ici.... plus jamais nous n'y serons ensemble.
« On m'a volé mon fils, ou l'emmène.... il mourra....
« Et je ne verrai plus d'enfant qui lui ressemble!

« Que ne suis-je insensée!... en mes rêves confus
« Je serais, comme toi, froide, austère, farouche ;
« Et le doux nom d'Arthur, exilé de ma bouche,

« Fuirait de ma mémoire, et je n'aimerais plus !
« Je préfère la mort à ce songe immobile ;
« Je veux aimer toujours ce que j'ai tant aimé,
« Arthur, mon cher Arthur, qu'en ta pitié stérile
« Tu ne m'as pas nommé !

« Oh ! parle-moi d'Arthur !.. Mais tu ne peux m'entendre.
« Hélas ! ce que le ciel a formé de plus tendre,
« Son miracle d'amour est-il connu de toi ?
« C'est le cœur d'une mère, et je le porte en moi,
« Et je n'ai plus d'enfant ! et sa grâce enchaînée,
« Et ses pas inégaux, que je guidais encor,
« Loin de ma destinée
« Ont emporté son sort !
« Et ce bel arbrisseau, dont la tige brisée
« Promettait à ma vie un ombrage si beau,
« Va languir sans amour, sans soleil, sans rosée,
« Sans fleur pour mon tombeau !...
« Va ! je ne suis pas insensée !

« Ma raison tout entière éclate dans mes pleurs :
« Elle approuve, elle ordonne, elle accroît mes douleurs,

« Et c'est un crime à toi de la dire éclipsée.
« Qui donc était sa mère?... Oh! moi!.. c'était bien moi;
« Ces pleurs... ce sont mes pleurs qui tombent devant toi;
« Peux-tu les démentir? Sans joie et sans parure,
« Comme un saule mourant traîne sa chevelure,
« Vois mon front se courber : sous ce voile de deuil,
« C'est la mère d'Arthur qui se traîne au cercueil.
« Suis-je insensée? Eh bien! à ce nom qu'on lui donne,
« C'est la mère d'Arthur qui meurt et qui pardonne;
« Et si tu n'es ému, si ton cœur est glacé,
« Va, c'est toi qu'il faut plaindre et nommer insensé!

« Et vous qui me disiez, dans vos leçons pieuses,
« Qu'au-delà du tombeau Dieu nous rend nos amours,
« Ma mère, ouvrez les cieux, vos mains religieuses
« Vont recevoir mon fils; gardez-le moi toujours!
« J'irai bientôt, bientôt.... Mais si l'affreuse envie
« Veut le faire périr,
« Souffrant, décoloré, détruit, il va mourir;
« Je méconnaîtrai donc mon sang, ma propre vie!
« Arrachez-moi le cœur ou cet horrible effroi;
« Vous tous qui m'écoutez, sauvez-le, sauvez-moi!

« Otez-moi ces bandeaux qui pèsent sur ma tête;
« Je veux m'enfuir.. Laissez.. Non, que rien ne m'arrête,
« Laissez-moi l'appeler, n'étouffez pas mes cris;
« Mon Arthur! mon enfant! mon univers! mon fils!... »



LE PETIT

ARTHUR DE BRETAGNE

A LA TOUR DE ROUEN.

LE PETIT

ARTHUR DE BRETAGNE

A LA TOUR DE ROUEN.

AR mon baptême, ô ma mère,
Je voudrais être l'enfant
Qui bondit sur la bruyère
Avec l'agneau qu'il défend.
J'ai soif de l'eau qui murmure
Et fuit là-bas dans les fleurs :
L'eau de la tour est moins pure,
Je la trouble avec mes pleurs.

Si le rayon d'une étoile
Glisse au fond de ma prison,
Les barreaux forment un voile
Qui tourmente ma raison.
Quand le fer qui se colore
M'annonce que le jour luit,
Le petit Arthur encore
Est triste comme la nuit.

Pour bercer ma jeune enfance
Vous saviez des airs touchans;
Et j'ai reçu la défense
De me rappeler vos chants!
Mais que la flûte lointaine
M'apporte un réveil plus doux,
Je tressaille dans ma chaîne;
Ma mère, je pense à vous.

Ce vieux gardien dont l'œil sombre
Un soir me remplit d'effroi,
Qui, sur mes pas, comme une ombre,
Fit peur au pauvre enfant-roi,

J'ai vu son front, moins austère,
Vers ses enfans se baisser :
Hélas ! que n'est-il mon père !
Il daignerait m'embrasser.

Lorsque la fièvre brûlante
Sur lui fit planer la mort,
Sa bouche, pâle et tremblante,
Dit qu'il avait un remord.
De cette affreuse démence
Cherchant à le secourir,
J'ai chanté votre romance
Pour l'empêcher de souffrir.

Aux sons de la vieille harpe
Il s'endormit sur mon sein,
Enveloppé de l'écharpe
Dont me para votre main.
Une reine l'a brodée :
Mon geolier la garde encor....
Je ne l'ai plus demandée ;
Et c'était mon seul trésor.

Peut-être ce sacrifice
En secret l'attendrira,
Et qu'à vos larmes, propice,
Un moment il me rendra.
Mes biens, mes jours, ma couronne,
Tout ce qu'ils brûlent d'avoir,
Oh! ma mère, je le donne;
Mais avant je veux vous voir.

Malgré leur veille farouche,
J'appris seul à retracer
Le premier nom que ma bouche
Essaya de prononcer.
Ne pouvant briser la pierre
Où j'ai nommé leur vainqueur,
Ils ont brûlé ma paupière;
Mais la mémoire est au cœur.

En vain leurs bandeaux funèbres
Ont puni mes faibles yeux;
A genoux, dans les ténèbres,
Ma prière monte aux cieux;

L'épée y dort suspendue ;
Comme vous en ce séjour,
Mon père, on la croit perdue :
Mais si je l'atteins un jour !...





LA NYMPHE

TOULOUSAINE.

LA NYMPHE

TOULOUSAINE.

IMITATION DE GOUDELIN.

ous les arbres touffus, naïves pastourelles,
Cherchez de frais abris contre l'ardeur du jour;
Et vous, petits oiseaux, sous leurs voûtes nouvelles,
Enflez votre gosier pour saluer l'Amour.
Toi dont les flots d'argent, dont l'eau vive et brillante
Offre un miroir mobile à la beauté riante,
Cristal limpide et pur, qui rafraîchis les fleurs,
Tu ne rafraîchis pas mes yeux brûlés de pleurs.

Vallons où le plaisir vient former des guirlandes
Quand la jeune saison vous charge de rameaux,
Où l'abeille bourdonne à l'entour des offrandes
Que le Printemps attache aux branches des ormeaux,
Écoutez! écoutez la Nymphe Toulousaine;
Elle pleure, elle fuit des cieux la pourpre et l'or:
Ne l'entendez-vous pas gémir, gémir encor,
Appelant un écho triste comme sa peine?
Écoutez! écoutez! Le voile du malheur
Intercepte l'éclat de l'astre de la France;
Et la douce Espérance,
En retournant aux cieux, jette un cri de terreur.
De ronces, de cyprès à jamais couronnée,
Aux regrets condamnée,
Ma lyre en sons confus révèle mes douleurs;
Et le Temps me promet des pleurs, toujours des pleurs.

Henri, le grand Henri... Quel douloureux murmure
S'élève autour de moi?
Henri, ton nom m'échappe, et toute la nature
A tressailli d'effroi.
Orgueil du sol français, la noble fleur tombée

N'y renaîtra jamais!
Sous la faux de la mort sa tête s'est courbée;
Le monde pleure; il pleure... Henri seul est en paix.
Aux régions du ciel sa grande ame envolée
De son dernier soupir a rempli l'univers;
Et l'univers n'est plus qu'une triste vallée
Que le ciel abandonne au souffle des pervers.

Henri! toi qui régnas pour la gloire du monde,
Le trône, en te portant, s'ennoblissait encor:
Telle est du diamant la richesse féconde,
En lui prêtant ses feux il enorgueillit l'or.
La terre, en frémissant au bruit de tes armées,
Te reconnut pour maître, et nomma son vainqueur.
Les vertus t'attendaient; elles étaient formées
Pour habiter ton cœur.

Soutiens ma lyre, ô Vérité charmante!
Henri, le grand Henri, ne craint pas ton miroir;
De ce roi, tout amour, tu fus la noble amante;
Oh! dans le cœur des rois qu'il est beau de te voir!
Tu ne le suivras plus au milieu des batailles;

Mais, viens, comme une veuve au tombeau de son roi;
Suspends par tes récits l'horreur des funérailles,
Je ne veux chanter qu'après toi.

Quand le ciel, irrité de leur plainte importune,
De la guerre aux humains imposa le fardeau,
Henri, que fatiguaient les jeux de la Fortune,
En poursuivant l'ingrate arracha son bandeau.
Ses ennemis tombaient comme atteints de la foudre :
Ainsi le verre éclate et se réduit en poudre.
Il désarma le Ciel, il étonna le Sort,
Il enchaîna la Mort.
L'implacable arbalétrière,
Assise et menaçante au milieu des débris,
Agitait dans ses mains sa flèche meurtrière,
Et la Peur en porta la nouvelle à Paris.
Elle dit : « Je l'ai vu! Tel un lion s'élance,
Épouvante les loups, les soumet, les retient.
De mille bras ligués il fait tomber la lance;
C'est l'Hercule qui brise, et l'Atlas qui soutient;
C'est Henri, fuyez tous! » On vole à son passage,
On l'implore; il sourit, et le ciel se dégage,

Et la France respire, et le roi troubadour
Chante, sous des lauriers, Gabrielle et l'Amour.

Mais quel monstre se glisse et s'avance dans l'ombre?
Échappé de l'enfer, il brûle d'un feu sombre;
Il siffle, il roule, il rampe aux pieds de la vertu.
Henri se penche, et meurt sans avoir combattu!

Vérité, pour accens tu n'as plus que des larmes;
L'avenir te répond par un long cri d'alarmes.
D'un roi clément, d'un père, on prépare le deuil,
Et ma lyre se brise au pied de son cercueil.



CONTE.

CONTE

IMITÉ DE L'ARABE.

'ÉTAIT jadis. Pour un peu d'or,
Un fou quitta ses amours, sa patrie.
(De nos jours cette soif ne paraît point tarie ;
J'en connais qu'elle brûle encor.)
Courageux, il s'embarque ; et, surpris par l'orage,
Demi-mort de frayeur, il échappe au naufrage.
La fatigue d'abord lui donna le sommeil ;
Puis enfin l'appétit provoqua son réveil.

Au rivage, où jamais n'aborda l'Espérance,

Il cherche, mais en vain, quelque fruit savoureux ;
Du sable, un rocher nu, s'offrent seuls à ses yeux ;
Sur la vague en fureur il voit fuir l'existence.
L'ame en deuil, le cœur froid, le corps appesanti,
L'œil fixé sur les flots qui mugissent encore,
Sentant croître et crier la faim qui le dévore,
Dans un morne silence il reste anéanti.

La mer, qui par degrés se calme et se retire,
Laisse au pied du rocher les débris du vaisseau ;
L'infortuné vers lui lentement les attire,
S'y couche, se résigne, et s'apprête un tombeau.
Tout-à-coup il tressaille, il se lève, il s'élance ;
Il croit voir un prodige, il se jette à genoux.
D'un secours imprévu bénir la Providence,
Est de tous les besoins le plus grand, le plus doux !
Puis, en tremblant, ses mains avides
Touchent un lin mouillé, rempli de grains humides ;
Il presse, il interroge et la forme et le poids,
Y sent rouler des fruits,... des noisettes,... des noix...
« Des noix! dit-il, des noix! quel trésor plein de charmes!»
Il déchire la toile. O surprise ! ô tourmens !

« Hélas ! dit-il en versant quelques larmes,
« Ce ne sont que des diamans ! »



LA MOUCHE BLEUE.

LA MOUCHE BLEUE.

UMBLE fille de l'air, mouche bleue et gentille,
Qui rafraîchis ton vol sur d'humides roseaux,
N'es-tu pas le nain des oiseaux?
Non! tu ne chantes pas, légère volatile :
Tu n'as point de plumage, et ton rapide essor
M'en fait mieux admirer l'invisible ressort.
Tu ris de l'oiseleur, tu fais sauver sa joie;
Ton piquant aiguillon le distrait de sa proie;
Et ton bourdonnement moqueur
Lui nomme impunément son agile vainqueur.

Tu montes jusqu'aux cieux les ailes étendues;
Un rayon de soleil te guide et te soutient;
Ta famille dansante et s'y joue et s'y tient,
Comme un essaim de fleurs dans les airs répandues.
Qu'il est gai de te voir t'y balancer long-temps,
Descendre vers la terre, et remonter encore,
Y chercher, renaissante au souffle du printemps,
Sur ta robe de gaze un reflet de l'aurore!
Violette vivante! à ce peu qu'il t'a fait,
Le Ciel donna le monde, imprima la pensée,
Le sentiment, l'amour! et, sans remords blessée,
Pour toi, du moins, l'amour n'est qu'un bienfait!

Je m'amuse à rêver sur ton frêle édifice
Soutenu de frêles piliers,
Si polis et si réguliers,
Qu'on les croirait mouvans par artifice.
Hélas! dans l'âge le plus fort,
Comme toi l'homme tombe; et ce maître du monde
N'a plus d'ami qui le seconde
Dans son duel avec la Mort.

O mouche! que ton être occupa mon enfance!

Combien, lorsqu'attristant mon paisible loisir
Quelqu'enfant sous mes yeux accourait te saisir,
Mes larmes prenaient ta défense!

Petite philosophe, on a médit de toi :
J'en veux à la fourmi qui t'a cherché querelle.
Un printemps fait ta vie, en jouir est ta loi;
Es-tu moins prévoyante, es-tu moins riche qu'elle?
Esclave de la terre, elle y rampe toujours;
Ses trésors souterrains sont clos à l'indigence;
Et, quand il a rempli son avare exigence,
Du ciron malheureux elle abrége les jours.
Pour toi, souvent rêveuse et souvent endormie,
Je t'observe partout avec des yeux d'amie :
Quand la nature est triste, il ne te faut plus rien,
Et tu romps avec elle un fragile lien.

Oh! puisse l'âpre hiver épargner ta faiblesse!
Que l'aquilon jamais ne te soit rigoureux!
Que ton corps délicat, qu'un rien détruit ou blesse,
Trouve contre la brume un foyer généreux!
Atôme voyageur! en passant les montagnes,

Les ruisseaux, les chemins, les cités, les campagnes,
Que Dieu te sauve, hélas! et du bec d'un oiseau,
Et de l'insecte au fin réseau!

L'ÉCOLIER.

L'ÉCOLIER.

N tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : Allez !... Il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd, il ne pouvait courir.
Il pleure, et suit des yeux une Abeille qui vole.

« Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler?
« Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire ;
« Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire :
« Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler? »

« Non, dit-elle ; j'arrive et je suis très-pressée.

« J'avais froid ; l'Aquilon m'a long-temps oppressée :
« Enfin, j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
« Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
« Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ;
« Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
« Vite, vite à la ruche ! on ne rit pas toujours :
« C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. »

Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert ;
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.

Une Hirondelle passe : elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue ;
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.

« Oh ! bonjour ! dit l'enfant, qui se souvenait d'elle ;
« Je t'ai vue à l'automne. Oh ! bonjour, hirondelle
« Viens ! tu portais bonheur à ma maison, et moi
« Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi ?

« Jouons. — Je le voudrais, répond la voyageuse,
« Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
« Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps;
« Ils rêveraient ma mort si je tardais long-temps.
« Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
« J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
« Nous allons relever nos palais dégarnis :
« L'herbe croît, c'est l'instant des amours et des nids.
« J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
« Je vais chercher mes sœurs, là-bas sur le chemin.
« Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
« Il en faut profiter. Je me sauve... A demain ! »

L'enfant reste muet; et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas, pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.

Un Dogue l'observait du seuil de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?

« Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu,
« Dit l'écolier plaintif? Je n'aime pas mon livre;
« Voyez! ma main est rouge, il en est cause. Au jeu
« Rien ne fatigue, on rit; et moi je voudrais vivre
« Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
« Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours;
« J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune affaire.
« Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire. »

« Écolier! voyez-vous ce laboureur aux champs?
« Eh bien! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
« Il est très-vigilant; je le suis plus, peut-être.
« Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchans.
« J'éveille aussi ce bœuf qui, d'un pied lent, mais ferme,
« Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
« Pour vous-même on travaille; et, grâce à vos brebis,
« Votre mère, en chantant, vous file des habits.
« Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
« Allez donc à l'école; allez, mon petit ange!
« Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux:
« L'ignorance toujours mène à la servitude.
« L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend l'étude,

« Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux;
« Les chiens vous serviront. » L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue il pense, il marche, il court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.

A l'école, un peu tard, il arrive gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.



CONTE D'ENFANT.

CONTE D'ENFANT.

L ne faut plus courir à travers les bruyères,
Enfant, ni sans congé vous hasarder au loin.
Vous êtes très-petit, et vous avez besoin
Que l'on vous aide encore à dire vos prières.
Que feriez-vous aux champs, si vous étiez perdu?
Si vous ne trouviez plus le sentier du village?
On dirait : « Quoi, si jeune, il est mort? c'est dommage! »
Vous crieriez.... De si loin seriez-vous entendu?
Vos petits compagnons, à l'heure accoutumée,
Danseraient à la porte et chanteraient tout bas;

Il faudrait leur répondre, en la tenant fermée :
« Une mère est malade, enfans, ne chantez pas ! »
Et vos cris rediraient : « O ma mère ! ô ma mère ! »
L'écho vous répondrait, l'écho vous ferait peur.
L'herbe humide et la nuit vous transiraient le cœur.
Vous n'auriez à manger que quelque plante amère ;
Point de lait, point de lit!... Il faudrait donc mourir ?
J'en frissonne ! et vraiment ce tableau fait frémir.
Embrassons-nous, je vais vous conter une histoire ;
Ma tendresse pour vous éveille ma mémoire.

« Il était un berger, veillant avec amour
Sur des agneaux chéris, qui l'aimaient à leur tour.
Il les désaltérait dans une eau claire et saine ;
Les baignait à la source, et blanchissait leur laine ;
De serpolet, de thym, parfumait leurs repas ;
Des plus faibles encor guidait les premiers pas ;
D'un ruisseau quelquefois permettait l'escalade.
Si l'un d'eux, au retour, traînait un pied malade,
Il était dans ses bras tout doucement porté ;
Et, la nuit, sur son lit, dormait à son côté ;
Réveillés le matin par l'aurore vermeille,

Il leur jouait des airs à captiver l'oreille;
Plus tard, quand ils broutaient leur souper sous ses yeux,
Aux sons de sa musette il les rendait joyeux.
Enfin il renfermait sa famille chérie
Dedans la bergerie.
Quand l'ombre sur les champs jetait son manteau noir,
Il leur disait : « Bonsoir,
« Chers agneaux ! sans danger reposez tous ensemble;
« L'un par l'autre pressés, demeurez chaudement;
« Jusqu'à ce qu'un beau jour se lève et nous rassemble,
« Sous la garde des chiens dormez tranquillement. »

Les chiens rôdaient alors, et le pasteur sensible
Les revoyait heureux dans un rêve paisible.
Eh! ne l'étaient-ils pas? Tous bénissaient leur sort,
Excepté le plus jeune; hardi, malin, folâtre,
Des fleurs, du miel, des blés et des bois idolâtre,
Seul il jugeait tout bas que son maître avait tort.

Un jour, riant d'avance, et roulant sa chimère,
Ce petit fou d'agneau s'en vint droit à sa mère,
Sage et vieille brebis, soumise au bon pasteur.

« Mère ! écoutez, dit-il : d'où vient qu'on nous enferme?
« Les chiens ne le sont pas, et j'en prends de l'humeur.
« Cette loi m'est trop dure, et j'y veux mettre un terme.
« Je vais courir partout, j'y suis très-résolu.
« Le bois doit être beau pendant le clair de lune :
« Oui, mère, dès ce soir je veux tenter fortune :
« Tant pis pour le pasteur, c'est lui qui l'a voulu. »

— « Demeurez, mon agneau, dit la mère attendrie ;
« Vous n'êtes qu'un enfant, bon pour la bergerie ;
« Restez-y près de moi ! Si vous voulez partir,
« Hélas ! j'ose pour vous prévoir un repentir. »

— « J'ose vous dire non ; cria le volontaire.... »
Un chien les obligea tous les deux à se taire.

Quand le soleil couchant au parc les rappela,
Et que par flots joyeux le troupeau s'écoula,
L'agneau sous une haie établit sa cachette ;
Il avait finement détaché sa clochette.
Dès que le parc fut clos, il courut à l'entour,
Il jouait, gambadait, sautait à perdre haleine.

« Je voyage, dit-il, je suis libre à mon tour!
« Je ris, je n'ai pas peur; la lune est claire et pleine :
« Allons au bois, dansons, broutons !» Mais, par malheur,
Des loups pour leurs enfans cherchaient alors curée :
Un peu de laine, hélas! sanglante et déchirée,
Fut tout ce que le vent daigna rendre au pasteur.
Jugez comme il fut triste, à l'aube renaissante!
Jugez comme on plaignit la mère gémissante!
« Quoi! ce soir, cria-t-elle, on nous appellera,
« Et ce soir... et jamais l'agneau ne répondra! »
En l'appelant en vain elle affligea l'Aurore;
Le soir elle mourut en l'appelant encore.

LE

BILLET D'UNE AMIE.

LE

BILLET D'UNE AMIE.


H ! qu'il ne fût, m'écrivait une amie,
Entre nous deux qu'un fleuve à traverser !
J'irais sans peur cette uuit t'embrasser,
Et doucement te surprendre endormie.

Je braverais le terrible élément ;
Et quelque flot, ému de mon courage,
Me pousserait jusques à ton rivage,
Où l'amitié serait mon seul aimant.

De l'eau qui fuit dans cette nuit obscure
J'affronterais le roulement grondeur;
Car de cette eau, froide, limpide et pure,
L'embrassement rafraîchirait mon cœur.

Ce cœur blessé, qui ne bat plus qu'à peine,
Respirerait pour s'élancer vers toi.
Il est si doux de soulever sa chaîne,
Et de se dire : on la porte avec moi!

Des flots amers et du bruit de la vie
J'irais sauver ou distraire mon sort,
Et, je le sens, tenter un vain effort,
Pour retourner à mes fers asservie.

J'irais pleurer à ta porte, où ma voix
T'attirerait courageuse et timide.
En saisissant ma main encore humide,
Tu me plaindrais : je t'ai plainte une fois!

Quand tu partis, oui, j'ai plaint ton courage;
J'avais tout lu dans tes yeux qui parlaient;

De ta pudeur j'imitai le langage ;
J'étais muette, et mes larmes coulaient.

Tes vœux brisés, ta blessure profonde,
Tous tes ennuis répandus sur mes jours,
Ces maux affreux qui font haïr le monde,
En les fuyant, s'en souvient-on toujours?

Me rendrais-tu ma paix évanouie?
Si, dans ton sein gémissante aujourd'hui,
Je m'écriais : ma chère, il m'a trahie !
Répondrais-tu : pleure, et pardonne-lui?

Comme elle aimait ! quelle ame tendre et pure
M'a révélé ce douloureux transport !
Ah ! si l'amour lui fut vraiment parjure,
Je hais l'amour... Eh quoi ! l'aimais-je encor?

LE PÉLICAN.

LE PÉLICAN

OU

LES DEUX MÈRES.

out perdu dans le soin de sa jeune famille,
Sur la vague qui passe, et qui roule, et qui brille,
Un Pélican s'incline, et saisit les poissons
Qu'il offre en espérance à ses chers nourrissons.

Sans affaire, et livrée à l'amour d'elle-même,
L'Autruche, en digérant, vient le long du rocher.
Son repas est fini, qu'aurait-elle à chercher?
Elle porte tout ce qu'elle aime.

« Grand dieu ! d'où venez-vous ? dit-elle au tendre oiseau
Dont la poitrine est ouverte et sanglante.
Sortez-vous d'un combat, d'un piége, d'un réseau ?
Le coup est-il mortel ? j'en suis presque tremblante.
Parlez donc ! quelle flèche ou quel ongle assassin
Vous déchira le sein ?
Vous faites peur. — C'est moi, c'est un peu de ma vie,
Répond le Pélican à sa pêche assidu.
Vous allez me porter envie :
Mes petits avaient faim ; mon sang n'est pas perdu,
Je l'ai versé pour eux. — Quoi ! dit l'autre irritée ;
Votre sang... taisez-vous ! on ne peut sans horreur
Supporter dans l'amour cet excès de fureur ;
Il soulève, il repousse, et j'en suis révoltée.
Vous perdez le bon sens, vos petits vous tueront,
Et les oiseaux riront.
Laissez ces préjugés aux tendres tourterelles.
L'amour est un besoin qu'il est doux d'éprouver,
Mais je n'aurais point d'œufs s'il fallait les couver.
Quel emploi, quel ennui d'étendre ainsi les ailes,
De garder la maison, d'y mourir de chaleur !
L'hymen n'est donc pour vous qu'un travail, un malheur?

Se torturer le flanc, s'appauvrir l'existence,
Mourir, pour satisfaire à l'importune instance
De petits jeunes dévorans,
Dont les cris déchirans
Troublent et le somme et la veille!
D'en parler seulement je me blesse l'oreille.
Ce fanatisme fait pitié;
Toutefois, s'il est temps, écoutez l'amitié.

Mon exemple peut vous instruire;
Loin de couver, de me détruire,
Au hasard je laisse mes œufs :
Le ciel veille sur moi, le ciel veille sur eux.
Je ne me charge pas de ce soin haïssable.
Je suis mère pourtant, je les couvre de sable.
Si la pluie et l'orage, et les vents tour à tour,
Ne les écrasent pas avant de naître au jour,
Si le Milan ne les dévore,
La chaleur du soleil enfin les fait éclore :
La nature en preud soin, et tous les élémens
Composent mieux que moi leurs premiers alimens.
Ils s'envolent alors et vont chercher fortune.

Je n'ai pas supporté leur enfance importune.
Ce qu'ils deviennent, je ne sais :
Je me porte bien, c'est assez.

— Méchante! ah! méchante endurcie!
De quel aveuglement ton ame est obscurcie?
Tu n'as donc d'une mère obtenu que le nom?
Va, tu glaces mon cœur, tu blesses ma raison.
Quoi! te déshériter des larmes d'une mère,
De ses tourmens délicieux,
De ses plaisirs silencieux,
Où tout est volupté bien que parfois amère!
Quand je sens mes petits s'agiter sous mon sein,
Quand leurs cris me disent : J'ai faim!
Oh! quel bonheur j'éprouve à leur donner ma vie!
Mais ma douce blessure est promptement guérie :
On dirait que l'extrême amour
Renaît sans cesse de lui-même :
On le prodigue en vain, comme le feu du jour,
Il se ranime encor pour nourrir ce qu'il aime.
Va chercher tes enfans ; tu me remercîras,
Si tu peux les trouver et devenir sensible :

Ton sort, au milieu d'eux, s'écoulera paisible;
Va, ne crains plus la mort; sois mère, tu vivras!

LE

PETIT MENTEUR.

LE

PETIT MENTEUR.

ENEZ bien près, plus près, qu'on ne puisse
m'entendre :
Un bruit vole sur vous, mais qu'il est peu flatteur !
Votre mère en est triste ; elle vous est si tendre !
On dit, mon cher Amour, que vous êtes menteur.

Au lieu d'apprendre en paix la leçon qu'on vous donne,
Vous faites le plaintif, vous traînez votre voix,
Et vous criez très-haut : Hé ! ma bonne ! ma bonne !
L'écho, qui me dit tout, m'en a parlé deux fois.

Vous avez effrayé cette bonne attentive,
Et, pour vous secourir,
Près de vous, toute pâle, on l'a vue accourir :
Hélas! vous avez ri de sa bonté craintive,
Enfant! vous avez ri! quelle douleur pour nous!
On ne croira donc plus à vos jeunes alarmes?
Si j'avais eu ce tort, j'irais à deux genoux
Lui demander pardon d'avoir ri de ses larmes;
J'irais... Ne pleurez pas; causons avant d'agir;
Écoutez une histoire, et jugez-la vous-même :
Cachez-vous cependant sur ce cœur qui vous aime;
Je rougis de vous voir rougir.

« Au loup! au loup! à moi! » criait un jeune pâtre;
Et les bergers entr'eux suspendaient leurs discours.
Trompé par les clameurs du rustique folâtre,
Tout venait, jusqu'aux chiens, tout volait au secours.
Ayant de tant de cœurs éveillé le courage,
Tirant l'un du sommeil, et l'autre de l'ouvrage,
Il se mettait à rire, il se croyait bien fin :
« Je suis loup, » disait-il. Mais attendez la fin.
Un jour que les bergers, au fond d'une vallée,

Appelant la gaîté sur leurs aigres pipeaux,
Confondaient leurs repas, leurs chansons, leurs troupeaux,
Et de leurs pieds, joyeux, pressaient l'herbe foulée :
« Au loup ! au loup ! à moi ! » dit le jeune garçon ;
« Au loup ! » répéta-t-il d'une voix lamentable.
Pas un n'abandonna la danse ni la table :
« Il est loup, dirent-ils ; à d'autres la leçon. »

Et toutefois le loup dévorait la plus belle
De ses belles brebis ;
Et, pour punir l'enfant qu'il traitait de rebelle,
Il lui montrait les dents, et rompait ses habits :
Et le pauvre menteur, élevant ses prières,
N'attristait que l'écho ; ses cris n'amenaient rien.
Tout riait, tout dansait au loin sur les bruyères :
« Eh quoi ! pas un ami, dit-il, pas même un chien ! »
On ajoute, et vraiment, c'est pitié de le croire,
Qu'il serrait la brebis dans ses deux bras tremblans ;
Et, quand il vint en pleurs raconter son histoire,
On vit que ses deux bras étaient nus et sanglans.
« Il ne ment pas, dit-on, il tremble ! il saigne ! il pleure !
« Quoi ! c'est donc vrai, Colas ? » Il s'appelait Colas.

« Nous avons bien ri tout-à-l'heure ;
« Et la brebis est morte ! elle est mangée... hélas ! »
On le plaignit. Un rustre, insensible à ses larmes,
Lui dit : « Tu fus menteur, tu trompas notre effroi :
« Or, s'il m'avait trompé, le menteur, fût-il roi,
« Me crierait vainement aux armes. »

Et vous n'êtes pas roi, mon ange, et vous mentez !
Ici, pas un flatteur dont la voix vous abuse ;
Vous n'avez point d'excuse.
Quand vous aurez perdu tous les cœurs révoltés,
Vous ne direz qu'à moi votre souffrance amère,
Car on ne ment pas à sa mère.
Tout s'enfuira de vous, j'en pleurerai tout bas ;
Vous n'aurez plus d'amis, je n'aurai plus de joie :
Que ferons-nous alors ? Oh ! ne vous cachez pas !
Prenez un peu courage, enfant ; que je vous voie ;
Vous me touchez le cœur, j'y sens votre pardon ;
Allez, petit chéri, ne trompez plus personne ;
Soyez sage, aimez Dieu, je crois qu'il vous pardonne ;
Il est père, il est bon !

LES

DEUX ABEILLES.

LES

DEUX ABEILLES.

A MON ONCLE.

u fond d'une vallée où s'éveillaient les fleurs,
On vit légèrement descendre deux abeilles ;
Elles cherchaient des yeux ces fleurs, tendres merveilles,
Où l'aurore en passant avait laissé des pleurs.
L'herbe brillait de perles arrosée ;
L'horizon bleu, les gouttes de rosée,
Sur la colline une ardente clarté,
Tout annonçait un jour brûlant d'été ;
Tout l'attestait ; car un jardin rustique

Répandait à l'entour des deux errantes sœurs
De frais parfums, d'attrayantes douceurs,
Et d'un souffle embaumé la langueur sympathique.
Toutes deux ont franchi l'enclos vert du jardin :
« Voyez ! dit la plus vive, » elle était frêle et blonde :
« Voyez que de trésors ! ce n'est rien que jasmin,
« Lilas, roses, et je crois toutes les fleurs du monde. »
Cette folle suivait son volage désir,
Aux suaves bouquets se suspendait à peine,
Prodiguant ses baisers jusqu'à manquer d'haleine,
Disant : « Demain le miel, aujourd'hui le plaisir ! »

L'autre, plus posément, savourait les délices
Du banquet préparé pour les filles de l'air,
Et, prévoyante aux besoins de l'hiver,
Pour la ruche épuisée en gardait les prémices.
Leurs ailes en tremblaient. Mais un globe fatal,
Suspendu dans les fleurs sous la méridienne,
Semble de l'ambroisie offrir le doux régal
A la jeune épicurienne.
Sous ce cristal frappé de tous les feux du ciel,
S'échauffe et fermente le miel ;

Innocente liqueur pour l'homme préparée,
Mais qui donne la mort à la mouche dorée;
Sa force s'y consume, et sa raison s'y perd.
L'abîme transparent par malheur est ouvert;
L'imprudente n'y voit qu'un don de la fortune;
Sa sœur, qui l'en détourne, est presqu'une importune,
Et, malgré ses conseils, elle court s'y plonger:
Quand on veut le bonheur, en voit-on le danger!
« Par quel charme imposteur vous êtes asservie,
« Dit l'autre en soupirant; vous me faites pitié:
« Quittez ce doux breuvage, au nom de l'amitié,
« Peut-être, hélas! au nom de votre vie!
« Vous ne m'écoutez pas. Je reviendrai ce soir;
« O ma sœur! le travail est utile à notre âge.
« Puissé-je ne pas voir bientôt, chère volage,
« Ce que je tremble de prévoir. »

Elle retourne aux fleurs avec inquiétude.
Ce beau jour lui paraît plus lent qu'un autre jour;
Tout suc lui semble amer, et sa sollicitude
Implore, et croit du soir avancer le retour.
Enfin à l'horizon le soleil va s'éteindre;

Elle vole à sa sœur, et, tout près de l'atteindre,
L'appelle en la grondant d'un ton craintif et doux :
« Allons, il se fait tard ; me voici, venez-vous ? »

« — Il n'est plus temps, ma sœur, je suis trop accablée ;
« Je ne puis me sauver de ce lieu.
« Je vous regarde encor ; mais ma vue est troublée ;
« Mon corps brûle et languit ; venez me dire adieu,
« Je ne puis me mouvoir. Un grand feu me dévore :
« Mes ailes, je le sens, ne peuvent m'emporter ;
« Voyez comme je suis ! mais soyez bonne encore ;
« Si mon crime (il est grand !) ne peut se racheter,
« Ne me haïssez pas, je n'étais pas méchante :
« La volupté trompeuse égarait ma raison ;
« Ce breuvage mortel dont l'ardeur nous enchante :
« Que je l'aimais, ma sœur, et c'était un poison !
« Je me repens, et je succombe :
« Sous une fleur creusez ma tombe.
« Adieu ! Pourquoi le ciel créa-t-il le désir,
« S'il a caché la mort dans le plaisir ? »

Elle ne parla plus. Ses ailes s'étendirent,

Ses petits pieds doucement se raidirent ;
Et sa sœur gémissante eut peine à s'envoler.
Ce tableau d'un long deuil accabla sa mémoire ;
Elle fut toujours triste ; et jamais, dit l'histoire,
Même au sein du travail ne put se consoler.

LA SOURIS.

LA SOURIS

CHEZ UN JUGE.

REMBLANTE, prise au piége et respirant à peine,
Sortie imprudemment du maternel séjour,
Rêvant sa dernière heure au seul bruit de sa chaîne,
Une jeune souris voyait tomber le jour.

Dans le grillage étroit qui la tient prisonnière,
A passé d'un flambeau l'éclatante lumière ;
Elle tressaille, écoute : un silence de paix
Succède au mouvement qui la glaçait de crainte ;

Et d'un vieux mur caché sous des lambris épais
On entend murmurer cette humble et douce plainte :

« Dans ta belle maison, toi, qui rentres content,
Quand je me sens mourir de la mort qui m'attend,
Redoutable ennemi de tout ce qui respire,
Oh! n'étends pas sur moi ton oppressif empire!
Laisse ton cœur s'ouvrir au cri du malheureux :
Hélas! est-on moins grand pour être généreux ?
Laisse-moi boire encor l'air, la douce rosée,
Ce bienfait de la nuit, ce céleste présent,
   Dont, par un souffle humide et bienfaisant,
   Chaque matin la terre est arrosée.
   Juge, sois juste et rends-moi mes trésors,
Un ciel à contempler, ma liberté native :
Dieu me fit de la vie un plaisir sans remords,
      Toi, tu la rends sombre et captive.

« Je suis une souris née au dernier printemps ;
L'été commence. Hélas! c'est vivre peu de temps!
Viens voir, je porte encor la robe de l'enfance.
   Le blé nouveau, le riz friand, les noix,

Disait ma mère, allaient avant deux mois
Enrichir mon adolescence.
Peu m'est assez pourtant; facile à me nourrir,
Je ne suis pas gourmande et tout sert au ménage;
Un grain d'orge suffit aux souris de mon âge,
Pour les empêcher de mourir.

« Ne me fais pas mourir! Suis l'exemple d'un sage:
Les souris sans danger visitaient son séjour;
Car ce sage disait: « De nos ames un jour
« Le sein des animaux peut-être est le passage.
« Tout est possible à Dieu, l'impossible est son bien;
« Si par lui l'homme est tout, par lui l'homme n'est rien.
« Grâce donc! criait-il aux hommes en colère,
« Muets pour la clémence et sourds à la prière;
« Grâce! oubliez un peu les mots: glaive, trépas;
« Régnez sur le plus faible et ne le tuez pas!
« La colombe au cœur tendre, à la plume argentée,
« Peut-être est une amante aux forêts arrêtée
« Par le doux souvenir d'un amour malheureux;
« On croit le deviner à son chant douloureux.
« Qui sait si la souris n'est pas la jeune fille

« Frappée en folâtrant au sein de sa famille,
« Et qui tombe immobile en courant dans les fleurs :
« Car, pour un peu de miel, que d'adsinthe et de pleurs ! »

« Si le sage a dit vrai, tremble d'être inflexible,
Tremble de tourmenter l'ame errante et sensible
D'une sœur qui t'aima, d'une jeune beauté
Qui se plaisait, enfant, sur ton sein agité.

« Enfin, si ma part de la vie
N'est que le rayon passager
Du jour que mon cachot me dérobe et m'envie,
Ce don si fugitif, daigne le ménager !
Vivre, c'est vivre enfin, et le néant m'alarme ;
Cette crainte au méchant coûte au moins une larme ;
Juge de son horreur pour un cœur tout amour,
Et si loin de la nuit ne m'éteins pas le jour !
Faut-il te dire tout ? je veux devenir mère.
Laisse-moi donc revoir, dans ma douleur amère,
Un ami de mon âge, imprudent comme moi,
Qui pour me délivrer s'élancerait vers toi.
S'il avait de mon sort la triste confidence,

Je lui dirais en vain : Sauvez-vous ! il viendrait :
L'amour au désespoir connaît-il la prudence?
Il rongerait mes fers, ou bien il me suivrait.

« J'ai dit l'amour : tu le connais peut-être ?
Béni soit Dieu ! car l'amour est humain.
Oui, je retrouverai la moitié de mon être,
Et je serai libre demain !
Oui, tu sais que l'amour console la nature,
Qu'il jette au prisonnier des rêves gracieux,
Qu'il souffle à son oreille un chant délicieux,
Et que même au coupable il sauve la torture.
Et je suis à genoux... et je tremble... et j'attends...
Homme, pour te fléchir qu'il faut parler long-temps !

« Un jour, que cet aveu m'en obtienne la grâce,
J'avais salué l'aube et ton premier repas,
Lorsqu'un bruit, plus léger que le bruit de mes pas,
M'avertit qu'en secret quelqu'un cherchait ta trace.
Ta voix devint alors plus douce de moitié.
Celle qui répondait me parut suppliante,
Et, si je ne m'abuse, à la tendre pitié

Tu donnas plus d'une heure, ou l'heure était bien lente !
Le bruit cessa, j'entrai ; les débris d'un festin
M'invitaient à la table enfin abandonnée ;
Et sur ma vie un moment fortunée
Je vis pleuvoir les bienfaits du destin.
Dans ces lieux trop aimés qu'à présent je déteste,
J'ai vu, j'ai respecté la boucle de cheveux,
Tombés d'un front charmant pour enchaîner tes vœux ;
Ils ne sont pas les tiens, leur couleur me l'atteste.
Ces liens souples et dorés,
Ces doux aveux, ces feuillets roses,
Les rubans embaumés dont ces lettres sont closes,
N'ont pas séduit mes sens de langueur enivrés.
J'ai respiré de loin la cire parfumée
Qui scella, j'en suis sûre, un secret qui t'est cher :
Le hasard me l'apprit sans m'en être informée ;
Je courais, j'étais libre... hélas ! c'était hier !

« Tu sommeillais peut-être, et plus vive que sage,
Au pied de ces rideaux, que je baigne de pleurs,
J'aperçus, ne crains pas que je le dise ailleurs,
Un soulier trop petit pour être à ton usage :

Je m'y blottis joyeuse et je le fis courir;
Je traînais en riant cette maison mobile,
Dont les dehors ornés par quelque main habile
M'enflaient d'un peu d'orgueil, et l'orgueil fait mourir:
Car, depuis ce moment, éveillé par la haine,
Tu m'élevas dans l'ombre une affreuse prison.
Innocente souris, pour m'écraser sans peine,
Un homme est descendu jusqu'à la trahison!
Non! ne m'écrase pas! et si ma peur te touche,
Que l'accent du pardon s'échappe de ta bouche!
Il est dieu, leur dirai-je, il m'a donné des jours!
Ton toit sera béni, ton nom vivra toujours,
Et toujours de beaux yeux aimeront à le lire.
« Et si jamais ton cœur brûlé, d'un saint délire,
A langui pour la liberté,
Qu'elle se donne à toi dans toute sa beauté!
Que sur ta sereine carrière
Elle épanche à flots purs sa tranquille lumière:
Qu'elle trace à ta vie un facile sentier,
Et te sème de fleurs un siècle tout entier! »

Elle se tut Le juge alors: « Hé! vite!

« Elle est au piége, hâtez-vous d'accourir :
« Étouffez-la, cette pauvre petite ;
« Je n'aime pas à voir souffrir. »

FABLE.

FABLE

IMITÉE DU RUSSE.



'UNE sourde blessure encor faible et malade,
Sa liberté trahie, hélas! son seul amour,
Des bords désenchantés de sa belle Cyclade,
A la sombre lueur d'une humide pléiade,
Un jeune Grec ailé s'envolait sans retour.
En vain il voit au ciel s'assembler les nuages,
Il emporte sa chaîne, il veut changer son sort,
Et l'oiseau sans bonheur, qui ne craint plus la mort,
Livre son aile au vent et sa vie aux orages.

Il s'essaie, il retombe, il disparaît enfin.
Un zéphir le soulève et le prend dans son sein,
Sur un bord moins fatal le souffle et le dépose,
Comme il fit de Psyché dans un jour de terreur,
Comme il fait de l'amour, d'un serment, d'une erreur,
Et comme il ferait d'une rose.

Il est libre, il respire, il regarde les cieux.
Mais quoi? sauvé tout seul il est silencieux.
Un fardeau pèse encor sur son aile blessée,
Sa liberté naissante en rougit offensée.
Un collier! vainement il est d'ambre et d'or pur;
L'opale aux rayons blancs, la turquoise d'azur,
Vainement de la chaîne ont enrichi l'ouvrage :
Toute chaîne sent l'esclavage;
Et d'un sérail doré les feux et l'appareil
Plaisent moins aux oiseaux qu'un rayon du soleil.

On l'a vu. D'arbre en arbre un curieux ramage
S'appelle, se répond, s'interroge à la fois :
Toutes les voix ne font plus qu'une voix;
Tous ont dit : « Qu'il est beau! quel collier! quel plumage!

« Est-ce une fleur qui vole? il en a les appas. »
« Il est beau! je veux voir, » dit la jeune hirondelle;
Son époux doucement la punit d'un coup d'aile,
En murmurant : « Couvez! les mères n'iront pas. »

Un sansonnet hardi, perroquet sans parure,
Dit : « S'il est mélomane, il va me recevoir,
« Il va m'entendre, il va me voir.
« Du vif chardouneret je n'ai pas la figure;
« Mais je le sais par cœur; je l'imite si bien,
« Que sa maîtresse un soir prit mon chant pour le sien.
« On ne sait plus des deux quel est l'écho fidèle;
« Avec lui, l'autre jour, je chantais; mon modèle,
« Qui reprenait haleine et voulait respirer,
« Se tut, croyant encor s'entendre et s'admirer. »

« Moi j'y cours, dit l'oiseau qui charme la souffrance;
« Le voyageur est triste, il faut chanter pour lui.
« Si ma voix peut encor éveiller l'espérance,
« Ah! je n'aurai jamais chanté mieux qu'aujourd'hui! »

Il vole, son cœur bat, son aile tremble, il chante,

Plaint, et fait tressaillir l'étranger qu'il enchante,
Le plonge en des pensers profonds, délicieux,
L'étonne, le ravit, l'égare dans les cieux.
Par sa molle cadence il attendrit son ame;
Puis, par un trait brillant qu'il prolonge à son tour,
Il semble de l'espoir tracer l'errante flamme,
Et fait croire au bonheur, même en chantant l'amour!

Mais, Dieu! de quelle ardeur sa poitrine est remplie!
Que cette voix puissante est encore ennoblie,
Quels flots harmonieux en doublent la beauté,
Quand, par des sons plus purs, il peint la liberté!
Il l'adore, il l'exprime, il en ressent l'ivresse.
A sa joie on devine, on voit l'enchanteresse,
Espoir, amante, amour, idole des humains,
Charmante, comme au jour où, déployant son aile,
Dieu l'offrit à la terre en sortant de ses mains,
Dans le plus grand excès de son amour pour elle.

« Grâce! dit le blessé, tu me ferais mourir.
« Laisse-moi respirer, laisse-moi te connaître :
« Tu n'es donc pas esclave! Oh! non, tu ne peux l'être,

« Tu dois chanter libre ou périr.
« O mon ami...! pardonne et rends-moi ce nom tendre ;
« Celui qui fut esclave est pressé de l'entendre!
« Pour épancher mon ame en de si doux accens ,
« Trop de mélancolie a coulé dans mes sens.
« A peine j'ai brisé ma coquille légère,
« A peine pour voler mon aile eut ud ressort;
« J'ai senti sous le poids d'une force étrangère,
« Qu'une grille et des fers avaient borné mon sort.
« Vois ma chaîne, elle est belle; eh bien! ce don funeste,
« Je n'en veux plus, je le déteste.
« Imposé par un maître, il a dû m'opprimer;
« Offert par un ami, toi, tu pourras l'aimer ;
« Prends-le, j'ai trop porté ce bien que l'on m'envie;
« Il dut orner ma mort, qu'il brille sur ta vie.
« Mais cet art qui console, et que j'admire en toi,
« Cette lyre cachée, ami, donne-la moi! »

« Ta bonté te séduit, dit la Muse emplumée.
« Dieu versa dans mon sein cette flamme animée,
« Je chante, j'obéis, je ne sais rien de plus.
« Ne perdons pas nos biens en efforts superflus ;

« Ton collier ferait honte à mon simple plumage,
« Et jamais les oiseaux ne vendent leur ramage.
« Toi, que l'on dit si beau, quand le jour brillera,
« Ton règne va renaître et le mien s'éteindra;
« La Lune est de mes chants la seule confidente;
« J'aime à suivre des yeux son pâle et doux flambeau ;
« Il suffit aux amours, à la paix, au tombeau;
« Et l'on ne m'entend pas, d'une voix imprudente,
« Défier au grand jour l'envie et les flatteurs;
« Dès qu'ils dorment, je veille en ces bois enchanteurs,
« Dans l'onde, par le feu des étoiles blanchie,
« Mon image un peu sombre est assez réfléchie;
« Une gloire me suit, sans orgueil, sans effroi;
« Mais délicieuse et cachée,
« De l'ambition détachée,
« Elle est entre le ciel et moi! »

« Bon! dit le sansonnet, la chaîne m'est acquise.
« Qu'on fait bien d'écouter au lieu d'aller dormir!
« Pour les imiter tous ma méthode est exquise;
« Le rossignol gémit; eh bien! je vais gémir ;
« Il cadence à merveille, on verra ma cadence.

« J'ai son secret; demain j'en ferai confidence
« A ce jeune rêveur qu'afflige sa beauté;
« Je me fais rossignol, le prix est remporté. »

Préludant sa victoire, au lever de l'aurore,
Il éveille l'écho, qui se taisait encore,
Au Grec, en triomphant, il porte ses leçons,
Et veut du rossignol lui traduire les sons;
Mais il brise, il détruit, il corrompt l'harmonie,
En croyant imiter les écarts du génie.
Sa plume se hérisse, il s'enroue; à ses cris
Les Zéphyrs sous les fleurs se retirent surpris;
Il semble condamné, par un firman suprême,
 A s'étrangler lui-même.
Les oiseaux en désordre à ces accens affreux,
Volent, quittent leurs nids, se rassemblent entre eux,
Croyant que des hibous ont subi la lumière,
Que la railleuse Aurore inonde leur paupière
De ses rayons charmans, pour eux seuls odieux,
Et qu'ils vont se venger d'avoir ouvert les yeux.

On reconnaît l'erreur, on rit. Le faux Linée

Dit : « Le prix est à moi, la leçon est donnée. »
« M'oses-tu bien parler, vain et stupide oiseau,
« Répond le Grec; va-t'en.. Mais non, je fuis moi-même;
« Je suis sourd, je suis mort: par ton orgueil extrême,
« Tu m'as fait regretter les Turcs et mon réseau. »

Tout s'envole, et la Muse avait fui la première.
Sous un palais de feuille elle attend son ami :
Il la trouve cachée au fond de la bruyère;
Alors, et d'une voix qu'il entend à demi :
« De colliers et d'encens, vois comme ils sont avides!
« Loin de nos sansonnets, loin des sultans perfides,
« Quand la nuit répandra ses flots assoupissans,
« Viens! je te calmerai par mes plus doux accens.
« Qui veut garder une ame à la fois libre et tendre,
« Ne la révèle pas à qui ne peut l'entendre :
« Cachons-nous dans l'espoir. Un jour, jour fortuné!
« Un jour te verra libre où tu fus enchaîné;
« Car la fille des cieux, la Liberté féconde,
« En versant ses bienfaits, fera le tour du monde;
« Et quand le monde en paix n'aura plus d'autre amour,
« Alors je chanterai mon idole au grand jour. »

LE

BAL DES CHAMPS.

LE

BAL DES CHAMPS,

OU

LA CONVALESCENCE.

N bruit de fête agitait mes compagnes;
Sous leurs plus frais atours je les vis accourir;
Elles criaient : « Viens! le bal va s'ouvrir;
Viens, nous allons au bal, et tu nous accompagnes. »

« Quoi! dans les champs? quoi! dans ce beau jardin,
Plus beau, plus vert, plus bruyant à cette heure,
Si gai le soir, si triste le matin?
Car le matin je sais que l'on y pleure!

Quoi! vous voulez que je suive vos pas,
Si faible encore? oh! je ne danse pas,
Non, dis-je, non. » Mais elles m'entourèrent,
De fleurs, de nœuds en riant me parèrent,
Et rendue en espoir à l'air pur des vallons,
Riante aussi, je répondis : « Allons! »

Oui, cette fête avait pour moi des charmes;
Oui, j'appelais des champs les suaves couleurs;
Car le zéphyr errant parmi les fleurs
Est salutaire aux yeux où se cachent des larmes.
Mais je dis mal, non, je ne pleurais plus;
J'étais de mille maux, de mille biens perdus
Trop lentement mais à jamais guérie.
Hélas! on meurt long-temps lorsque l'on fut trahie!
Je renaissais, j'osais vivre pour moi,
Pour l'amitié de ces beautés aimantes;
A me parer j'aidais leurs mains charmantes;
J'étais mieux. Oui, ma sœur, je le voyais en toi.
Dans tes regards émus qu'il m'était doux de lire,
Quand tu revis des fleurs couronner mes cheveux!
Tes tristes souvenirs, ton vague espoir, tes vœux,

Ma sœur! je voyais tout à travers ton sourire.
« Regardez-la, disais-tu, qu'elle est bien!
Que manque-t-il à son teint? quelques roses;
Et le grand air, le bruit, qui sait? un rien
Peut tout-à-coup les y répandre écloses. »
Je t'écoutais, je ne sais quel pouvoir
M'aidait à fuir ma retraite profonde;
Je devançais l'instant qui me rendait au monde;
A ce monde entrevu, que je voulais revoir.

Et l'heure frappe, et par elle entraînées,
Nous avançons deux à deux enchaînées.
D'harmonieux échos promènent dans les airs
L'enchantement des nocturnes concerts;
Le jour fuyait, mais mille autres lumières
Sur mes yeux éblouis font baisser mes paupières.
Il me semblait, oh! quel doux sentiment!
Ciel! pardonnez à l'orgueil d'un moment!
Il me semblait, dans ma reconnaissance,
Que tout daignait sourire à ma convalescence.
Les yeux fermés j'accueillis cette erreur;
Tout caressait mon innocente ivresse;

Autour de moi je sentais le bonheur,
Et le bonheur ressemble à la tendresse.

Mais on nous suit... mais j'entends une voix,
Que dans mon cœur j'entendis autrefois :
Je crois rêver, je l'espère... et ma vue
Passe en tremblant sur l'image imprévue.
Aimable sœur, ce fut encor ta main,
Qui, prompte à me sauver, me montra le chemin !
De ta frayeur, de ta grâce attendrie,
J'ai murmuré : « Ne suis-je pas guérie?
Et lui, peut-être, ému quelques instans,
De me revoir languissante et penchée,
Comme une fleur que l'orage a touchée,
Dans ma pâleur il m'observa long-temps.
Mais ma fierté n'en fut point consternée ;
Nul changement n'a paru dans mes traits ;
D'un air indifférent je me suis détournée...
Hélas ! j'ai cru que je mourais !

POÉSIES

INÉDITES.

LA

PREMIÈRE HEURE

DE L'ANNÉE.

LA

PREMIÈRE HEURE

DE L'ANNÉE.

INUIT ! l'année expire ; et l'année est éclose.
Une reine nouvelle entre dans l'univers :
Reine enfant, dans ses mains que de hochets divers!
Que son sceptre est léger sur l'enfant qui repose!
Je voudrais l'être encor pour te voir plus long-temps,
Pour sentir ton berceau près de ma frêle vie,
Pour enchaîner ma trame à tes premiers instans,
Pour être de toi seul et charmée et suivie!
Au doux frémissement dont l'air est agité,

Aux ardentes lueurs que la lampe a jeté,
On dirait que le ciel entr'ouvre ma demeure;
La jeune Année y tinte; et, d'un vœu tourmenté,
Tu reviens avec moi goûter sa première heure!
D'une aile palpitante elle étend les ressorts;
Ses jours, déjà comptés, couvent sous sa ceinture.
Qu'ils soient riches de fleurs, nos faciles trésors,
Nos parfums, seul encens dont j'aime la culture!

Après tant de contrainte, ô toi qui m'es rendu,
Dans le désordre heureux de la foule écoulée,
Que ta ruse est charmante! et que j'en suis troublée!
Minuit nous frappe ensemble, et je n'ai rien perdu!
J'enlace dans tes bras à la fois deux années;
Une chaîne de plus serre nos destinées!
Quel bonheur! je la vois naître dans ton regard:
En l'écoutant venir tes vœux m'ont embrasée;
J'ai salué du cœur ta rêveuse pensée;
Et la force me manque à te dire: Il est tard.

Il n'est pas tard: Minuit! Le timbre vibre encore;
Écoute: c'est l'adieu d'un si doux souvenir!

Écoute : c'est l'espoir d'un si doux avenir !
Du temps pour les cœurs purs que la voix est sonore !
Comme il est plein d'amour en passant près de toi !
Il compte nos soupirs..... Entends-tu comme moi ?
Ce qu'il t'a révélé voudras-tu me l'apprendre ?
Oui, viens ! d'autres que toi ne me font rien comprendre.
On croit mes jours troublés d'un triste égarement,
Et tu les as comblés d'espérance et de joie ;
Mais, pour oser répandre un si cher sentiment,
Il faut que je te parle, il faut que je te voie.
Dans tes bras je sais tout; et demain tu viendras;
Laisse-moi donc ce soir me sauver de tes bras.
Quand je t'attends, demain, c'est le nom de la vie ;
C'est le ciel sans mourir ; et tu réponds : Demain !
Tes yeux parlent sur moi, ta main est dans ma main;
Ne promets rien de plus à mon ame ravie.
Que demander? J'existe et j'aime ! Ah ! sans remord,
Reprends... si tu le peux, ton ame trop charmée :
Que faire d'un serment quand on se sent aimée ?
Quand on cesse de l'être, empêche-t-il la mort ?

Du feu de tes baisers ne sèche pas mes larmes :

Je te la dois cette heure où nous vivons tout bas :
Je ne donnerais pas ses furtives alarmes
Pour l'éternité même où tu ne serais pas,
Ne promets rien de plus ; forte est la destinée !
Va chercher le repos, il n'est pas en ce lieu ;
Va ! nous n'arrêtons pas la diligente année,
Par nos semblans d'adieux qui prolongent l'adieu.
Aime-la ! que demain sa couronne éphémère
Touche tes yeux fermés sous son premier sommeil !
Qu'elle apporte à ton cœur, dans le plus frais réveil,
Un souvenir d'enfance, un baiser de ta mère!
Ta mère ! et puis ta gloire ; et puis..... pas un regret.
Moi, si je n'ai plus d'heure à cette heure pareille,
Que son doux souvenir, penché vers mon oreille,
Jusqu'à mon dernier jour m'en reparle en secret !

Me voilà seule : il marche au pied de ma croisée ;
Comme un flambeau, sur lui, la lune s'est posée ;
Elle éclaire ses pas qu'il poursuit lentement :
Les bras tendus vers moi j'ai vu glisser son ombre.
Quelle nuit ! l'amour même enchante l'hiver sombre ;
Et l'heure qui s'oublie escorte mon amant !

Jeune Année! aujourd'hui ne lui dis rien d'austère ;
Flatte-le de ma vie : il craint la mort pour moi,
Dis que pas un roseau ne tombera sous toi ;
Promets-lui..... tous les biens qu'il souhaite à la terre ;
Dis qu'un timbre éclatant, sur notre âge arrêté,
Frappera dans ton cours son ame généreuse ;
Dis que ton sein, fécond pour sa jeunesse heureuse,
    Enfantera la liberté !

Je suis seule..... et c'est Dieu qui juge la prière !
L'ingrat! il n'a pensé qu'à moi seule aujourd'hui !
Dieu ! je voudrais vers vous remonter la première,
Pour vous la demander, et l'envoyer vers lui !





LES

DEUX RAMIERS.

LES

DEUX RAMIERS.


D'où venez-vous, couple triste et charmant?
Rien parmi nous ne vous appelle encore;
Les jours d'avril n'ont qu'une pâle aurore,
Et nul abri pour l'amoureux tourment;
Les blés frileux cachant leurs fronts timides,
Comme les fleurs, tremblent au vent du nord;
Le lierre seul couvre les murs humides;
Et l'hirondelle est toujours loin du port.

Vous deux, chassés par le malheur sans doute,

Et consolés du malheur par l'amour,
Pour échapper à quelque noir vautour,
De l'Orient vous avez fui la route.
Au toit prochain, je vous entends gémir;
Ah! vous souffrez..... je ne sais plus dormir !
Des vrais amans doux et discrets modèles,
J'ai vos douleurs; que n'ai-je aussi vos ailes !
Je volerais sur votre humble rempart;
Tristes ramiers, j'irais, triste moi-même,
En souvenir d'un malheureux que j'aime,
Du peu que j'ai vous offrir une part.

Il erre seul..... et vous errez ensemble !
Dans vos baisers que votre exil est doux!
Le même sort vous frappe et vous rassemble ;
Oh! que d'amans sont moins heureux que vous !
Venez tous deux, venez sur ma fenêtre
De votre soif étancher les ardeurs;
Des cieux dorés, où l'amour vous fit naître,
Au toit du pauvre oubliez les splendeurs.
Que l'un de vous se hasarde à descendre;
Le plus hardi doit guider le plus tendre;

D'un cœur qui bat d'amour et de frayeur,
Pour un moment qu'il détache son cœur.
Voici du grain, voici de l'eau limpide,
Humble secours par mes mains répandu;
Il soutiendra votre destin timide,
Si tout un jour vous l'avez attendu!

Ainsi, mon Dieu, sur la route lointaine,
Semez vos dons à mon cher voyageur!
Ne souffrez pas que quelque voix hautaine
Sur son front pur appele la rougeur.
Que ma prière en tout lieu le devance;
Dieu! que pas un ne le nomme étranger!
Aidez son cœur à porter notre absence,
Et que parfois le temps lui soit léger!



LES

CLOCHES DU SOIR.

LES

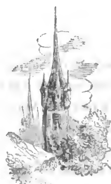
CLOCHES DU SOIR.

UAND les cloches du soir, dans leur lente volée,
Feront descendre l'heure au fond de la vallée;
Quand tu n'auras d'amis, ni d'Amours près de toi;
Pense à moi! pense à moi!

Car les cloches du soir avec leur voix sonore
A ton cœur solitaire iront parler encore;
Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi :
Aime-moi! aime-moi!

Si les cloches du soir éveillent tes alarmes,
Demande au temps ému qui passe entre nos larmes :
Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé que toi,
Près de moi ! près de moi !

Quand les cloches du soir, si tristes dans l'absence,
Tinteront sur mon cœur ivre de ta présence ;
Ah ! c'est le chant du ciel qui sonnera pour toi,
Et pour moi ! et pour moi !



AU SOMMEIL.

AU SOMMEIL.

Imagen espantosa de la muerte
Sueno cruel, no turbes mas mi pecho.

ARGENSOLA.



MAGE de la mort, effroi du tendre amour,
Sommeil, emporte au loin ce songe épouvantable !
La mort est dans l'adieu d'un ami véritable :
Ah ! ne m'avertis pas que l'on se quitte un jour !

Dans ton vol escorté de fantômes livides,
Va rendre, s'il se peut, la mémoire aux ingrats ;
Passe comme un miroir devant ces cœurs arides,
Et sous leurs traits hideux va leur tendre les bras !

Que l'avare, étendu dans son étroite couche,
Rêve une fausse clef près d'atteindre son or;
Qu'il crie, et que sa voix meure au fond de sa bouche,
Et qu'un bras invisible entr'ouvre son trésor!

Qu'il entende compter ses richesses cachées;
Que la lampe expirante y jette sa lueur;
Paralyse ses mains sur lui-même attachées,
Et qu'il tremble, inondé d'une froide sueur!

Va tromper des tyrans les pâles sentinelles,
Fais circuler la crainte autour de leurs rideaux;
Dissipe les grandeurs qu'ils croyaient éternelles,
Et de pavots sanglans épaissis leurs bandeaux!

Force de ce palais l'enceinte inaccessible;
Ose annoncer la mort au cœur d'un mauvais roi;
Ordonne à ce cœur insensible
D'être au moins sensible à l'effroi!

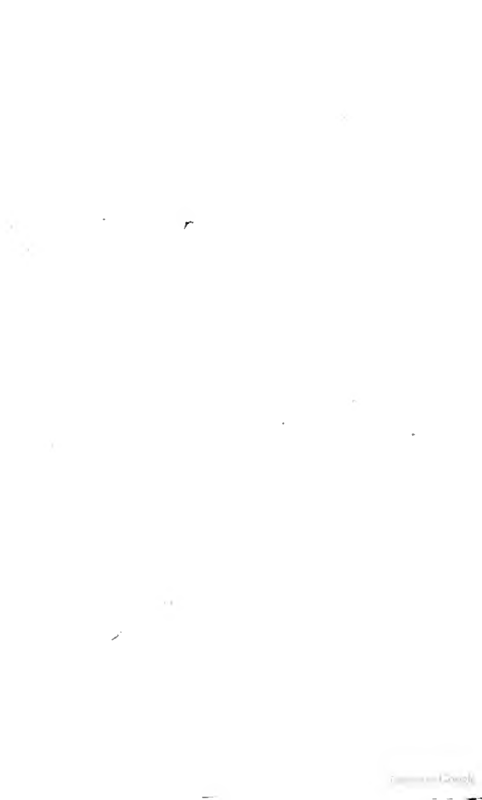
Montre-lui la vengeance implacable, dans l'ombre,
Sous les traits d'un esclave armé de tous ses fers;

Montre-lui le poignard au feu mourant et sombre
Des yeux qu'il fit pleurer : c'est le feu des enfers.

Que le beffroi s'ébranle, et tinte à son oreille
La fureur podulaire et son nom abhorré ;
Que sa porte d'airain en tombant le réveille
Et qu'il ne puisse fuir par la peur égaré!

Mais laisse à l'amour pur des songes sans alarmes ;
Laisse au temps à dissoudre un nœud si doux, si fort !
Malheureux, quand l'amour daigne enchanter nos larmes,
On ne veut plus croire à la mort !





LE BOUQUET

SOUS LA CROIX.

LE BOUQUET

SOUS LA CROIX.



'ou vient-il ce bouquet oublié sur la pierre?
Dans l'ombre, humide encor de rosée, ou de pleurs,
Ce soir, est-il tombé des mains de la prière?
Un enfant du village a-t-il perdu ces fleurs?

Ce soir, fut-il laissé par quelque ame pensive
Sous la croix où s'arrête un pauvre voyageur?
Est-ce d'un fils errant la mémoire naïve
Qui d'une pâle rose y cacha la blancheur?

De nos mères partout nous suit l'ombre légère ;
Partout l'amitié prie et rêve à l'amitié ;
Le pélerin souffrant sur la route étrangère
Offre à Dieu ce symbole, et croit en sa pitié !

Solitaire bouquet, ta tristesse charmante
Semble avec tes parfums exhaler un regret.
Peut-être es-tu promis au songe d'une amante :
Souvent dans une fleur l'amour a son secret !

Et moi j'ai rafraîchi les pieds de la madone
De lilas blancs, si chers à mon destin rêveur ;
Et la Vierge sait bien pour qui je les lui donne :
Elle entend la pensée au fond de notre cœur !



L'ABSENCE.

L'ABSENCE.

UAND je me sens mourir du poids de ma pensée,
Quand sur moi tout mon sort rassemble sa rigueur,
D'un courage inutile affranchie et lassée,
Je me sauve avec toi dans le fond de mon cœur!

Tu grondes ma tristesse, et, triste de mes larmes,
De tes plus doux accens tu me redis les charmes:
J'espère !..... car ta voix, plus forte que mon sort,
De mes chagrins profonds triomphe sans effort!

Je ne sais; mais je crois qu'à tes regrets rendue,

Dans ces seuls entretiens tu m'as tout entendue.
Tu ne dis pas : « Ce soir ! » Tu ne dis pas : « Demain ! »
Non, mais tu dis : « Toujours ! » en pleurant sur ma main.



LE PRÉSAGE.

LE PRÉSAGE

ui, je vais le revoir, je le sens, j'en suis sûre!
Mon front brûle et rougit; un charme est dans mes pleurs;
Je veux parler, j'écoute et j'attends... doux augure!
L'air est chargé d'espoir... il revient... je le jure,
Car le frisson qu'il donne a fait fuir mes couleurs.
Un songe en s'envolant l'a prédit. L'heure même
A pris une autre voix pour m'annoncer le jour;
Et ce ramier dans l'air, ce présage que j'aime,
Me ferait-il trembler s'il venait sans l'Amour?

De ce tribut toujours je payai sa présence;

L'Amour, dans sa pitié, me prépare au bonheur :
Je n'ai plus froid de son absence;
Tient-il déjà mon cœur enfermé sous son cœur!

Et ce livre qui parle!.... Ah! ne sais-je plus lire?
Tous les mots confondus disent ensemble : « Il vient! »
Comme un enfant, je pleure et je me sens sourire :
C'est ainsi qu'on espère, Amour, il m'en souvient!
Mais prends garde à ma vie, un instant fais-moi grâce,
La lumière est trop vive en sortant de la nuit;
Laisse-moi rêver sur sa trace;
Arrête le temps et le bruit.

Saule ému, taisez-vous! ruisseau, daignez vous taire!
Écoutez, calmez-vous, il ne tardera pas;
J'ai senti palpiter la terre,
Comme au temps où mes pas me portaient sur ses pas.

Me voici sur la route, et j'ai fui ma fenêtre;
Trop de fleurs l'ombrageaient... Quoi! c'est encor l'été?
Quoi! les champs sont en fleurs? Le monde est habité?
Hier, c'est donc lui seul qui manquait à mon être?

Hier, pas un rayon n'éclairait mon ennui :
Dieu !..... l'été, la lumière et le ciel, c'est donc lui !

Oui, ma vie ! oui, tout rit à deux ames fidèles :
Tu viens ; l'été, l'amour, le ciel, tout est à moi ;
Et je sens qu'il m'éclôt des aîles
Pour m'élancer vers toi !

Où suis-je ? Le sol fuit sous mes pieds ! L'air m'oppresse !
Ah ! si j'allais mourir sans l'avoir vu..... Non, non !
Mais tantôt, affaiblie et pâle de tendresse,
Que me restera-t-il à lui dire ?.... Son nom !
Oui, son nom dans ma voix est un secret intime,
Un langage où toujours mon destin parlera ;
C'est mon cri de bonheur, c'est la foi qui m'anime,
C'est ma seule éloquence ; il la reconnaîtra !

Mais quoi ! Ces longs tourmens ? et puis ce long silence ?
Et cette nuit de l'âme, et ce froid désespoir ?
Et..... l'amour m'éblouit, ma mémoire balance,
Je ne peux plus souffrir..... oui ! je vais le revoir !

LE MESSAGE.

LE MESSAGE.

E voilà cet écrit qu'ont demandé mes larmes ;
Dont l'absence à mes jours a volé tant de charmes,
Dont l'attente partout attirait mes regards,
Dont j'écoutai deux ans la promesse charmante,
Que je voyais flottant dans de tristes hasards,
Enlevé par le sort aux soupirs d'une amante !
Le voilà sur mon cœur, et mon cœur n'entend rien ;
Mes yeux l'ont parcouru sans y revoir la vie ;
L'ame qui l'a tracé n'en fait plus un lien ;
L'ame qui le reçoit en regrette l'envie !
J'ai rêvé... j'en ai dû de plus doux au sommeil !

Hélas! Je fus toujours crédule à l'espérance.
Il ne vient pas payer les tourmens du réveil;
Je fus aussi toujours sans force à la souffrance!

Et je ne reçois pas ce que j'avais perdu;
Et le bonheur lui-même... ô secrète misère!
Étonnement d'un cœur avec lui trop sincère!
Pour qu'il soit le bonheur, je l'ai trop attendu.



ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE.

UT-ELLE donc pour moi seule charmante,
Cette pure ignorance où me tint l'amitié,
Qui me cacha long-temps, peut-être par pitié,
Que j'étais née, hélas, pour mourir son amante?
N'a-t-il jamais, jamais ressaisi la douceur
De ses troubles soumis à ma raison craintive;
Où je pleurais pour lui, confidente naïve;
Où pour lui pardonner je me faisais sa sœur?

Quand il m'ôta ce nom, un désordre timide
Lia ma voix saisie et mes vœux confondus;

Je n'osai plus répondre... ah ! pour son cœur avide,
Que d'aveux ignorés ! que de secrets perdus !
Si j'avais su parler ! si quelque humain langage
Eût fait passer pour lui mon ame en mes discours,
Si son charme éloquent m'eût prêté du secours,
Il m'aimerait encor! j'aimais trop... quel dommage!

Toi qui, sans me comprendre, as passé près de moi,
Quoi ! tu cherchais l'amour, et j'étais devant toi ?



ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE.

N jour, écoute... un jour, j'étais bien malheureuse !

Je marchais, je traînais une tristesse affreuse,
A travers la distance, et les monts, et les bois,
Et l'air, qui m'empêchait de ressaisir ta voix,
Je te reconnaissais. Obstinée à t'attendre,
Mon Ame me disait : « Parle ! il va nous entendre ;
Parle ! ou, sans toi, vers lui laisse-moi m'échapper.
De silence et de pleurs pourquoi m'envelopper?
Ah ! je veux mes amours ! Le feu cherche la flamme ;
L'ame demande l'ame ;

Et toi, tu veux mourir! La cendre de l'orgueil
Se répand sur tes jours et m'éteint dans le deuil.
De ton timide cœur brûlante prisonnière,
Je consume ta vie, et j'appelle les cieux :
Regarde! ils sont là-bas, dans ses traits, dans ses yeux ;
Rends-les moi! Cette grâce, au moins, c'est la première. »

« — Oh! taisez-vous, mon ame; il n'y faut plus songer :
Qu'il ignore à jamais ce délire funeste.
Dans de folles amours, qui? moi le replonger?
Moi, troubler son bonheur? C'est celui qui me reste! »

Et je ne donnai plus de voix à mes douleurs;
De ton séjour heureux je détournai la vue;
La prière m'offrit sa douceur imprévue;
Je respirai d'attendre, et je fondis en pleurs.

Dieu m'écouta peut-être : une larme le touche;
Il savait bien le nom que retenait ma bouche;
Et c'est lui qui permet que, sans nous rencontrer,
Ton image partout vienne à moi se montrer;
Partout...! tu m'apparais jusque dans ton enfance;

Je te vois rire, à la vie, à tes jeux;
Si quelque objet blesse tes jeunes yeux,
Je suis ton guide, et je prends ta défense;
Je m'agenouille au pied de ton berceau;
Adolescent, je te suis dans ta course.
Ainsi, le pâtre aime à trouver la source
D'où s'échappa son ami, le ruisseau!

Dans les vallons où vivait ma famille,
Je sens tes jours couler près de mes jours;
Tu n'y descends que pour une humble fille,
Et nos deux noms se répondent toujours!
Au vieux calvaire où mouraient mes guirlandes,
Nos vœux unis vont se réfugier;
Je t'associe à mes pures offrandes;
Ton bras m'enlace, et je t'entends prier.

Parfois l'Amour, d'un flambeau plus austère,
De l'avenir dissipe le brouillard.
Tu m'es rendu sous les traits d'un vieillard;
Pour l'amour vrai le temps est sans mystère.
Vieillard je t'aime! un charme déchirant

Me fait chercher la main qui m'a blessée ;
Elle me touche... elle n'est point glacée ;
Et sur mon sein je la presse en pleurant.

Qui voudrait m'arracher ces tendres rêveries,
Où tes regards émus, sur les miens attachés,
Relisent nos secrets dans mon ame cachés!
Où ma main dans tes mains brûlantes et chéries
Tombe, et reste long-temps, comme si le bonheur
Les unissait encore et remplissait mon cœur!

LE

PAUVRE PIERRE.

LE

PAUVRE PIERRE.

A MON ONCLE.

IL fait nuit. Le front triste, et couvert de poussière,
Un vieillard qui succombe erre encor dans les champs;
Il écoute, pensif, l'heure de la prière
Qui d'échos en échos semble porter ses chants.
L'hymne s'est élancé du fond d'un saint hospice,
Comme une providence appelant la douleur :
« Ici, dit le vieillard, la Piété propice

Pour son dernier sommeil offre un lit au malheur.
Vous qui faites le bien, ouvrez-moi cet asile;
Ouvrez! la terre enfin manque à mon pied débile.
La vieillesse est pesante à l'homme sans appui :
J'ai marché si long-temps! je m'arrête aujourd'hui. »

Nul gardien n'interdit l'hospitalière enceinte;
Seule une femme y veille; on dirait la Pitié.
De la prière au Pauvre épargnant la moitié,
Elle guide ses pas dans la retraite sainte :
Il hésite pourtant; il se retourne encor;
Le courage lui manque à franchir la barrière;
Une larme qui roule au fond de sa paupière,
De son cœur gémissant trahit le vain effort.
« O femme! arrêtez-vous à ma voix importune;
Ne fermez pas encor la barrière après nous;
Si mes genoux ployaient, je serais à genoux.
Je ne marchais pas seul avec mon infortune;
Un ami me guidait, il m'aidait à souffrir;
Si vous nous séparez, cet ami va mourir..... »

« Calmez-vous, répond-elle; attendez-nous, mon père :

Vous parlez d'infortune et je connais sa voix :
Mais si la douleur cède au secours de la terre,
Vous venez de pleurer pour la dernière fois.
Non ! vous ne mourrez pas loin d'un guide fidèle. »

Alors courant au seuil, et prompte à revenir,
Au vieillard suppliant, qui vient de la bénir,
Elle ramène un chien qui bondit devant elle ;
Et de cet humble ami les doux gémissemens,
Ses yeux mouillés, ardens de surprise et de joie,
Racontent son bonheur, son effroi, ses tourmens,
Au maître à qui Dieu le renvoie.

Sous leurs pas ranimés le cloître retentit ;
La lune d'un rayon colore le vitrage ;
C'est le ciel qui sourit à son plus bel ouvrage,
A l'homme qu'il éprouve et dont l'ame obéit.

D'un nouveau compagnon l'arrivée imprévue
Arrête les discours au foyer commencés ;
On l'accueille, on l'entoure, et des cœurs empressés
Semblent s'émouvoir à sa vue.

Pour toucher les mortels jamais la Pauvreté
N'avait pris un aspect plus noble et plus paisible;
Un œil indifférent, sur le sien arrêté,
Se baissait dans les pleurs et devenait sensible.
Près d'un siècle pesait sur son front calme et nu;
Les ans et les malheurs, écrits sur son visage,
Y laissaient lire encore un tranquille courage,
Et ses yeux recélaient un éclat inconnu.
Soutenant le fardeau de sa haute stature,
Comme un chêne mourant lève son front aux cieux,
Des orages du monde il supportait l'injure
Dans un espoir silencieux.
Sa tête avait blanchi sur des rives lointaines;
Ses pieds gonflés portaient l'empreinte de ses chaînes;
Son sang avait coulé sous des fers inhumains,
Et l'affreux esclavage avait meurtri ses mains.
Son champ natal n'est plus qu'un chemin solitaire;
Personne à ses vieux ans ne promet un beau jour;
Ses amis, ses enfans, qu'il cherche à son retour,
Ont tous disparu de la terre.
Alors dans un hospice il va cacher son sort :
Sous l'humble nom de Pierre, on l'y regrette encor.

On dit que de sa voix la douceur pénétrante
Versait dans tous les cœurs de célestes secours ;
Les malades entre eux répétaient ses discours,
Car ils faisaient sourire une bouche mourante.
Près des êtres plaintifs, dont il charmait les maux,
N'osant de ses malheurs recommencer l'histoire,
Les tendres souvenirs qui peuplaient sa mémoire
Se peignaient dans ces mots :

« Quand la nuit sans sommeil glisse sur ma paupière,
« Avant que ses pavots assoupissent mon cœur,
« Ma mémoire m'oppresse, et jette sa lumière
« Sur mes premiers beaux ans, sur mon lointain bonheur.
« Je revois ma jeunesse, et ses jeux et ses charmes;
« Ma mère à son foyer, son sourire, ses larmes;
« Une chaste beauté, qui fut mon seul amour,
« Et qui ne m'attend plus qu'au céleste séjour;
« Ces yeux, alors brillans du feu pur des étoiles,
« Où dès long-temps la mort a répandu ses voiles;
« Tous ces cœurs palpitans, doucement abusés,
« A présent désunis, désenchantés, brisés!
« Dans ce tableau fuyant, quand mon ame troublée

« Contemple tant d'objets arrachés à ma foi,
« Je crois voir s'envoler, sur ma route isolée,
« Des feuilles que le vent emporte devant moi.
« Je suis l'homme qui passe, après un jour de fête,
« A travers le banquet sans convive : il s'arrête;
« Il n'entend d'autre bruit que le bruit de ses pas.
« Je regarde, j'écoute, et je compte tout bas
« Les places du festin sitôt abandonnées,
« Tous les flambeaux éteints, toutes les fleurs fanées,
« Tous les tombeaux sans noms, tous les échos sans voix;
« Et je crie : Où sont-ils mes amis d'autrefois?
« Et toujours, quand la nuit glisse sur ma paupière,
« Avant que ses pavots assoupissent mon cœur,
« Ma mémoire m'oppresse, et jette sa lumière
« Sur mes premiers beaux ans, sur mon lointain bonheur. »

Au jardin de l'hospice, où règne un frais ombrage,
Où des zéphirs plus purs ravivent son courage,
Une jeune malade allait traîner son sort,
Et chaque jour ses pas y languissaient encor.
Elle ne souriait qu'à travers un nuage;
Rien n'éclairait le voile où s'éteignaient ses yeux :

« Heureux avant le soir qui finit son voyage ! »
Disait-elle au vieillard, en regardant les cieux.
De ses derniers soupirs elle était oppressée ;
Un secret douloureux l'étouffait ; mais sa voix
Retenait les aveux de cette ame blessée ;
Elle souffrit long-temps sans se plaindre une fois.
Il l'aima plus qu'une autre ; elle était malheureuse.
Elle osa sur son sein reposer sa douleur ;
Comme à l'ormeau s'attache une fragile fleur,
Pour retarder d'un jour sa chute douloureuse.
Il ne demandait pas : « Pourquoi veux-tu mourir ? »
Mais d'un œil pénétrant il regardait ses larmes,
Ce front où la jeunesse avait perdu ses charmes,
Et disait : « C'est l'amour qui la fait dépérir.
Hélas ! d'autres comme elle, en leur fièvre brûlante,
    Ont demandé ce froid sommeil ;
D'autres ont souhaité cette nuit sans réveil ;
    D'autres ont dit : La vie est lente !
O femmes ! plaignez-vous ; car souvent un regret
Des précoces trépas renferme le secret.
« La tombe est sans aveux ; elle est sourde, immobile.
C'est de l'éternité l'enveloppe fragile,

C'est le bonheur peut-être à la fin obtenu;
Mais les tendres adieux ne peuvent y descendre;
Non! les plus douces voix n'éveillent pas la mort.
Les fleurs qu'on y répand tombent sur de la cendre
Qui ne tressaille plus, même aux pleurs du remord.
Attendez! méritez la paix par la prière,
Et dans l'ombre Dieu seul versera la lumière. »

Un soir d'automne, au coucher du soleil,
Quand les arbres entre eux forment un long murmure,
Quand l'homme est triste, et qu'on voit la nature,
Quittant ses fleurs, se livrer au sommeil;
Quand des ruisseaux l'eau, moins claire et moins vive,
Traîne en dormant la dépouille des bois,
Et qu'un doux rossignol vient gémir sur la rive
Où son chant d'espérance éclata tant de fois;
Troublant seul des jardins l'humide solitude,
Pierre, dont la pitié précipite les pas,
Cherche sa jeune amie avec inquiétude;
Il traîne sa blessure et ne s'arrête pas.
Il la trouve à genoux, priant à la chapelle
Où chaque jour son Dieu l'épouvante et l'appelle;

Ses yeux, où flotte à peine un reste de clarté,
Implorent du viellard le regard attristé :

O mon père ! aidez-moi dans l'adieu de la vie ;
D'une autre plus affreuse elle sera suivie :
Un châtiment terrible est prêt à me saisir.
La vie a deux chemins, je n'ai pas su choisir.
Par de fausses lueurs entraînée, éperdue,
Me voici devant Dieu jugée et confondue.
A présent qu'elle est là, je redoute la mort,
Mon père ! la craint-on lorsqu'on est sans remord ?
Soutenez-moi ; laissez mon ame languissante
Retourner un moment dans ma vie innocente,
Y relever mon front que la honte a courbé,
Comme un roseau flétri sous l'orage tombé.
Que je pleure une fois dans le sein de ma mère !
Que mes sœurs sans rougir disent : Voilà ma sœur !
Qu'on me laisse rentrer sous le toit de mon père,
Et qu'une voix encor m'y parle avec douceur !
Qui donc a pris ma place à leur foyer paisible ?
Oh ! que n'y puis-je errer comme une ombre invisible !
Que j'ai soif du ruisseau qui coule en paix pour eux !

Comment suis-je si pauvre? ils sont si généreux!
Ah! c'est qu'on m'a fermé leur maison tutélaire,
Qu'on alluma sur moi leur pieuse colère.
Mais vous, à qui jamais je n'ai manqué de foi,
Conduisez leur enfant, venez, soutenez-moi!
Rendez-moi cet air pur dont ma bouche est avide;
Faites taire l'écho qui me nomme perfide;
Obtenez-moi du ciel un moment de sommeil
Qui ne soit pas troublé par l'effroi du réveil;
Un seul moment d'oubli!.... Je serais trop heureuse;
Mon père, il faut subir cette lumière affreuse.
Regardez sous mes pieds un abîme entr'ouvert;
Dieu! j'y vais donc souffrir tout ce que j'ai souffert! »
«—Qu'y voyez-vous? » — «Ma faute au grand jour dévoilée;
Des regards curieux attachés sur mon front,
Et des rires affreux proclamant mon affront.
J'y vois une coupable.....! Oh! qu'elle est accablée!
A sa honte qui pleure on arrache un bandeau;
Elle veut se cacher, ses mains sont enchaînées;
Sur ses pas chancelans des ombres acharnées
Répandent la lueur d'un horrible flambeau.
Elle tombe à genoux; quelle foule autour d'elle!

Entendez-vous crier : Infidèle ! infidèle !
Elle ne mourra plus de ce mortel effroi :
Cet enfer, c'est le mien ; cette femme, c'est moi. »
« — Qui vous l'a dit? » — « Mon père, il est trop véritable ;
C'est Dieu qui l'a prédit au livre redoutable ;
Dans ce lieu d'agonie, et pourtant sans trépas,
La prière s'éteint, la pitié n'entre pas.
Quoi ! jamais de pardon ! quoi ! jamais d'indulgence !
Jamais d'oubli, jamais ! ardente à sa vengeance,
La mémoire implacable, au reproche éternel,
Du crime entretiendra toujours le criminel !
Voilà ce qu'ils m'ont dit quand j'ai demandé grâce ;
Voilà ce que j'entends dans mon cœur qui se glace ;
Ils ne m'ont pas promis de terme à mes malheurs ;
Et dans l'éternité je vais chercher des pleurs. »

— « Pour qui donc priez-vous? » — « Pour l'auteur de mon crime ;
Pour que Dieu soit content d'une seule victime ;
Pour qu'un être si cher, entraîné par l'amour,
Ne soit pas avec moi condamné sans retour. »
— « Quoi ! vous lui pardonnez? » — « Dieu ! si je lui pardonne !
L'auriez-vous demandé s'il vous était connu ?

Je n'ai plus que des pleurs, eh bien, je les lui donne;
Si j'avais eu le Ciel, il l'aurait obtenu!
Loin de rendre aux amours sa jeunesse attristée,
J'en suis sûre, il me cherche, il m'appelle tout bas.
Moi, prononcer son nom d'une voix irritée!
Mon père, il l'entendrait qu'il ne le croirait pas.
Pensez-vous que l'excès du remords qui m'accable
De deux infortunés sauve le moins coupable?
Il le fut moins que moi, car j'aimai plus que lui;
Jugez-en; c'est pour lui que je prie aujourd'hui;
C'est pour lui que je tremble à mon heure suprême;
C'est pour lui que j'expire, ah! jugez si je l'aime! »
— « Ne parlez plus d'amour, lui dit Pierre, pleurez! »
Il ajouta pourtant : « pauvre femme, espérez!
Espérez! Dieu l'ordonne en sa bonté sublime;
Sa main vous cherchera jusqu'au fond de l'abîme.
L'homme qui vous maudit a besoin de pardon;
Dieu pour l'impitoyable a gardé l'abandon.
Qui ne porte en son sein l'amertume cachée,
L'épine douloureuse, à sa vie attachée,
De quelque repentir, vainement combattu,
Qui fait trembler l'espoir et gémir la vertu?

Espérez ! écoutez la voix du pauvre Pierre ;
Le ciel, c'est la clémence, il s'ouvre à la prière.
Mais, ma fille, un vieillard qu'on fit long-temps souffrir,
S'il consentit à vivre, a seul droit de mourir.
Jeune, vous repoussez la coupe de vos larmes !
Le remords vous protége, et vous brisez ses armes !
Vous abrégez la route où vos pas sont comptés !
Vous rejetez vos ans sans les avoir portés !
Le mépris vous accable...? ah ! j'en sais l'amertume ;
J'ai bu tous les poisons dont le fiel nous consume ;
Mais je peux rendre à Dieu mon ame qu'il forma :
Même au sein du malheur, j'ai chanté sa louange.
Dieu souffrit, Dieu mourut pour l'ingrat qu'il aima :
Du repentir aussi le ciel a fait un ange ;
Et la religion, qui soutient les mortels,
Bénit la pénitence aux pieds de ses autels.

« Belle religion ! astre d'une autre vie,
Dont le rayon sauveur ouvrira les tombeaux,
Toi qu'on ose ternir par de sombres flambeaux,
Toi qui verrais la terre à ton culte asservie,
Si l'affreux fanatisme au monde épouvanté

Ne dérobait, jaloux, ta céleste clarté,
Viens relever cette ame effrayée et coupable;
Dis de quelles vertus le remords est capable;
Dis qu'en ce monde encore il est des malheureux,
Et que, mort à soi-même, il faut vivre pour eux!

« Jeune femme, écoutez : au fond de cet asile,
Un autre infortuné, qu'un mal hideux exile,
Souffre, s'enferme, et meurt. Hier, demain, toujours,
L'affreux dégoût de vivre empoisonne ses jours.
On n'accorde à sa soif que l'étang solitaire,
Ou le ruisseau qui roule inconnu dans les bois;
Autour de ce vivant on isole la terre,
Et l'on conjure l'air infecté de sa voix.
Sa voix sourde et brisée est une plainte aride;
Son regard fait frémir qui l'ose rencontrer;
Mais la Pitié, ma fille, est un ange intrépide;
Au Malheur qui se cache elle court se montrer.
Sous des lambeaux sanglans, il voile la colère
Du fléau destructeur qui ravage son front;
Allez-y contempler le châtiment sévère
Dont l'homme en son orgueil subit le long affront:

A son livide aspect, la morne inquiétude
Dans la foule pour lui creuse la solitude;
Courbé sous l'anathème, il erre en soupirant;
Le plus beau jour s'éteint sur son œil expirant.
Quelquefois il rugit, il blasphème, il s'abhorre;
Il cherche sur le sable un rare et vain sommeil;
Son sommeil est l'enfer, l'enfer est son réveil;
Son nom est le Lépreux..... C'est notre frère encore!
Je l'ai nommé mon frère, et j'ai touché sa main;
J'ai promis à sa honte une céleste gloire;
L'infortune a besoin d'écouter et de croire!
Il croit, il se prosterne, il poursuit son chemin.
Chez l'homme qu'il effraie il n'a plus de patrie;
Il en pressent une autre, il s'y prépare, il prie;
Dans son jardin désert, il cultive des fleurs:
« Elles daignent, dit-il, éclore sous ses pleurs. »
Son souffle ne ternit leurs parfums ni leurs charmes.
Pour ces frêles trésors portez-lui quelques larmes;
Allez! une voix triste est chère aux malheureux;
Elle est de leur tristesse un écho douloureux.
Sa pieuse corbeille à vos mains est offerte;
Elle brille à sa porte. Il la laisse entr'ouverte,

Dans l'ardente espérance, il me l'a dit un jour,
Que quelque enfant naïf, au seuil de son séjour
Attiré par l'éclat de ces fleurs solitaires,
Croyant lui dérober ses présens volontaires,
Du silence éternel qui règne autour de lui
Par quelques sons furtifs rompra l'affreux ennui!

« Quand je ne serai plus, quand ma cendre glacée
Dormira sous vos pas pieux,
Continuez mon sort, prolongez ma pensée,
Portez-lui vos accens émus de nos adieux...
Demain, vous aurez vu se fermer ma paupière;
Demain, il recevra le legs du pauvre Pierre;
Demain, seule, vers lui mon chien vous conduira,
Et, fidèle au malheur, mon chien lui restera.
Si ce don attendrit son austère souffrance,
Si dans ses durs sanglots vous sentez quelques pleurs,
Une invisible main suspendra vos douleurs,
Et vous croirez à l'espérance. »

Pierre ne parla plus. Recueilli dans ses vœux,
Sur l'autel un moment il appuya sa tête.

On eût dit que les cieux s'entr'ouvraient pour sa fête,
Et que d'une coupable ils jugeaient les aveux.
Peut-être elle espéra; car sa vue attentive
Aux lèvres du vieillard resta long-temps captive;
Elle pressa ses mains sur son cœur ranimé,
Et crut dans son regard voir un ciel désarmé.

Des malades au loin la foule répandue
Se dirige à sa voix faiblement entendue :
Cette foule souffrante, à l'heure des récits,
N'a point vu le vieux pauvre au milieu d'elle assis.
« Que fait-il? est-il mieux? » dit un homme; on l'ignore;
« Il était faible hier; est-il plus faible encore?
« Une soirée est longue; allons tous le chercher.
« S'il souffre davantage il veut nous le cacher,
« Car sa plainte jamais n'attrista notre oreille;
« C'est pour nous consoler que la douleur l'éveille ;
« Mais sa trame est usée, et nous touchons au jour
« Qui doit de ses vertus nous priver sans retour.
« Hier, l'oiseau de nuit vint frapper sa fenêtre;
« C'est pour quelqu'un de nous que je l'ai vu paraître.
« Pierre quitta son lit en disant : « Me voilà ! »

« Et de ses yeux fermés une larme coula.
« Je l'ai vu, car la lampe au mur brûlait encore;
« Mais elle s'est éteinte une heure avant l'aurore,
« Et je n'ai pu dormir. » Le cortége tremblant
Dans un morne tumulte avance vers le cloître.
D'un écho qui soupire et s'éveille en parlant
Leur tristesse semble s'accroître.
En vain des rayons purs frappent les vastes cours,
En vain la lune est belle et suit en paix son cours,
Chacun pense au présage, et, racontant son rêve,
Croit saisir du destin le voile qu'il soulève.

« Ce pauvre, couronné d'un illustre malheur,
« Pierre fut un guerrier, oui, tout porte à le croire:
« Chaque pli de son front cache un reflet de gloire,
« Et sa longue misère expia sa valeur.
« On brisa dans l'exil son génie et sa force,
« Son sein cicatrisé souvent nous l'attesta;
« Comme un cèdre frappé garde sur son écorce
« Tous les coups impuissans que l'homme lui porta.
« Ne dira-t-il jamais ses tristes destinées?
« Par qui de telles mains purent être enchaînées?

« Mais le voilà paisible, il prie, il nous attend.....
« Le présage est menteur, car il paraît content.
« Le voilà! le voilà! » Leurs cris touchent le sage;
Il se lève : un grand calme est peint sur son visage.
Tous semblent écouter son sourire penseur;
Tous cherchent son regard et brûlent de l'entendre.
L'amitié qui s'alarme est plus vive et plus tendre;
Tous appelent sa voix si forte en sa douceur!

« Approchez, leur dit-il, mes frères d'infortune;
Ma misère à vous seuls ne fut point importune;
Vous avez recueilli les débris de mon sort.
Cet asile s'ouvrit pour cacher mon naufrage.
Rejeté par les flots de rivage en rivage,
Tel un vaisseau perdu rentre et périt au port;
Le nom qu'il a porté dans ses courses lointaines,
Ses voiles, ses festons, sa gloire, ses couleurs,
On n'en reconnaît plus les marques incertaines,
Et ses flancs déchirés n'ont dit que ses malheurs.
Libre dans mes destins, ou courbé sous des chaînes,
Partout où j'égarai mes pas aventureux,
J'écoutai; les récits charmaient toutes mes peines,

Je devenais meilleur, j'étais moins malheureux.
Des malheureux surtout je retenais l'histoire,
Les chants tristes plaisaient à mes chagrins rêveurs ;
Des sages en glanant j'amassais les faveurs :
L'indigent qui voyage enrichit sa mémoire.
Cet invisible bien, qu'on n'a pu me ravir,
A distraire vos maux il devait me servir.
Pour mes secrets, qu'importe? Outragé par l'envie,
Découragé, puni des plus nobles penchans,
J'ai voulu voyager seul à travers la vie,
Pour ne m'égarer plus au chemin des méchans.
Leurs flèches, leurs clameurs, m'insultèrent dans l'ombre;
Je jetai mes lauriers qui frappaient leurs regards ;
Et, méconnu, cherchant de plus humbles hasards,
Je m'écriais, alors qu'ils outrageaient mon ombre :
Voguez, voguez, ma barque, et sans guide et sans peur.

« Quelque part que le vent nous pousse et nous égare,
Il ne peut nous jeter sur un sol plus barbare,
Plus triste que le sol d'où j'arrache mon cœur.
Chaque phare tremblant qui nous prête sa flamme,
Chaque vague qui roule et qui blanchit la rame,

Semble dire en passant : Viens ! livre-nous ton sort !
Si le trépas habite au fond de nos demeures,
Que tu vives ou que tu meures,
Nous serons avec toi moins perfides encor
Que les mortels ingrats, dont les vaines tendresses,
Dont les sourires faux, dont les feintes caresses,
Ont égaré ta voile et déchiré ton cœur.
Ainsi, voguez, ma barque, et sans guide et sans peur.
Jetez-moi dans l'espace et volez sur les flots,
A travers les écueils, le calme ou les orages.
Pour qui laisse après soi de si cruels rivages,
Les plus cruelles mers sont des champs de repos.
Mais si nous rencontrons quelque sauvage rive,
Où l'air soit pur encore et l'ame encor naïve,
Eden où les méchans n'abordèrent jamais,
Arrêtez-vous, ma barque, et que nos destinées
A ce libre bord enchaînées,
Sur de tranquilles eaux s'endorment désormais.
Laissez-moi de l'oubli boire le frais breuvage;
Et, lentement calmés d'un douloureux voyage,
De mes jours moins émus laissez couler les flots;
Mais, jusque-là, voguez sans peur et sans repos.

« Le repos est ici, mon ame s'y prépare ;
L'ami des malheureux pour un jour s'en sépare;
Tous en foule où je vais vous viendrez me revoir ;
Moi, je touche au bonheur, je vous laisse l'espoir.
Levez les yeux ! c'est là que je vais vous attendre ;
C'est le palais du pauvre et l'humble y peut prétendre.
Oui, l'homme, dont les pleurs ont arrosé le pain,
A ce banquet promis ne frappe pas en vain.
J'épuise enfin du sort l'amertume secrète;
Ma blessure se tait. Quoi ! dans mon sein calmé
Je ne retiendrai plus mon tourment renfermé?
La résignation est la douleur muette,
Amis, en vous parlant mon sourire était doux ;
Mais j'étais homme, hélas! je souffrais comme vous.
Je suis mieux ; partagez mon ineffable joie;
Souriez à ma mort; venez, que je vous voie !
Dieu ! quel fardeau pénible échappe à mes efforts !
Que mon ame est légère en rompant ses ressorts !
D'un long bannissement ne plaignez plus ma vie ;
Le ciel l'absout, j'en sors ; qu'elle vous fasse envie !
Ce temple hospitalier me doit le dernier don.
Qu'un voile généreux tombe sur ma poussière;

Si vous parlez de moi, dites : Le pauvre Pierre :
Pierre fut votre ami, qu'il n'ait plus d'autre nom ! »

Tous pleuraient, quand la cloche, au milieu du silence,
Des prières du soir annonce le retour;
Et du sage expirant l'heure, qui se balance,
Semble un salut de paix aux mortels d'alentour.
A genoux devant lui leurs sanglots lui répondent;
Pour le bénir encor leurs ames se confondent ;
Un regard plein d'amour fut son dernier adieu ;
Et sa voix s'éteignit en murmurant : « Mon Dieu! »



LE

PRESSENTIMENT.



LE

PRESSENTIMENT.

NE autre le verra, tendre et triste près d'elle,
Vivre de ses regards, frissonner de sa voix,
Lui demander la mort s'il la croit infidèle,
Et, s'il s'en croit aimé, ce qu'il fut une fois ;

Ce qu'il est, quand mes yeux lui promettent mon ame ;
Quand le doute et l'espoir l'approchent de mon cœur ;
Quand il cherche un serment dans mes baisers de flamme ;
Quand il ne doute plus, soumis par le bonheur.

Le bonheur s'enfuira, ses ailes sont rapides;
Un jour nous pleurerons, sans nous calmer le soir:
Cet adieu suspendu sur nos têtes timides,
Il nous aura brisés du même désespoir.

Et comme moi, long-temps malheureux et fidèle,
Quand il aura souffert tout ce qu'il peut souffrir,
Une autre le verra tendre et triste près d'elle:
Mon Dieu! que de pensers consolent de mourir!



LE REGARD.

LE REGARD.



Laisse! j'ai vu tes yeux, dans leur douce lumière,
S'attacher sur des yeux qui donnent le bonheur;
Et je ne sais quel deuil accable ma paupière,
Je ne sais quelle nuit environne mon cœur.
On dirait que, pressé par une main cruelle,
Il ne se débat plus sous son arrêt de mort.
Laisse! il faut nous ravir une erreur mutuelle;
Ce cœur n'est plus à toi.... je te sauve un remord.
Seule, avec désespoir, j'y suis redescendue;
Ton portrait déchiré s'y baignait dans les pleurs.
Quoi! cette image aimante est à jamais perdue!

Qui donc pouvait l'atteindre et changer ses couleurs?
Toi seul! Je voudrais croire à ta voix généreuse,
Mais j'ai vu.... Qu'ils sont beaux les yeux qui te parlaient!
J'avais donc oublié que je suis malheureuse?
Va, je n'oublîrai plus qu'ils me le rappelaient.

Toi, de quoi pleures-tu? Je n'entends pas tes larmes:
J'y vois briller ces yeux dont tu m'as dit les charmes;
Laisse-moi les haïr, mais de loin, mais tout bas.
Quels yeux!.... Ils sont partout. Oh! ne me parle pas!
Va-t'en. Va, sois heureux, je le veux, je t'en prie!
Tes pleurs me font mourir.... Je crois que je t'aimais!
Va-t'en; je suis jalouse, et je fus trop chérie
Pour oser te le dire et te revoir jamais!

AUX ENFANS

QUI NE SONT PLUS.

AUX ENFANS

QUI NE SONT PLUS.

Bien plus heureux que nous, vous n'avez fait que tremper vos levres dans cette coupe d'amertume qu'il nous faut épuiser.

M. Caussikas, *Ministre protestant.*

ous ! à peine entrevus au terrestre séjour,
Beaux enfans ! voyageurs d'un jour,
Quand les astres sont purs, dans leurs tremblantes flammes
Voit-on flotter vos jeunes ames?

Vous qui passez comme les fleurs,
Qui ne semblez toucher la terre

Que pour vous envoler tout baignés de nos pleurs,
Enfans, révélez-nous le triste et doux mystère
D'une apparition qui fait rêver le ciel,
Et de votre départ si prompt et si cruel.

Eh! comment voyons-nous nos plus pures délices
Se changer en amers calices
Pleins d'inépuisables regrets?
De ces sources de pleurs contez-nous les secrets.
Fleurs des tendres amours! ne laissez-vous de traces
Que vos chastes baisers, que vos tranquilles grâces,
Vos larmes sans remords, vos voix d'anges mortels,
Qui font des cœurs aimans vos douloureux autels?
Sous une forme périssable,
N'êtes-vous pas des cieux les jeunes messagers?
Et vos sourires passagers
Portent-ils de la foi l'empreinte ineffaçable?

Venez-vous en courant dire : « Préparez-vous!
« Bientôt vous quitterez ce que l'on croit la vie;
« Celle qui vous attend seule est digne d'envie :
« Oh! venez dans le ciel la goûter avec nous!

« Ne craignez pas, venez! Dieu règne sans colère;
« De nos destins charmans vous aurez la moitié.
« Celui qui pleure, hélas! ne peut plus lui déplaire,
« Le méchant même a part dans sa pitié.
« Sous sa main qu'il étend toute plaie est fermée;
« Qui se jette en son sein ne craint plus l'abandon;
« Et le sillon cuisant d'une larme enflammée
« S'efface au souffle du pardon.
« Embrassez-nous! Dieu nous rappelle:
« Nous allons devant vous; mères, ne pleurez pas!
« Car vous aurez un jour une joie immortelle,
« Et vos petits enfans souriront dans vos bras. »

Ainsi vous nous quittez, innocentes colombes,
Et sur nos toits d'exil vous planez un moment,
Pour écouter peut-être avec étonnement
Les cris que nous jetons à l'entour de vos tombes.
Ah! du moins emportez au sein de notre Dieu
Les sanglots dont la terre escorte votre adieu.
Allez du moins lui dire: « Il est toujours des mères,
« Des femmes pour aimer, pour attendre et souffrir;
« Pour acheter long-temps, par des peines amères,

« Le bonheur de mourir! »
Ah ! dites-lui : « Toujours les hommes sont à plaindre;
« En vous nommant, Seigneur, ils ne s'entendent pas :
« Plus faibles que l'enfant dont vous guidez les pas,
« On ne leur apprend qu'à vous craindre.
« Et nous avons tremblé de demeurer long-temps,
« De nous perdre sans vous dans leurs sombres vallées;
« Et nous avons quitté nos mères désolées :
« Dieu! versez quelque espoir dans leurs cœurs palpitans,
« Elles pleurent encore ! » Il est trop véritable :
De vos berceaux déserts le vide épouvantable
Les fait long-temps mourir, et crier à genoux :
« Nous voulons nos enfans ! Nos enfans sont à nous ! »

Mais Dieu pose sa main sur leurs yeux pleins de larmes;
Il éclaire, il console, il montre l'avenir;
L'avenir dévoilé resplendit de vos charmes,
Et l'espoir, goutte à goutte, endort le souvenir.
La promesse qui les enchante
Les suit jusque dans leur sommeil;
Et cette parole touchante
Les soutient encore au réveil :

« Laissez venir à moi ces jeunes créatures,
« Et je vous les rendrai ; mères, ne pleurez pas !
« Priez ! Dieu vous rendra vos amours les plus pures,
« Et vos petits enfans souriront dans vos bras. »



L'IDIOT.

L'IDIOT.

A MADAME PAULINE DUCHAMBGE.


VEC l'aube toujours ta plainte me réveille,
André ! toujours ton nom tourmente mon oreille ;
Car toujours sans pitié, persécuteurs enfans,
Vous brisez son sommeil par vos cris triomphans.

Il dormait. De la nuit la fraîcheur salutaire
Peut-être dans son sein versait un songe heureux.
Quel autre bien attend l'orphelin solitaire ?
Son réveil est si douloureux !
Dans le sommeil du moins, l'oubli vient, le sort change ;

Et, couché sur la terre où le soleil a lui,
Qui sait s'il ne voit pas un Ange
Sourire ou pleurer avec lui?

Pourquoi faire envoler son erreur décevante?
Regardez, inhumains, cet être languissant,
Comme un chevreuil blessé que la meute épouvante,
Essayer pour vous fuir un effort impuissant.

Eh! que vous a-t-il fait? Laissez passer sa vie
Sous le nuage triste où Dieu l'enveloppa :
Il n'a plus sa raison que le malheur frappa;
Mais votre voix est dure; et tout ce qu'il envie,
C'est l'indulgent silence; il parle au malheureux,
Il assoupit l'éclat de vos rires affreux.
Quand vous l'avez blessé de vos cruelles armes,
André frappe son cœur où s'amassent ses larmes.
L'homme, pour tous ses jours en apporte en naissant;
C'est le calice amer où son orgueil s'abreuve;
Bientôt, jeunes railleurs, vous en ferez l'épreuve,
Et le plus gai de vous s'en ira gémissant.
Vos teints de fleurs, vos jeux, votre éclatante joie,

Votre âge audacieux, qui croit régner toujours,
Du temps qui raille aussi seront bientôt la proie :
Vous serez vieux dans quelques jours.
Des vieillards assis sur les places,
A l'ombre des ormeaux vivaces
Qu'ils y plantèrent autrefois,
Vous aurez la langueur et les débiles voix ;
La vie à vos regards retirera ses flammes ;
Vous croirez que l'oiseau vous refuse son chant ;
Quelque chose d'amer coulera dans vos ames,
Car vous direz : Je fus méchant !

Dieu plaindra du roseau le naufrage rapide,
Bien qu'il fasse en tournant rire les matelots !
« Qu'eût-il vu, disent-ils, dans son destin timide?
Il eût bordé la rive et caressé les flots ! »

Triste un jour comme André, je suivis sa détresse :
Loin de la ville heureuse elle nous égara.
L'église du coteau fit rêver sa tristesse ;
Il salua l'église, et puis il soupira.
Chancelant et courbé sur son appui de frêne,

Il s'arrêtait pensif, il cueillait une fleur;
Et du jeune idict la mousse et le troène
Couronnaient la pâleur.

Le vent qui passe et courbe la verdure
Étonnait son oreille; il cherchait ce murmure,
Et comptait sur ses doigts le brisement égal
De l'eau dans les cailloux épurant son cristal.
Le jeu d'un papillon, qui planait sur sa tête,
Le fit rire et tourner long-temps;
Il agitait ses mains avec un air de fête;
Et puïs il oublia l'envoyé du printemps.
Il dansa. Pauvre André! La lointaine musette,
Lui disait que la danse avait frappé ses yeux:
La mémoire entendait, mais l'ame était muette;
Le danseur n'était point joyeux.

Sa faiblesse inclinée au bord de la fontaine
Y suspendit mes pas;
Seul, à quelque ombre amie il racontait sa peine,
Car il parlait tout bas.
« Peut-être, me disais-je, heureux sous sa couronne,

Plus légère à son front que le bandeau d'un roi,
Il rend grâce à l'air libre et pur qui l'environne;
A l'image d'un homme il sourit sans effroi. »
Tout-à-coup, de ses fleurs la parure éphémère
D'un souvenir aigu sembla le déchirer;
Il étendit les bras en s'écriant : Ma mère !
Et plus faible et plus pâle il s'assit pour pleurer.
Dans le ruisseau long-temps je vis tomber ses larmes;
A leur chute rapide André trouvait des charmes,
Et curieusement les regardait couler.
La pitié m'oppressait; je ne pouvais parler.

« André! lui dis-je enfin, retourne vers la ville.
Ne crains-tu pas la nuit passée hors des remparts?
Vois-tu les habitans rentrer de toutes parts?
Va! pauvre agneau perdu, cherche au moins un asyle. »
Alors, sans me répondre, il reprit son chemin.
Il était sous ma porte assis le lendemain.

D'un air doux et stupide il m'offrit une feuille
De la guirlande encor pendante sur son front.
Ah! le présent du pauvre est digne qu'on l'accueille;

Dieu veut qu'il soit sauvé d'un douloureux affront.
Et j'offris à mon tour l'espoir de l'infortune,
Ce métal où le riche attache le bonheur.
L'enfant mit la main sur son cœur,
En détournant les yeux de l'offrande importune.

« André ! pardonne-moi, » lui dis-je : il me sourit.
Que ce touchant effort renfermait d'amertume !
Quand de pleurer toujours nos yeux ont la coutume,
Dans leur sourire encor le malheur est écrit.
Et moi : « Veux-tu venir? veux-tu changer ta vie,
Enfant? veux-tu voyager avec nous?
Tu verras d'autres cieux. Va! tous les cieux sont doux;
Ils cachent tant d'espoir! Les fleurs te font envie?
Viens; partout la rosée y répand sa fraîcheur.
Tu ne dormiras plus sur une pierre humide;
Et comme à des ramiers le passereau timide
Se donne, tu suivras notre essaim voyageur;
Veux-tu...? » Ses yeux erraient; j'y vis paraître une ame;
Son teint morne et mourant soudain se ranima.
Vous allez juger quelle flamme
Dans ce cœur éteint s'alluma.

Un signe prompt m'attire sur sa trace ;
Il monte vers l'église, il a franchi l'enclos
Où d'humbles croix, d'humbles fleurs, tout retrace
D'objets aimés l'invisible repos.
Sur une tombe, à genoux, sans haleine,
André s'étend, l'enferme dans ses bras ;
Puis, avec un accent que l'on devine à peine,
Il se lève en criant : « Ma mère ! tu viendras ! »
Mais épuisé par cet élan pénible,
Cachant ses yeux dans l'herbe du tombeau,
André s'endort comme un enfant paisible,
Qu'a réveillé quelqu'importun flambeau.

Vous que je ne hais plus, car vos yeux sont humides,
Des pleurs d'un insensé vous voilà moins avides ?
Oui, croyez-moi, le cœur survit à la raison :
C'est là que se retire un reste de lumière
Qui doit échapper à la terre :
Toujours d'un dard moqueur on y sent le poison !

O mes jeunes amis, prenez bien sa défense !
Nés sur le même sol, charmez sa longue enfance ;

Sous vos toits généreux qu'il entre quelquefois!
Enfans, ne raillez plus ses naïves chimères;
Eveillez sur son sort la pitié de vos mères,
Et, quand je serai loin, rappelez-lui ma voix :
Cette voix triste est douce à l'indigent timide;
Le pauvre aime l'accent ému de sa douleur.
Vous-mêmes, croyez-moi, souvent un humble guide
Peut en vous éclairant vous conduire au bonheur.

Qui ne veut le bonheur? L'homme, dès qu'il respire,
Le demande au breuvage à ses lèvres promis :
Plus tard il le demande à des songes amis;
Hélas! il le demande encor quand il expire!

André l'attend aussi : comme un frêle arbrisseau,
Jeté sur un terrain aride,
Sous l'ardent soleil qui le ride,
Attend la fraîcheur du ruisseau;
Sa jeunesse se fane et tombe
Sans éclat, sans sève, sans fruit;
Et, loin du monde et loin du bruit,
André l'attend sur une tombe!

REGRET.

REGRET.


ES roses de Lormont la rose la plus belle,
Georgina, près des flots nous souriait un soir :
L'orage, dans la nuit la toucha de son aile,
Et l'Aurore passa triste, sans la revoir!

Pure comme une fleur, de sa fragile vie
Elle n'a respiré que les plus beaux printemps.
On la pleure, on lui porte envie :
Elle aurait vu l'hiver; c'est vivre trop de temps!

LE RETOUR

CHEZ DÉLIE.

LE

RETOUR CHEZ DÉLIE.

'EST ici..... Pardonnez, je respire avec peine ;
Mes genoux affaiblis me forcent à m'asseoir;
Ici, tous mes secrets vous cherchèrent un soir :
Oh ! que de souvenirs un souvenir ramène !
O mémoire du cœur, vous garde-t-on toujours ?
Oui, le temps fane en vain les roses sur nos têtes ;
Le temps éteint toutes les fêtes ;
Il n'éteint pas tous les amours !

Trois étés de ces bois ont embaumé l'ombrage,

Depuis que, m'exilant sur des rives sans fleurs,
Je n'emportai que le triste courage,
En pleurant, de cacher mes pleurs.

Ne me reprochez plus ma fuite et mon silence;
Ne pressez pas mon cœur plein de ces jours amers :
Hélas! quand l'aquilon souffle avec violence,
L'alcyon qui s'envole est morne sur les mers.
Dans mon isolement j'enfermais ma pensée;
Des maux que je fuyais poursuivie et lassée,
D'avance je traînais les maux qui m'attendaient;
Et, quand vous m'accusiez, mes larmes répondaient.

Que les bords étrangers sont froids pour la souffrance!
En vain de doux regards y plaignaient ma langueur;
En vain!... Tous les regards importunent le cœur,
Quand on n'y voit plus l'espérance.
Quel attrait déchirant me fait donc revenir?.....
Ah! ne le nommez pas! Souffrez que ma tristesse,
Qui ne veut rien du temps, mais qui craint sa vitesse,
S'arrête sur un souvenir.
C'est vous! je vous revois, toujours belle, Délie!

De mes siècles de pleurs à peine un seul moment
Semble avoir dans son vol touché ce front charmant,
Et du Dieu qui me hait vous êtes embellie.
Pour fixer le bonheur avez-vous un secret?
Ne pouvez-vous pas me l'apprendre?
Je croyais!..... Du bonheur ce que j'ai su comprendre,
C'est qu'on en meurt par le regret.

Ne vous étonnez plus : en recevant la vie,
De tout ce qu'elle offrait je n'ai vu que l'amour;
Mon cœur le respirait avec l'air et le jour.
A quelque chère idole en tous temps asservie,
Je tombais à genoux pour adorer des fleurs;
Je me vouais surtout à la plus solitaire;
Elle me semblait triste, et je sentais des pleurs
S'échapper de mon sein. Aimante avec mystère,
Je courais raconter à quelque humble arbrisseau
Ce que j'avais souffert du tourment de l'étude;
Comme au fond de mon cœur dormait l'inquiétude,
Quand mes heures coulaient au bruit d'un frais ruisseau.
Qu'ils étaient loin alors ces maîtres sans clémence
Qui ne m'apprenaient qu'à frémir!

Que Dieu me semblait grand, dans cet espace immense
    Où je n'entendais rien gémir !
Le timbre dont l'horloge éveillait mes alarmes,
La leçon monotone et les regards grondeurs,
Et le livre muet imbibé de mes larmes,
Soleil ! tout se perdait dans tes pures splendeurs !
Dérobée en furtive aux sévères entraves
De l'école où tremblaient mes compagnes esclaves,
J'étais libre, j'errais, je suspendais mes pas,
Je répondais..... à qui ? je ne le savais pas ;
Mais un intime accent, toujours, toujours le même,
Me suivait, me parlait, me répétait : « Je t'aime ! »
Et d'avance, à ce mot en tous lieux entendu,
« Je t'aime ! » était le mot que j'avais répondu.

Ne riez pas, Délie ! écoutez ! de ma mère
Ayez pour un moment l'indulgente pitié ;
Elle ne riait pas de cette sève amère
Qui de son tendre fruit consumait la moitié.
Mère, elle m'entendait lorsqu'en ses bras penchée
Mes yeux priaient ses yeux de prendre mon secret :
Peut-être sa pitié, sur mon ame attachée,

Reconnaissait son ame où veillait un regret :
Car mes jeunes amours n'avaient pas d'inconstance,
Pour l'arbrisseau chéri j'appelais le printemps;
S'il mourait, à mon existence
Un doux ombrage, un charme, allait manquer long-temps.
Et je ne chantais plus : sa verdure fanée
Ornait mon front pensif aux jeux bruyans du soir :
Ce n'étaient plus mes jeux ; de leurs cris consternée,
J'allais près de ma mère et languir et m'asseoir;
Et ma mère, en berçant ma fièvre douloureuse,
Disait que l'arbrisseau reverdirait un jour.
Cette fièvre du cœur, c'était déjà l'amour,
Et je ne fus jamais à demi malheureuse.

Jugez quand ce fut lui! quand j'entendis sa voix,
Cet accent retrouvé! Que suis-je devenue,
Quand je vis mon idole à mes pieds reconnue,
Tous mes rêves épars ressaisis à la fois?
J'osai me croire aimée : alors toute la terre
Tressaillit avec moi, me rapprocha des cieux.
Pour écouter long-temps je sus long-temps me taire,
Et je ne répondis qu'au regard de ses yeux :

J'osai le soutenir, et je perdis mon ame;
Je ne me souvins plus, je n'attendis plus rien;
L'univers, c'était lui; lui m'appela son bien;
Et tout s'anéantit dans notre double flamme.

Les voilà donc ces lieux où je donnai mes jours!
Rien n'a changé..... que lui, dans ce touchant asyle!
C'est le même parfum qui court dans l'air tranquille!
Cette lampe y brûle toujours!

O Délie! est-ce là que j'ai souri moi-même
A l'objet adoré que m'offrait ce miroir?
Qu'il est beau le miroir qui double ce qu'on aime!
Ce portrait qui se meut, quel bonheur de le voir!
Je marche où de ses pieds mes pieds pressaient l'empreinte!
Que de fois, pour tromper l'embarras le plus doux,
Cette harpe, au hasard, parla seule entre nous!
Mais ces lieux qu'à présent je parcours avec crainte,
Ces parfums, ces flambeaux, ces brillantes couleurs,
Ces contrastes de mes douleurs,
Ces messages rians qu'à vos pieds on envoie,
Tout parle, tout s'empreint d'une alarmante joie,

Et mon cœur... oui, mon cœur entend qu'il va venir:
Cruelle! et vous vouliez encor me retenir!
Vous me trompiez..... Adieu. Votre main caressante
Ne m'enchaînera plus : je suis libre aujourd'hui.

En me réunissant à lui,
Croyez-vous n'inventer qu'une ruse innocente?
Je n'ai donc pas souffert? Regardez-moi. L'amour
N'est donc qu'un mot frivole, un rêve, un badinage,
Un lien sans devoir égarant le jeune âge,
Qu'il brise et reprend tour à tour?
Je ne sais; mais adieu. Fière autant que sensible,
Dans l'effroi d'abaisser ma douleur à ses pieds,
J'ai fui; laissez-moi fuir. Quoi! pour cet inflexible,
C'est vous qui me priez!

« Il le veut, dites-vous. » Il veut! toujours le même :
Voilà comme il régnait sur mes esprits confus;
J'obéissais toujours; mais je disais. « Il m'aime!
« Ose-t-on commander à ceux qu'on n'aime plus? »
Que veut-il? Mon bonheur? eh! bien, je suis heureuse;
Je suis calme, je suis..... voyez! je vis encor.

Dans le bruit de la fête apprenez-lui mon sort :
Ménagez bien son ame; elle est si généreuse!

Et si vous me nommez, choisirez-vous l'instant
Où quelque objet nouveau, brillant et sous les armes,
Fera battre et rêver son cœur déjà content,
Pour dire : « Elle est partie! Oh! que j'ai vu de larmes! »
Si c'est lui qu'il faut plaindre, enfin, je le plaindrai;
Mais, je le sens, jamais je ne le reverrai.

Le revoir! ô terreur! l'entendre! lui répondre!
Reconnaître ses yeux qui m'ont donné la mort;
Les voir errer sur moi, sans trouble, sans remord!
Balbutier son nom, m'égarer, me confondre!

Le revoir! ô douleur! sans joie, à mon retour,
Interroger mes traits oubliés dans l'absence,
Et peut-être un moment douter, en ma présence,
S'il m'a connue un jour!

Non; laissez-moi m'enfuir. Que je doute moi-même
Si je l'ai vu jamais, si j'existe, si j'aime.

Ah! je ne le hais pas, je ne sais point haïr;
Mais, laissez-moi douter..... mais laissez-moi m'enfuir.

ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE.

oi que l'on plaint, toi que j'envie,
Indigente de nos hameaux,
Toi dont ce chêne aux vieux rameaux
N'a pas vu commencer la vie;

Toi qui n'attends plus des mortels
Ni ton bonheur, ni ta souffrance;
Toi dont la dernière espérance
S'incline aux rustiques autels;

Toi que dans le fond des chaumières

On appelle, avant de mourir,
Pour aider une ame à souffrir
Par ton exemple et tes prières ;

Oh ! donne-moi tes cheveux blancs,
Ta marche pesante et courbée,
Ta mémoire enfin absorbée,
Tes vieux jours, tes pas chancelans,
Tes yeux sans lumière, sans larmes,
Assoupis sous les doigts du temps,
Miroirs ternis pour tous les charmes
Et pour tous les feux du printemps ;
Ce souffle qui t'anime à peine,
Ce reste incertain de chaleur,
Et qui s'éteint de veine en veine,
Comme il est éteint dans ton cœur.

Prends ma jeunesse et ses orages,
Mes cheveux libres et flottans ;
Prends mes vœux que l'on croit contens ;
Prends ces doux et trompeurs suffrages
Que ne goûtent plus mes douleurs ;

Ce triste éclat qui m'environne,
Et cette fragile couronne
Qu'on attache en vain sur mes pleurs!

Changeons d'ame et de destinée;
Prends, pour ton avenir d'un jour
Ma jeune saison condamnée
Au désespoir d'un long amour!

Ah! si cet échange est possible,
Que toi seule, à mes vœux sensible,
Au Temps me présente pour toi;
Qu'il éteigne alors sous son aile
Une image ardente et cruelle
Qui brûle et s'attache sur moi.

Que ces flots, ces molles verdures,
Ces frais bruissemens des bois
N'imitent plus, dans leur murmure,
Les accens d'une seule voix!
Que pour moi, comme à ton oreille
Que rien n'émeut, que rien n'éveille,

Le souvenir n'ait point d'échos,
L'ombre du soir point de féerie;
Que les ruisseaux de la prairie
Ne me soient plus que des ruisseaux!

Que, semblable à la chrysalide,
Qui sous sa froide et sombre égide
Couve son destin radieux,
Demain, sur des ailes de flamme,
Comme l'insecte qui peint l'ame,
J'étende mon vol vers les cieux!.....

Mais tu regagnes sans m'entendre
Le sentier qui mène au vallon;
Insensible aux cris d'un cœur tendre,
Comme aux soupirs de l'Aquilon,
Tu n'écoutes plus de la terre
Le bruit, les plaintes, ni les chants;
Et, sur ton chemin solitaire,
Inutile même aux méchans
Qui me suivent d'un pas agile,
Toi, dans ces incultes séjours,

Tu dérobes ton pied d'argile
Aux piéges où tombent mes jours!

Suis ta route, vieille bergère;
En glanant l'aride fougère,
Debout encor sous ton fardeau,
Sans craindre une voix importune,
Bientôt ta paisible infortune
Cheminera sur mon tombeau.

ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE.

UAND le fil de ma vie (hélas, il tient à peine!)
Tombera du fuseau qui le retient encor;
    Quand ton nom, mêlé dans mon sort,
Ne se nourrira plus de ma mourante haleine;
Quand une main fidèle aura senti ma main
    Se refroidir sans lui répondre;
Quand mon dernier espoir, qu'un souffle va confondre,
    Ne trouvera plus ton chemin;
Prends mon deuil : un pavot, une feuille d'absynthe,
Quelques lilas d'avril, dont j'aimai tant la fleur!
Durant tout un printemps qu'ils sèchent sur ton cœur;

Je t'en prie : un printemps ! cette espérance est sainte !
J'ai souffert, et jamais d'importunes clameurs
N'ont rappelé vers moi ton amitié distraite ;
Va ! j'en veux à la mort qui sera moins discrète,
Et je ne serai plus quand tu liras : « Je meurs. »

Porte en mon souvenir un parfum de tendresse ;
Si tout ne meurt en moi, j'irai le respirer.
Sur l'arbre, où la colombe a caché son ivresse,
Une feuille, au printemps, suffit pour l'attirer.

S'ils viennent demander pourquoi ta fantaisie
De cette couleur sombre attriste un temps d'amour ;
Dis que c'est par amour que ton cœur l'a choisie ;
Dis-leur qu'amour est triste, ou le devient un jour ;
Que c'est un vœu d'enfance, une amitié première ;
Oh ! dis-le sans froideur, car je t'écouterai !
Invente un doux symbole où je me cacherai ;
Cette ruse entre nous encor..... c'est la dernière.

Dis qu'un jour, dont l'aurore avait eu bien des pleurs,
Tu trouvas sans défense une abeille endormie ;

Qu'elle se laissa prendre et devint ton amie;
Qu'elle oublia sa route à te chercher des fleurs.
Dis qu'elle oublia tout sur tes pas égarée,
Contente de brûler dans l'air choisi par toi.
Sous cette ressemblance avec pudeur livrée,
Dis-leur, si tu le peux, ton empire sur moi.

Dis que l'ayant blessée, innocemment peut-être,
Pour te suivre elle fit des efforts superflus;
Et qu'un soir accourant, sûr de la voir paraître,
Au milieu des parfums tu ne la trouvas plus;
Que ta voix, tendre alors, ne fut pas entendue;
Que tu sentis sa trame arrachée à tes jours;
Que tu pleuras sans honte une abeille perdue;
Car ce qui nous aima nous le pleurons toujours!

Qu'avant de renouer ta vie à d'autres chaînes,
Tu détachas du sol où j'avais dû mourir
Ces fleurs; et qu'à travers les plus brillantes scènes,
De ton abeille encor le deuil vient t'attendrir.

Ils riront: que t'importe? Ah! sans mélancolie,

Reverras-tu des fleurs retourner la saison?
Leur miel, pour toi si doux, me devint un poison :
Quand tu ne l'aimas plus il fit mal à ma vie.

Enfin, l'été s'incline, et tout va pâlissant :
Je n'ai plus devant moi qu'un rayon solitaire,
Beau comme un soleil pur, sur un front innocent :
Là-bas..... c'est ton regard ! il retient à la terre !



LA VALLÉE

DE LA SCARPE.

LA VALLÉE.

DE LA SCARPE.



ON beau pays, mon frais berceau,
Air pur de ma verte contrée,
Lieux où mon enfance ignorée
Coulait comme un humble ruisseau !
S'il me reste des jours, m'en irai-je attendrie
Errer sur vos chemins qui jettent tant de fleurs ;
Replonger tous mes ans dans une rêverie
Où l'ame n'entend plus que ce seul mot : « Patrie ! »
Et ne répond que par des pleurs ?
Ciel !... un peu de ma vie ira-t-elle, paisible,

Se perdre sur la Scarpe au cristal argenté ?
Cette eau qui m'a portée, innocente et sensible,
Frémira-t-elle un jour sous mon sort agité?
Entendrai-je au rivage encor cette harmonie,
Ce bruit de l'univers, cette voix infinie,
Qui parlait sur ma tête et chantait à la fois
Comme un peuple lointain répondant à ma voix?

Quand le dernier rayon d'un jour qui va s'éteindre
Colore l'eau qui tremble et qui porte au sommeil,
O mon premier miroir! ô mon plus doux soleil!
Je vous vois... et jamais je ne peux vous atteindre!
Mais cette heure était belle, et belle sa couleur:
Dans son doux souvenir un moment reposée,
Elle passe à mon ame ainsi que la rosée
        Passe au fond d'une fleur.
D'un repentir qui dort elle suspend la chaîne;
Pour la goûter en paix le temps se meut à peine;
Non, ce n'est pas la nuit, non, ce n'est pas le jour;
C'est une douce fée, et je la nomme: « Amour! »
C'est l'heure où l'ame en vain détrompée et flétrie
Rapelle en gémissant l'ame qu'elle a chérie.

Oh! qui n'a souhaité redevenir enfant!
Dans le fond de mon cœur que je le suis souvent!
Mais comme un jeune oiseau, né sous un beau feuillage
Fraîchement balancé dans l'arbre paternel,
Supposait à sa vie un printemps éternel,
Et qui voit accourir l'hiver dans un orage,
J'ai vu tomber la feuille, au vert pur et joyeux,
Dont le frémissement plaisait à mon oreille;
Du même arbre aujourd'hui la fleur n'est plus pareille:
Le temps, déjà le temps a-t-il touché mes yeux?

Du moins, là-bas, dans l'ombre, où par lui tout arrive,
Si mes pas chancelans tombent avant le soir,
Il est doux en fuyant de regarder la rive
Où naguères l'on vint jouer avec l'espoir.
Là, de la vague enfance un regret qui sommeille
Dans les fleurs du passé tout-à-coup se réveille;
Il reparaît vivant à nos yeux d'aujourd'hui;
On tend les bras, on pleure en passant devant lui!

Ce tendre abattement vous saisit-il, mon frère,
Le soir, quand vous passez près du seuil de mon père?

Croyez-vous voir mon père assis, calme, rêveur?
Dites-vous à quelqu'un : « Elle était là, ma sœur! »
Eh bien! racontez-moi ce qu'on fait dans nos plaines;
Peignez-moi vos plaisirs, vos jeux, surtout vos peines.
Dans l'église isolee... où tu m'as dit adieu,
Mon frère, donne encor à l'aveugle qui prie :
Dis que c'est pour ta sœur; dis, pour ta sœur chérie;
Dis que ta sœur est triste, et qu'il en parle à Dieu!

Et le vieux prisonnier de la haute tourelle
Respire-t-il encore à travers les barreaux?
Partage-t-il toujours avec la tourterelle
Son pain, qu'avaient déjà partagé ses bourreaux?
Cette fille de l'air, à la prison vouée,
Dont l'aile palpitante appelait le captif,
Était-ce une ame aimante au malheur envoyée?
Était-ce l'espérance au vol tendre et furtif?
Oui; si les vents du nord chassaient l'oiseau débile,
L'œil perçant du captif le cherchait jusqu'au soir;
De l'espace désert voyageur immobile,
Il oubliait de vivre; il attendait l'espoir.
Car toujours jusqu'au terme où nous devons atteindre

Jusqu'au jour qui n'a plus pour nous de lendemain,
Le flambeau de l'espoir vacille sans s'éteindre,
Comme un rayou qui part d'une immortelle main.

Et lui, voit-il encor la froide sentinelle
Attachée en silence au cercle de ses jours?
D'une faute expiée est-ce l'ombre éternelle?
Sur ces rêves troublés veille-t-elle toujours?
Regarde-t-il encor sous sa demeure sombre
Les fleurs?... Libre du moins, toi, tu les cueilleras!
Oh! que j'ai vu souvent ses yeux luire dans l'ombre,
Étonnés qu'un enfant vînt lui tendre les bras!
Il me montrait ses mains l'une à l'autre enchaînées;
Je les voyais trembler, pâles et décharnées:
Au poids de tant de fer joignait-il un remord?
Est-il heureux enfin? est-il libre, est-il mort?
Que j'ai pleuré sa vie! ô Liberté céleste!
Sans toi, mon jeune cœur étouffait dans mon sein;
Je t'implorais au pied de ce donjon funeste.
Un jour... as-tu, mon frère, oublié ce dessein?
De la déesse un jour tu me montras l'image:
O Dieu! qu'elle était belle! Arrivais-tu des cieux,

Liberté, pour ouvrir et pour charmer les yeux?
Dans nos temples d'alors on te rendait hommage,
Partout l'encens, les fleurs, l'or muri des moissons,
Les danses du jeune âge et les jeunes chansons,
Partout l'étonnement, le doux rire des Grâces,
Partout la foule émue à genoux sur tes traces!

Et je voulais courir, pour le vieux prisonnier,
Te chercher par le monde où l'on t'avait revue;
Te demander pourquoi, daus nos champs revenue,
A bénir ton retour il était le dernier:
Doux crime d'un enfant! clémence aventureuse!
Je t'aime, un jour entier tu m'as rendue heureuse!
Toi dont le cœur uaïf y prêta du secours,
Mon frère, dans mes vœux reconnais-moi toujours.
Que jamais sur ta vie une grille inflexible
N'étende son voile de fer!
Sois libre; et que le sort content, s'il est possible,
N'ajoute plus tes maux à ce que j'ai souffert!

On m'arrêta fuyante; et, craintive, à ma mère
Je fus à jointes mains conduite vers le soir.

O mère ! trop heureuse encor de me revoir,
Sa tremblante leçon ne me fut point amère;
Car, de mon front coupable en détachant les fleurs,
Pour cacher son sourire elle baisa mes pleurs.

J'oubliai mon voyage, et jamais ta souffrance,
Vieux captif! et jamais ton doux nom, Liberté!
Et jamais ton pardon de mon cœur regretté,
Ma mère! et ton beau rêve envolé, belle France!
Et la leçon : « Ma fille, où voulez-vous courir?
« Votre idole n'est pas où vous pensez l'atteindre.
« Un flambeau vous éclaire, et vous alliez l'éteindre :
« Ce flambeau, c'est ma vie, et je n'ai qu'à mourir,
« Si vous m'abandonnez. Pour vous, chère ingénue,
« Livrée à des regrets que vous ne savez pas,
« Sous le toit déserté, faible et traînant vos pas,
« Trop tard vous seriez revenue.
« Vos yeux à peine ouverts égareront vos jours,
« Enfant, si près de moi vous ne marchez toujours.

« La Liberté, ma fille, est un ange qui vole;
« Pour l'arrêter long-temps la terre est trop frivole;

« Trop d'encens lui déplaît, trop de cris lui font peur ;
« Elle étouffe en un temple, et sa puissante haleine,
« Qui cherche les parfums et l'air pur de la plaine,
« Rafraîchit en passant le front du laboureur.
« On dit qu'elle descend rapide, inattendue ;
« Que son aile sur nous repose détendue....
« Hélas ! où donc est-elle? en vain j'ouvre les yeux ;
« En vain, dit-on : « Voyez ! » Je ne la vois qu'aux cieux.
« Loin, bien loin des palais, au toit du pauvre même,
« Où l'on travaille en paix, où l'on prie, ou l'on aime,
« Où l'indigence obtient une obole et des pleurs,
« La Déesse en silence aime à jeter ses fleurs ;
« Les fleurs tombent sans bruit, et de peur de l'envie,
« On les effeuille à Dieu, qui dit : « Cache ta vie. »
« Ainsi priez, ma fille, et marchez près de moi :
« Un jour tout sera libre, et Dieu seul sera roi. »



A MES SŒURS.

A MES SŒURS.


J'ÉTAIS enfant, l'enfance est écouteuse ;
Sur notre beau navire emporté par les vents,
Entre le ciel et l'onde et nos destins mouvans,
Les vieux marins charmaient la route aventureuse ;
Le soir sous le grand mât circulaient leurs récits :
Je n'avais plus de peur alors qu'entr'eux assis
Des voyages lointains ils commençaient l'histoire.
Ils ne mentaient jamais, je veux toujours le croire ;
Et, quand l'heure avec nous s'envolait sur les flots,
On appelait en vain, parmi les matelots,
Un jeune passager dont la vue attentive

Poursuivait tristement la vague fugitive.
On eût dit que si jeune, et si triste, et si beau,
Sur cette route humide il voyait un tombeau.

Un soir que le vaisseau, bondissant sous ses voiles,
Formait un long sentier tout scintillant d'étoiles,
En regardant s'ouvrir ce sillage éclatant,
Je disais : Conduit-il au bonheur qui m'attend ?
Je croyais qu'une fée, en épurant les ondes,
Pour tracer au navire un lumineux chemin,
Brûlait des lampes d'or sous les vagues profondes ;
Et moi, pour l'en bénir je lui tendais la main.

A mes yeux fascinés la belle Néréide
Errait, sans se mouiller, dans son palais humide ;
Je voyais son front calme orné de diamans,
Et dans le frais cristal glisser ses pieds charmans.
Je tressaillais de crainte, et de joie et d'envie;
J'aurais voulu près d'elle aller passer ma vie;
Car je rêvais encor ces contes qu'autrefois,
Pour m'endormir, ma mère enchantait de sa voix!
Peut-être à mon berceau quelque aimable marraine

D'un talisman secret avait doté mon sort;
Peut-être que des flots elle était souveraine,
Et que ses doux regards me protégeaient encor...
Un soupir dissipa la scène de féerie:
Le jeune homme sur l'onde était aussi penché;
Je me souvins alors que je l'avais cherché,
Et que l'on m'envoyait troubler sa rêverie;
Car déjà le soleil s'éteignait dans les flots,
Et les récits du soir charmaient les matelots.

« Viens, lui dis-je, on t'attend. Vois! la mer est tranquille;
Il faut conter : pourquoi ne parles-tu jamais?
Des joyeux passagers quelle douleur t'exile?
Pleures-tu ton pays? eh bien! si tu l'aimais,
Viens-en parler long-temps. Moi, j'ai quitté la France,
Mais j'en parle, et la plainte éveille l'espérance.
Vois-tu : le même ciel nous aime et nous conduit;
L'étoile qui m'éclaire est celle qui te luit;
Sa lueur au navire annonce un vent prospère,
Et moi, je reverrai la maison de mon père!
Toi, n'as-tu pas un père? et n'est-ce pas pour lui
Que l'on t'a vu prier en pleurant aujourd'hui?

Ne pleure plus. Écoute! on chante au bruit des ondes !
Que cet air est charmant! c'est un écho français;
Dans nos humbles vallons que je le chérissais!
Viens l'apprendre: il t'appelle, il faut que tu répondes.»
Et le jeune inconnu, moins farouche à ma voix,
Vint au cercle conteur prendre place une fois.

Ce qui m'a fait pleurer, jamais je ne l'oublie:
C'est un songe du cœur, il survit au reveil.
Si le charme en pouvait deux fois être pareil,
Mes sœurs, je vous dirais, dans sa mélancolie,
Ce songe, qu'en parlant j'écoute encor tout bas;
Mais il est des accens que l'on n'imite pas!



UN JOUR DE DEUIL.

UN JOUR DE DEUIL.

UNE MÈRE.

ENTRONS, mes chers enfans; de la foule éplorée
Laissons les flots émus s'écouler loin de nous,
D'une grande douleur je me sens déchirée:
Notre France est en deuil, mettez-vous à genoux.

L'ENFANT.

Que d'hommes, ô ma mère, ont passé tout à l'heure!
De la même tristesse ils paraissaient souffrir.
D'où vient que tout le monde pleure?
Est-ce un roi qui vient de mourir?

LA MÈRE.

C'est un homme, ô mon fils! un génie adorable,

L'amour d'un peuple immense et son plus ferme appui ;
C'est de tout notre espoir la perte irréparable ;
C'est notre gloire éteinte, elle était toute en lui.

L'ENFANT.

O ma mère !

LA MÈRE.

O douleur ! ô lugubre journée !
Voyez-vous, mes enfans, la cité consternée ?
Tout un peuple en cortége, et tous nos toits en deuil,
Et tous ces bras unis pour porter un cercueil ?

L'ENFANT.

Nous ne les voyons plus !

LA MÈRE.

Non ; sous de sombres voiles
La nuit comme la mort le dérobe à nos yeux ;
Non, le ciel attristé ne montre point d'étoiles,
Mais des sanglots lointains dirigent nos adieux.
Ainsi des rois de l'air les cohortes hardies
Ont suivi dans l'orage un aigle insurmonté ;
Impatient des cieux et de la liberté,
Si la foudre a brûlé ses ailes agrandies ,
Il tombe, et, d'un long cri proclamant leur douleur,

Les bataillons troublés s'abattent, se confondent;
Des échos orageux les soupirs leur répondent,
Et le deuil de la terre encense leur malheur.

Comme elle a retenti cette mort éloquente!
Quel cœur n'a tressailli de son dernier soupir?
Quelle calamité frappante!
Quel courage assez dur pour ne la point sentir?
Inclinez-vous, priez devant cette ombre auguste!
Tous ses jours sont écrits dans ce funeste jour.
Ah! jugez si sa voix était la voix du juste,
Puisqu'elle a pénétré dans notre humble séjour'

L'ENFANT.

Vous l'avez donc connu?

LA MÈRE.

Jamais de sa présence
Mes regards attendris n'ont goûté la douceur;
Il attirait, absent, notre reconnaissance,
Et de son nom lui seul ignorait la splendeur.
Au sein de sa gloire éclatante
Son ame n'était pas contente;
Il n'obtenait jamais ce qu'imploraient ses vœux.

Ses vœux étaient si purs ! son ame était si belle !
L'esprit qu'il combattait lui restait si rebelle !
Esprit d'un meilleur monde, il va nous plaindre aux cieux.

L'ENFANT.

Mère, étiez-vous moins pauvre ?

LA MÈRE.

Oui ! j'avais l'espérance ;
J'en palpitais pour vous, pour notre belle France ;
Enfans ! je vous voyais libres dans l'avenir.
Il n'est plus, rien n'est plus ; qu'allez-vous devenir ?

L'ENFANT.

Pour qui faut-il prier ?

LA MÈRE.

Pour ceux qui lui survivent,
Ceux qu'à la terre encor de chers liens captivent ;
Pour ses jeunes rameaux qui croissaient près de lui ;
Pour sa moitié mourante et qui n'a plus d'appui !

Vous l'avez vu passer sur un plus beau rivage (1) :

[1] Passage du général Foy à Bordeaux.

De ses jours courageux prolongeant les hasards,
Il allait d'un ciel pur essayer les regards ;
Oh! rappelez-vous bien les traits de son visage!
La pâleur de son front faisait déjà frémir
Tous les cœurs qu'à présent vous entendez gémir.
Sur ses pas chancelans quelle foule empressée !
Que d'amour ! Sa grande ame en était oppressée.
N'oubliez pas ce jour, le plus beau de vos jours;
Nourrissez-en mes pleurs, et parlez-m'en toujours !

L'ENFANT.

Toujours je m'en souviens, ma mère ; sur la rive,
Mon père qui courait m'élevait dans ses bras;
L'homme qu'on adorait n'avait point de soldats,
Il avait ses enfans, et l'on criait : « Qu'il vive!
Qu'il vive! il est l'ami du pauvre vertueux ! »
Moi, je criais aussi; car je voyais ses yeux
Répondre avec douceur à ces ames contentes,
Qui jetaient devant lui leurs clameurs éclatantes.
On suivit son navire, on le couvrit de fleurs;
Il détourna ses yeux comme en cachant des pleurs.
Partout des chants français appelaient son sourire :
Son sourire était triste; il paraissait nous dire :

« Adieu! vos vœux bientôt me seront superflus. »
Ma mère! et c'est donc lui que je ne verrai plus?

LA MÈRE.

Pour la dernière fois la France l'environne.
Riche, pauvre, tout pleure à ce noble convoi;
Le méchant devant lui recule avec effroi,
Devant lui le bonheur effeuille sa couronne.
Du haut d'un char léger tristement descendus,
Pâlissans sous les fleurs qui brillaient sur leur tête,
De jeunes fiancés ont oublié leur fête,
Et dans le deuil public ils marchent confondus.

Que sur tous, à cette heure, une femme est à plaindre!
Quel lien glorieux se brise dans son cœur!
Que de femmes naguère enviaient son bonheur,
Et que le bonheur est à craindre!
Dans sa gloire funèbre, oh! qu'elle doit souffrir!
Au pied d'un lit désert sa douleur s'est cachée:
C'est là que, gémissans, ses enfans l'ont cherchée;
C'est là que leurs sanglots l'empêchent de mourir.

L'ENFANT.

Ils sont donc orphelins?

LA MÈRE.

On le voit à nos larmes.
Sur son corps immobile on a posé ses armes,
Ses armes que pour nous Dieu guida tant de fois,
Avant qu'en ses discours Dieu répandît sa voix.

L'ENFANT.

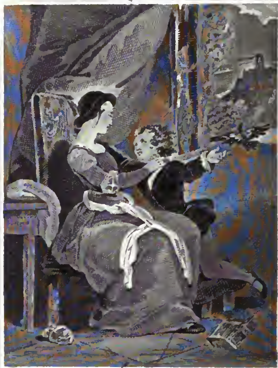
Ses enfans ! ses enfans !

LA MÈRE.

La France est leur égide;
Elle couve en son sein ces fruits faibles encor;
Ils n'ont que des lauriers, leur patrie et point d'or.
L'ami du peuple est pauvre, et sa gloire est rigide.
Nos maux étaient les siens, nos biens seront les leurs;
L'offrande jaillira d'une source innocente;
Et la France reconnaissante
N'a point de stériles douleurs.



LE PETIT OISELEUR.



De l'air, de l'air au promenoir,
Qu'il rejoigne sa mère, qu'il vole et qu'il vive

L'Oiseleur

LE PETIT OISELEUR.

CONTE D'ENFANT.

LA MÈRE.

ous voilà bien riant, mon amour ! quelle joie !
Comme un petit chasseur, traînez-vous quelque proie?
Sous ce fragile osier cachez-vous un trésor?

L'ENFANT.

C'est un oiseau du ciel ; il a des plumes d'or.
Il reposait son vol au bord de la fontaine ;
J'ai retenu long-temps mes pas et mon haleine ;
Quand il a secoué son plumage plein d'eau,
    J'ai saisi ses ailes mouillées,
Et le voilà blotti dans les fleurs effeuillées.

Regardez qu'il est bien, ma mère, et qu'il est beau!

LA MÈRE.

Oui, je l'entends gémir.

L'ENFANT.

Non, mère, c'est qu'il chante.

LA MÈRE.

Vous croyez, mon amour? Sa chanson est touchante.

L'ENFANT.

Je crois qu'il est content puisqu'il est dans les fleurs;
Il les aime. Son nid est sous l'amandier rose,
Cet arbre au fruit de lait que la fontaine arrose;
C'est là qu'il dérobait ses brillantes couleurs.

LA MÈRE.

Y demeurait-il seul?

L'ENFANT.

Ses enfans sont au gîte:
C'était pour les revoir qu'il se baignait si vite.
Mais je n'ai point de peur, ils ne sauraient bouger;
Ils n'ont pas une plume et n'ont rien à manger.

LA MÈRE.

Que vont-ils devenir?

L'ENFANT.

J'agrandirai la cage;
J'en ferai dans l'hiver un semblant de bocage;
Et j'aurai mille oiseaux qui chanteront toujours.
Que de musiciens pour amuser mes jours !
Quel bonheur de nourrir tant de joyeux esclaves!
A peine ils sentiront leurs légères entraves.
O ma mère! j'y cours.

LA MÈRE.

Arrêtez..... il fait nuit;
Quelque chose de triste entoure ce réduit;
Restez ! de noirs soldats les farouches cohortes
Au coucher du soleil ont assailli nos portes.
Ne vous éloignez pas, ne quittez plus mon sein ;
De vous saisir peut-être ils avaient le dessein.

L'ENFANT.

Des soldats? et beaucoup, ma mère? et pour me prendre?

LA MÈRE.

Vous, charme de ma vie, et pour ne plus vous rendre.

L'ENFANT.

Que feront-ils de moi?

LA MÈRE.

Qui le sait? Un captif,
Un orphelin, peut-être; un prisonnier plaintif.

L'ENFANT.

Sauvez-moi!

LA MÈRE.

Priez Dieu, c'est en lui que j'espère,
Loin de nous les cruels emmènent votre père,
Ce père, si content quand il vous embrassait!
Ce gardien de vos jours et qui les nourrissait!

L'ENFANT.

Mon père prisonnier!

LA MÈRE.

C'est le roi qui l'ordonne.

L'ENFANT.

Qu'est-ce qu'un roi?

LA MÈRE.

Puissant par l'amour ou l'effroi,
Un maître s'il punit, presque un dieu s'il pardonne.

L'ENFANT.

Ah! laissez-moi sortir: je veux parler au roi,
Mon père va mourir!

LA MÈRE.

Eh quoi! si jeune encore,
Savez-vous que l'on meurt loin de ceux qu'on adore?
Qu'arraché de son toit votre appui va souffrir?
Que sans la liberté l'on n'a plus qu'à mourir?
Savez-vous qu'en prison la vie est bien amère?

L'ENFANT.

Oui, nous mourrons sans vous, et vous mourrez, ma mère.
Mais ce roi si méchant, qui l'a mis en courroux?

LA MÈRE.

Le roi n'est ni méchant ni cruel plus que vous,
Mon fils. Las de ses jeux, il vient troubler les nôtres;
Libre, il a des captifs : n'avez-vous pas les vôtres?
Dans une chambre étroite il vous renfermera,
Mais vous serez content, car il vous nourrira.
Pourquoi de vos sanglots déchirez-vous mon ame?
Est-ce à vous, cher coupable, à murmurer le blâme?
Nous sommes des oiseaux dans ses cages plongés.
Pourquoi de son plaisir serions-nous affligés,
Si, dans ses jeux de roi qu'on a faits légitimes,
De lumière et d'air pur il prive ses victimes?
Où courez-vous?

L'ENFANT.

De l'air ! de l'air au prisonnier !
Qu'il respire, ma mère, et qu'il vole, et qu'il vive !
Oiseau ! des malheureux que n'es-tu le dernier !
Je ne veux point d'esclave.

LA MÈRE.

O clémence naïve !
Embrassez-moi, mon fils, vous m'arrachez des pleurs :
Soyez libre vous-même, et calmez vos douleurs.
Quoi ! jusque dans mes bras votre frayeur palpite !...
Ah ! le cœur de l'oiseau palpitait-il moins vite,
Quand votre instinct cruel empêcha son essor ?
Enfant, sans vos chagrins quel eût été son sort ?
Vous ravissiez l'époux à l'épouse éperdue ;
Elle eût traîné sa plainte, et Dieu l'eût entendue !
Et les petits tout nus, glacés dans votre main,
Auraient péri de froid, de langueur et de faim.

L'ENFANT.

Ah ! je n'y songeais pas !

LA MÈRE.

Maintenant tout respire ;
Tout se calme et s'endort.

L'ENFANT.

Et mon père?

LA MÈRE.

Il soupire,
Comme l'oiseau du ciel un moment arrêté;
Mais Dieu, qui voit partout, veille à sa liberté.

L'ENFANT.

Le roi le voudra-t-il? nous rendra-t-il mon père?

LA MÈRE.

Oui, mon fils! oui, mon bien! maintenant je l'espère;
Oui, s'il a des enfans comme les miens chéris,
Des jeunes supplians il accueille les cris.
Un père a dans le cœur je ne sais quoi de tendre;
Toutes les voix d'enfant savent s'y faire entendre.

L'ENFANT.

Je veux le voir. Venez! conduisez-moi vers lui.

LA MÈRE.

Oui, mon amour, demain.

L'ENFANT.

Pas demain, aujourd'hui.

LA MÈRE.

Quoi! votre chère enfance à cette heure exposée?...

L'ENFANT.

Je veux montrer au roi cette cage brisée ;
Je lui dirai : Voyez ! je fus méchant aussi ;
Je ne le suis plus, Dieu merci !
Au captif innocent j'ai rendu la volée,
Et sa famille consolée
A cette heure est au nid plus heureuse que nous !
Le même arbre en ses fleurs les couvre et les rassemble :
Chaque famille ainsi doit s'endormir ensemble,
Et nous venons chercher mon père à vos genoux,

LA MÈRE.

Écoutez !..... par l'appui de quelque voix divine,
On dirait que le roi vous plaint et vous devine ;
Car voici votre père, il a tout entendu :
Enfant ! Dieu vous absout, puisqu'il nous est rendu !

UN

BRUIT D'AUTREFOIS.

UN

BRUIT D'AUTREFOIS.

UEL bruit! quel triste bruit s'échappe de la ville?
Ecoute! ici, partout il porte la terreur!
On ne rit plus déjà dans ce riant asyle;
Ce bruit glace la danse, il arrête le cœur.

On dit que loin de nous la liberté s'envole;
On dit qu'il ne faut plus se taire ni parler;
Qu'il faut peser trois fois le mot le plus frivole;
Liberté! comme toi je voudrais m'envoler!

Ce bruit change en froideur l'amitié longue et tendre ;
On s'observe, on se craint, on se fuit sans retour :
Des frères qui s'aimaient ne savent plus s'entendre ;
Juge de sa puissance ! il éteindrait l'amour.

Une larme, une fleur donnée avec mystère,
Peut nous causer l'exil ; et c'est presque la mort !
Mon Dieu ! s'il ne faut plus ni parler ni se taire,
La pensée innocente aura l'air d'un remord.

On dit qu'au souvenir s'attache la défense :
Hélas ! toutes nos voix vont-elles s'arrêter ?
Oublîrons-nous le chant qui berça notre enfance ?
Heureux l'oiseau du ciel ! il peut fuir et chanter.

Que je plains les mortels ! que je me plains moi-même !
Sais-tu, veux-tu savoir ce que je deviendrais,
Si l'on me défendait de chanter ce que j'aime ?
J'obéirais un jour, et le soir je mourrais.

LA PREMIÈRE CAPTIVITÉ

DE BÉRANGER.

LA PREMIÈRE CAPTIVITÉ

DE BÉRANGER.

uoi, Béranger! quoi! l'ami de la France,
L'Anacréon de nos jours orageux,
Au luth sonore, aux accens courageux,
L'amant aimé d'une jeune espérance,
Il est captif! L'Ange aux mille couleurs,
Qui du poète apportait la couronne,
Le doux printemps qu'un air libre environne,
Au bruit des fers laisse tomber ses fleurs!
De ses baisers la féconde merveille
Va s'épancher sur une terre en deuil;

Et vainement et la nymphe et l'abeille
De leur ami vont assiéger le seuil !

Il est captif! Muses, voilez vos charmes!
On l'enchaîna dormant à vos genoux.
Pleurez, enfans, il n'est plus parmi nous :
Il chante encor, mais gardé sous leurs armes.
Qu'a-t-il donc fait? Quoi! ces nobles regrets,
Ces vœux ardens que lui seul ose écrire,
Au malheur même arrachant un sourire,
Servent de voile à des complots secrets?
Ah! dans ses chants écoutez sa belle ame!
Son innocence éclate en sa gaîté;
Le temps réserve à ses accords de flamme
Un vaste écho dans la postérité.
Libres alors, vers le juge inflexible
Ils voleront d'amour environnés;
Le temps dira : « Philosophe sensible,
« Il eut des pleurs pour les infortunés. »

Je les ai vus errans sur l'autre rive [1];

[1] Bruxelles.

Rive d'exil au triste souvenir!
De Béranger la muse fugitive,
Y vint, prophète, et parla d'avenir.
Son vol léger, son sourire, ses charmes,
Leur adoucit le sol de l'étranger;
Car sur son aile, où brillaient quelques larmes,
Elle apportait les chants de Béranger.

Ils l'écoutaient, et leurs regards avides
D'un ciel aimé revoyaient les couleurs;
Ils s'embrassaient, et dans leurs yeux humides
L'espoir riait au milieu des douleurs:
Mais le vieillard qui, loin de sa patrie,
D'un pied tremblant traînait les derniers pas,
Disait tout bas d'une voix attendrie:
« Toi qui me plains, je ne te verrai pas! »

Voilà son crime, ô juges de la terre;
Son indigence y versa des bienfaits:
Il consola le banni solitaire,
Et dans ses pleurs on trouve ses forfaits.
Qui ne tressaille au bonheur de les lire?

Rassurez-vous, on ne peut l'imiter :
Mais il est pauvre; ah! laissez-lui sa lyre!
Mais il est triste; ah! laissez-le chanter!

Il ne croit pas ce que vous semblez croire;
Le seul impie a redouté sa voix;
Dieu lui dit : Cherche! Il a trouvé la gloire;
Dieu lui dit : Chante! Il a chanté ses lois.

Quel vide affreux répond à ma pensée!
Elle ressemble aux vains soupirs des flots;
Et, fatigué de sa course glacée,
Le temps s'endort couronné de pavots.

Il est captif!... mais quels cris! quelle joie!
Quelle espérance, et quel dieu nous l'envoie!
Libre! est-il libre? O mes amis, parlez!
Libre! il est libre! O mes larmes, coulez!

Et toi, salut! bruyante renommée :
Tu dis les maux, tu dis aussi les biens;
Caresse encor mon oreille charmée,

Répète-nous qu'il n'a plus de liens.

Bonheur à tous! que le travail s'arrête;
Jouez, enfans, car c'est un jour de fête;
Trève charmante aux maux longs et secrets
Qui de mes mains fait tomber des cyprès.

La vie est belle, ô mes belles compagnes!
Je l'aime encor; j'aime encor les campagnes;
J'aime aux fronts purs de riantes couleurs :
Nymphes, dansez! printemps, jetez des fleurs!



LE MENDIANT.

LE MENDIANT.

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

N ministre du ciel courbé sous les offrandes
Que la piété riche aux pauvres destinait,
Fier de son lourd fardeau, lentement cheminait,
Pesant les fruits sacrés de ses saintes demandes.

« Mon père ! ayez pitié d'un homme malheureux,
Lui crie un indigent qui traînait sa misère :
Vous avez recueilli des bienfaits si nombreux !
Vous avez attendri tant de cœurs généreux !

« Donnez-moi : votre marche en sera plus légère. »

« Au loin, dit le saint homme, au loin! Quels sont vos droits
Pour oser aspirer aux aumônes sacrées ?
Ce n'est point aux passans qu'elles sont consacrées ;
Au loin ! je suis en eau : chacun porte sa croix. »

« — Mais, mon père, je meurs! — Eh bien ! est-ce ma faute ?
Je vous trouve plaisant de vous en plaindre à moi :
Les gueux ont aujourd'hui la prière bien haute !
J'ai mes pauvres ; passez ! Allez servir le roi.
— Mon père, je suis vieux. — Je vous en félicite :
Vous aurez moins long-temps à souffrir ici-bas.
— Au nom de Dieu! du pain, mon père ! — Passez vite,
Importun vagabond ! — Je me retire... hélas !
Laissez tomber au moins une céleste aumône
Sur ma faim qu'en passant vous pouviez soulager;
Vos bénédictions... — Oui, mon fils, Dieu l'ordonne :
Puisque tu vas mourir, tu fais bien d'y songer.
Mets-toi donc à genoux. — Et moi je les refuse,
Dit le pauvre d'un ton moqueur,
Passez, père, je vous récuse,
N'épuisez pas votre bon cœur.
J'ai trop faim pour courir après l'oiseau qui vole ;

Vos bénédictions ne sauraient me nourrir :
Le don ne vaut pas une obole,
Puisque vous daignez me l'offrir. »



LE DERVICHE

ET LE RUISSEAU.

LE DERVICHE

ET LE RUISSEAU.

N ruisseau, frais enfant d'une source cachée,
Promenait sur les fleurs son humide cristal :
L'herbe au pied du miroir n'était jamais penchée ;
Il y versait la vie à flot toujours égal.
Harmonieux passant, son mobile murmure
Enchantait la Nature ;
Un doux frémissement, quand de ses molles eaux
Il mouillait les roseaux,
Avertissait au loin quelque nymphe altérée
Qu'un filet d'eau roulait sous les saules tremblans ;

Et la bergère au soir, dans la glace épurée
Venait baigner ses pieds brûlans.

Un derviche dormeur, au fond de sa cellule,
Oubliant que sa soif y puise du secours,
Las d'entendre le bruit de l'onde qui circule,
Pour prier ou dormir, veut en briser le cours :
Mais du ruisseau la pente est à jamais tracée ;
De la rive, où sa voix s'élève cadencée,
Rien ne peut détourner son tendre attachement.
Le dévot s'en irrite, il gronde, et lourdement
Au milieu du cristal jette une pierre énorme,
Criant : « Silence enfin ! Il est temps que je dorme ! »

Innocemment rebelle, arrêtée en courant,
L'onde à son tour s'offense, et vive, peu dormeuse,
Elle se change en cascade écumeuse,
Qui semble menacer de devenir torrent.

Le derviche effrayé se recule, s'agite,
Étourdi du fracas que lui-même a causé ;
Pour ses rêves pieux il cherche un autre gîte,

Regrettant son jardin sans fatigue arrosé.

Accablé de chaleur, il s'assied sur la route;
De son front irrité l'eau tombe goutte à goute :
« Maudit ruisseau! dit-il, me résister! frémir!
Murmurer quand je parle! ah! je sais des entraves
Qui rendront avant peu tes libertés esclaves! »
Et, rafraîchi d'espoir, il se met à dormir.

Mais, tandis qu'à plein cœur le derviche sommeille,
L'oiseau dans le buisson, la vigilante abeille,
Le vent qui fait tourner la feuille du bouleau,
Tout imite une voix soufflant à son oreille :
« Dormez en paix, mon père, et laissez couler l'eau. »



LE VER LUISANT.

LE VER LUISANT.

UIN parfumait la nuit, et la nuit transparente
N'était qu'un voile frais étendu sur les fleurs :
L'insecte lumineux, comme une flamme errante,
Jetait avec orgueil ses mobiles lueurs.

« J'éclaire tout, dit-il, et jamais la Nature
N'a versé tant d'éclat sur une créature !
Tous ces vers roturiers qui rampent au grand jour,
Celui qui dans la soie enveloppe sa vie,
Cette plèble des champs, dont j'excite l'envie,
Me fait pitié, me nuit dans mon vaste séjour.

Nés pour un sort vulgaire et des soins insipides,
Immobiles et froids comme en leurs chrysalides,
La nuit, sur les gazons, je les vois sommeiller :
Moi, lampe aventureuse, au loin on me devine;
Étincelle échappée à la source divine,
Je n'apparais que pour briller.

« Sans me brûler, j'allume un phare à l'espérance;
De mes jeunes époux il éveille l'amour;
Sur un trône de fleurs, belles de ma présence,
J'attire mes sujets, j'illumine ma cour.

« Et ces feux répandus dans de plus hautes sphères,
Ces diamans rangés en phares gracieux,
Ce sont assurément mes frères
Qui se promènent dans les cieux.
Les rois qui dorment mal charment leur insomnie
A regarder courir ces légers rayons d'or;
Au sein de l'éclatante et nocturne harmonie,
C'est moi qu'ils admirent encor :
Leur grandeur en soupire, et rien dans leur couronne
N'offre l'éclat vivant dont seul je m'environne! »

Ainsi le petit ver se délectait d'orgueil;
Il brillait. Philomèle, à sa flamme attentive,
Interrompt son hymne de deuil
Que le soir rendait plus plaintive:
Jalouse, ou rappelant quelque exilé chéri,
Mélodieuse encor dans son inquiétude,
Amante de ses pleurs et de la solitude,
Elle épuisait son cœur d'un lamentable cri.
N'ayant de tout le jour cherché la moindre proie,
Par instinct, sans projet, sans joie,
Elle descend à la lueur
Qui sert de fanal pour l'atteindre;
Et, sans même goûter de plaisir à l'éteindre,
S'en nourrit, pour chanter plus long-temps sa douleur.

LE

PAPILLON MALADE.

LE

PAPILLON MALADE.

APOLOGUE.

as des fleurs, épuisé de ses longues amours,
Un papillon dans sa vieillesse
(Il avait du printemps goûté les plus beaux jours)
Voyait d'un œil chagrin la tendre hardiesse
Des amans nouveaux-nés, dont le rapide essor
Effleurait les boutons qu'humectait la rosée.

Soulevant un matin le débile ressort
De son aile à demi brisée :

« Tout a changé, dit-il; tout se fane. Autrefois
L'univers n'avait point cet aspect qui m'afflige;
    Oui, la Nature se néglige;
Aussi pour la chanter l'oiseau n'a plus de voix.
Les papillons passés avaient bien plus de charmes!
Toutes les fleurs tombaient sous nos brûlantes armes!
Touchés par le soleil, nos légers vêtemens
    Semblaient brodés de diamans!
    Je ne vois plus rien sur la terre
    Qui ressemble à mon beau matin!
J'ai froid. Tout, jusqu'aux fleurs, prend une teinte austère,
Et je n'ai plus de goût aux restes du festin!
Ce gazon si charmant, ce duvet des prairies,
Où mon vol fatigué descendait vers le soir,
Où Chloé, qui n'est plus, vint chanter et s'asseoir,
N'offre plus qu'un vert pâle et des couleurs flétries!
L'air me soutient à peine à travers les brouillards
Qui voilent le soleil de mes longues journées;
Mes heures, sans amour, se changent en années :
    Hélas! que je plains les vieillards!

« Je voudrais cependant que mon expérience

Servit à tous ces fils de l'air:
Sous des bouquets flétris j'ai puisé ma science,
J'ai défini la vie, enfans, c'est un éclair.
Frêles triomphateurs! vos ailes intrépides
S'arrêteront un jour avec étonnement :
Plus de larcins alors, plus de baisers avides;
Les roses subiront un affreux changement.

« Je croyais comme vous qu'une flamme immortelle
Coulait dans les parfums créés pour me nourrir;
Qu'une fleur était toujours belle,
Et que rien ne devait mourir.
Mais le temps m'a parlé; sa sévère éloquence
A détendu mon vol et glacé mes penchans;
Le coteau me fatigue et je me traîne aux champs;
Enfin je vois la mort où votre inconséquence
Poursuit la volupté. Je n'ai plus de désir,
Car on dit que l'amour est un bonheur coupable :
Hélas! d'y succomber je ne suis plus capable,
Et je suis tout honteux d'avoir eu du plaisir. »

Près du sybarite invalide,

Un papillon naissait dans toute sa beauté :
Cette plainte l'étonne ; il rêve, il est tenté
De rentrer dans sa chrysalide.
« Quoi ! dit-il, ce ciel pur, ce soleil généreux,
Qui me transforme et qui me fait éclore,
Mon berceau transparent qu'il chauffe et qu'il colore,
Tous ces biens me rendront coupable et malheureux?
Mais un instinct si doux m'attire dans la vie!
Un souffle si puissant m'appelle autour des fleurs!
Là-bas, ces coteaux verts, ces riantes couleurs,
Font naître tant d'espoir, tant d'amour, tant d'envie!
Oh! tais-toi, pauvre sage, ou pauvre ingrat, tais-toi :
Tu nous défends les fleurs encor penché sur elles.
Dors, si tu n'aimes plus; mais les cieux sont à moi;
J'éclos pour m'envoler, et je risque mes ailes! »

LE SAGE

ET

LES DORMEURS.

LE SAGE

ET

LES DORMEURS.

EVEZ-VOUS de bonne heure, enfans, disait un sage;
N'éteignez pas le jour, la vie est un flambleau;
Tenez les yeux ouverts durant ce court passage :
Nous dormons si long-temps couchés dans le tombeau! »

Alors qu'un père parle il faut bien se résoudre.
On se lève, étouffant de timides rumeurs;
Et la fraîcheur de l'aube achève de dissoudre

Quelques pavots épars sur le front des dormeurs.
Les voilà dans les bois où tout s'éveille et chante,
Où la feuille frémit sur l'arbuste embaumé,
Où l'oiseau dit aux fleurs, aux cieux, qu'il est aimé,
Où tout brille et s'empreint d'une grâce touchante.

Ils vont. L'heureux vieillard de loin poursuit leurs pas.
Dans le parfum des fleurs s'exhale sa prière :
« Dieu! protégez mes fils! mes fils!... ils seront las;
Jamais leur pied sitôt n'a foulé la bruyère. »
A sa voix ses enfans se jettent dans son sein,
Demi-nus, palpitans de peur et de colère.
Loin des frêlons ainsi l'on voit fuir un essaim
D'abeilles regagnant la ruche tutélaire.

« Voyez, voyez, mon père! ils nous ont tout ravi,
Des brigands qui chantaient, qui raillaient sur nos traces;
De nous lever pour eux ils nous ont rendu grâces :
Quel conseil, ô mon père! et nous l'avons suivi! »

« — N'en dites point de mal, mes fils, suivez-le encore.
Demandez aux voleurs riant de leur délit,

S'ils n'avaient avant vous sollicité l'aurore,
Ils n'auraient pas trouvé votre argent dans leur lit. »

LE

PETIT AMBITIEUX.

LE

PETIT AMBITIEUX.

n enfant avait mis les bottes de son père.
Il se croyait plus grand ; mais il fallait marcher :
Dans sa jeune espérance, il arpentait la terre ;
Ses bottes ne pouvaient pourtant l'en détacher.
Il traîne avec ardeur l'entrave qu'il adore ;
Il veut courir ..... il rampe ; il rit, il rampe encore :
Au collége, avant l'heure, il arrive enchanté,
Et parmi les plus grands se range avec fierté.

Son père l'a suivi.... Dieu! faites-le sourire!

Il cherche, il voit l'enfant; il a dit : « Levez-vous ! »
L'ambitieux chancelle et fléchit les genoux.
Mais son père commande : un père! il faut souscrire;
Il se lève. « Courez, dit son juge, courez!
D'un pas ferme et hardi devancez votre père,
Que votre course soit prospère :
Si vous tombez, malheur!... vous vous débotterez. »

Se débotter!.... jamais; plutôt périr en route.
L'enfant frissonne, il pleure à la voix qu'il redoute;
Mais il pleure immobile, et sur son front charmant
Se peignent la douleur et le ressentiment.

L'école curieuse avait fermé son livre,
Le maître préparait le sermon détesté ;
Et l'enfant!.... Il songeait à la mort qui délivre,
Car du crime, à ses pieds, tout le poids est resté.
« Pour la dernière fois, courez, je vous l'ordonne!
Si vous me devancez, mon fils, je vous pardonne. »
Et l'enfant éperdu, plein d'ame et plein d'effroi,
S'élance sur son père, et dit : « Emportez-moi ! »
Et ce père accueillit sa rougeur et ses larmes;

Sur son cœur qui battait de colère.... ou d'amour,
Il emporta son fils, tout botté, sous les armes.
« Conserve-les, dit-il; tu marcheras un jour ! »



LE BILLET.

LE BILLET.

E sais lire, ô bonheur ô clarté! je sais lire!
O paroles sans bruit qui consolent l'amour!
Sous mes regards émus cette lettre soupire,
Et jusque dans moi-même elle éveille le jour!

Science des enfans, quoi! vous me rendez fière?
Doux phare de l'absence, errant miroir du cœur,
Eh quoi! vous m'apportez comme une autre lumière!
On croit donc tout apprendre en voyant le bonheur?

Dans ces mots retrouvés ta voix est répandue,

Cher absent dont le cœur palpite devant moi :
Oui, la feuille qui vole en silence attendue,
C'est ton cœur qui me cherche ; il parle comme toi !

Je lis, j'entends le ciel ; car le ciel, c'est toi-même !
Ainsi, lorsque la crainte enchaînait nos deux voix,
Tes lèvres, sans parler, me disaient : « Que je t'aime ! »
Et ma bouche muette ajoutait · « Je te crois. »

L'EXIL.

L'EXIL.

iens, mon jeune époux,
Quittons ce rivage;
Viens ! j'ai du courage,
Et te suivre est doux.
Au temps, où tout passe,
Confions nos maux :
Il faut peu d'espace
Pour un long repos !

Sur ton cœur de père
Prends ton premier-né ;

Au bonheur, j'espère,
Dieu l'a destiné.
Quand l'homme est en proie
Au dédain du sort,
Son enfant, sa joie,
Lui sourit encor!

Laisse-moi mes filles,
Prix de mes douleurs ;
Des humbles familles
Elles sont les fleurs.
Leur tendre sourire,
L'azur de leurs yeux,
Semblent-ils pas dire :
« Nous venons des cieux ;
Nous venons, ma mère,
Pour vous consoler
D'une larme amère
Que Dieu vit couler.
Si votre couronne
Commence à pâlir,
La nôtre rayonne

Pour vous embellir.
A travers vos peines
Dieu sema nos jours,
Et ces pures chaînes
Vous suivront toujours! »

Quand les hirondelles
Affrontent le vent,
Leurs petits près d'elles
Voltigent souvent.....

Quittons ce rivage;
Viens, mon jeune époux :
Viens! j'ai du courage,
Et te suivre est doux.

LE PETIT PEUREUX.

LE

PETIT PEUREUX.



uoi, Daniel! à six ans vous faites le faux brave;
Vous insultez un chien qui dort;
Vous lui tirez l'oreille! et, raillant votre esclave,
Sous ses pas endormis vous dressez une entrave!
L'esclave qui sommeille, ô Daniel, n'est pas mort,
Son réveil s'armera d'une dent meurtrière:
La preuve en a rougi votre linge en lambeaux.
Oui, vous voilà blessé, mais blessé par derrière!
Malgré la nuit, j'y vois. Sauvons-nous des flambeaux;
Sauvons-nous des témoins... Moi, je suis votre mère...

Je cacherai ta honte, enfant, dans mon amour :
Viens ! j'ai pitié de toi, car la honte est amère ;
Bénis Dieu : sa bonté vient d'éteindre le jour.

Personne ne t'a vu lâche et méchant... Écoute :
Pour t'appeler méchant sais-tu ce qu'il m'en coûte ?
C'est ton nom pour ce soir; subis-le devant moi :
Va ! personne jamais ne l'entendra que toi.

Personne ne t'a vu d'une bête innocente
    Tourmenter l'indolent sommeil;
    Et, pour irriter son réveil,
    Lui simuler sa chaîne absente.
Cher petit Fanfaron, c'est lui qui t'a fait peur.
Sa gueule était immense, ouverte à la vengeance.
Il te mangeait, Daniel, sans ma tendre indulgence,
Et tu fuyais en vain, lié par la stupeur.
Il m'a cédé sa proie, il a compris mes larmes ;
Et peut-être un gâteau, que préparait ma main
    Pour charmer ton loisir demain,
L'a rendu tout-à-fait clément à mes alarmes.
Je l'avais fait si beau, si grand ! Ne pleure plus :

De tes habits l'eau pure effacera la tache ;
Ton âge n'en a pas où le remords s'attache !
Tout ce qui doit survivre à tes cris superflus,
Ce qu'il faut regretter par-delà ton enfance,
C'est mon sang..., oui, le mien ! lâchement répandu :
Quoi ! sous la dent d'un chien tu l'as déjà perdu,
Daniel, et ton pays l'attend pour sa défense !

LES DEUX PEUPLIERS.

LES

DEUX PEUPLIERS.

ous les mêmes zéphyrs, sous les mêmes orages,
Beaux arbres, vous ouvrez, vous répandez vos fleurs.
Attirés vers le ciel, vos pudiques ombrages
Voilent votre amitié sous les mêmes couleurs.
L'hiver aux longs instans, le frimat vous protége ;
Il épure vos jours par d'utiles rigueurs.
Enveloppés tous deux sous un manteau de neige,
La sève qui vous joint se retire à vos cœurs.
Vos rameaux frémissans ne forment qu'un murmure ;
Mariés dans la terre, en vos nœuds adorés,

Vous vivez l'un par l'autre ; et sous la même armure,
Un jour, si l'on vous frappe, ensemble vous mourrez !

Et moi, j'aurais voulu... mais toujours impossibles,
Nous jetons vers le ciel des vœux qu'il n'entend pas :
Le ciel nous a formés mobiles et sensibles,
Et le sol le plus doux n'enchaîne point nos pas.

L'EXILÉE.

L'EXILÉE.

FRAGMENT.

OIS-TU, mon bel enfant, venir un pélerin ?
Sur le roc escarpé comme il monte avec peine !
Il s'arrête, il reprend haleine ;
Peut-être avec sa vie il use un long chagrin.
Rarement l'homme heureux porte au loin sa prière ;
L'infortuné s'isole ; il cherche... il fuit son sort ;
Sur l'indigent roseau parcourant sa carrière,
Jour par jour il s'acquitte, il achète la mort.

« Pourquoi quitterait-il cette fraîche vallée,
Où l'ame sans repos doit dormir consolée ;

Où tant de ruisseaux purs l'invitent à s'asseoir ;
Où je voudrais, mon fils, te descendre le soir ?
Le soir, le jour, jamais nous n'y pouvons descendre :
Elle exila de nous jusques à notre cendre.
Le ciel y mit la paix ; la paix n'est pas pour nous :
Sera-t-elle pour toi, qui dors sur mes genoux ! »

Et l'enfant réveillé par la voix de sa mère,
L'enfant, qui ne sait pas que la vie est amère,
Tend les bras, et son œil, touché par le soleil,
Se referme indolent sous le doigt du sommeil.

« Tu dors, enfant, tu dors ! et le pèlerin passe
Devant le vieux calvaire assis sur le rocher :
On dirait qu'il voltige alentour du clocher,
Qui jette l'heure dans l'espace ;
Et quand je vois au loin, traînant ses pas poudreux,
Un voyageur courbé devant le vieux calvaire,
Hélas ! je dis qu'il est mon frère,
Car je crois qu'il est malheureux.

« Qu'il vienne au moins chercher de l'ombre

Sur notre toit d'argile, afin de le bénir;
Et s'il y rentre un jour, un soir d'un hiver sombre,
Qu'il y soit reconduit par un doux souvenir !

« Mon père, la chaleur vous accable et vous pèse.
Honorez ma maison, suspendez-y vos pas.
Sur le chemin sans fleurs qui vous attend là-bas
Attendez que du jour l'éclat brûlant s'apaise.
Oh ! de vos pieds sanglans laissez-moi prendre soin;
Laissez-moi remplacer quelque absent qui vous aime :
Prenez pitié de ceux qui vous pleurent au loin,
En prenant pitié de vous-même!
Asseyez-vous sur ce vieux banc,
La nuit est loin, la route est sûre;
L'eau de la source et du lin blanc
Rafraîchiront votre blessure ! »

Alors le pélerin s'assit près du bouleau,
Dont le vert pâle ornait l'indigente chaumière;
Et ses yeux du soleil qui se jouait dans l'eau
Évitèrent long-temps la railleuse lumière.

PRIÈRE.

PRIÈRE.

E me fais pas mourir sous les glaces de l'âge,
Toi qui formas mon cœur du feu pur de l'amour ;
Rappelle ton enfant du milieu de l'orage :
Dieu ! j'ai peur de la nuit. Que je m'envole au jour !

Après ce que j'aimai je ne veux pas m'éteindre ;
Je ne veux pas mourir dans le deuil de sa mort :
Que son souffle me cherche, attaché sur mon sort,
Et défende au froid de m'atteindre.
Laisse alors s'embrasser dans leur étonnement,
Et pour l'éternité, deux innncentes flammes.

Hélas ! n'en mis-tu pas le doux pressentiment
Dans le fond d'un baiser où s'attendaient nos ames !



ROMANCES.

L'ORAISON.

L'ORAISON.

E reviens à vos pieds, Marie,
Me sauver du malheur d'aimer :
L'oraison qui m'avait guérie
Ne vaut plus rien pour me calmer.

J'avais oublié de la dire
Le soir qu'Olivier me parla :
Triste, il parle comme on soupire,
Et cette plainte me troubla.

J'en grondai mon ame étonnée :

Vierge des pleurs, vous savez bien
Que je fus trop infortunée
Pour renouer un doux lien!

Et quaud cette voix douloureuse
Murmure et se plaint de son sort,
Il faut que je sois bien peureuse
Pour n'oser dire : Parle encor!

Je viens donc essayer d'apprendre
Un secret, vous en avez tant!
Pour qu'il ne puisse me surprendre,
Et qu'il devienne heureux pourtant!

Mais si je dois être guérie,
Sans qu'il y trouve le bonheur,
Il n'est pas d'oraison, Marie,
Que je puisse apprendre par cœur!

SON RETOUR.

SON RETOUR.



ÉLAS ! je devrais le haïr !
Il m'a rendu le mal de l'ame ;
Ce mal plein de pleurs et de flamme,
Si triste, si lent à guérir !
Hélas ! je devrais le haïr.

Il m'a rapporté ce tourment
Qu'avait assoupi son absence ;
Dans le charme de sa présence,
Dans mon nom, qu'il dit tristement,
Il m'a rapporté ce tourment.

Dans le baiser pur du retour
Lorsque son ame m'a cherchée,
La mienne en vain s'était cachée ;
La mienne a reconnu l'amour
Sous le baiser pur du retour.

Il dit qu'il ne s'en ira plus :
Quelle frayeur dans cette joie!
Vous voulez que je le revoie;
Mon Dieu! nous sommes donc perdus:
Il dit qu'il ne s'en ira plus!

LA PIQURE.

LA PIQURE.


De ses fuseaux légèrement blessée,
D'où vient qu'Isaure a regardé vers toi?
J'allais courir, à ses cris empressée,
J'allais courir.... mais tu cours mieux que moi.

Pourquoi tes yeux, pleins d'une pitié tendre,
Sont-ils restés si long-temps sur les siens?
D'où vient qu'Isaure a paru les entendre?
Qu'ils me font mal sur d'autres que les miens!

Que je fus triste en la voyant sourire!

Que je tremblai quand tu soutins ses pas !
Tu la plaignais.... Que n'ai-je osé te dire :
C'est moi qui souffre, et tu ne le vois pas !

Tu pris sa main, tu cherchas sa blessure;
Pour la guérir, tu la couvris de fleurs;
C'étaient mes fleurs ! elle est mieux, j'en suis sûre.
Pourquoi faut-il qu'il m'en coûte des pleurs !

LA

JEUNE CHATELAINE.

LA

JEUNE CHATELAINE.

E vous défends, châtelaine,
De courir seule au grand bois. »
M'y voici, tout hors d'haleine,
Et pour la seconde fois.
J'aurais manqué de courage
Dans ce long sentier perdu;
Mais que j'en aime l'ombrage !
Mon seigneur l'a défendu.

« Je vous défends, belle mie,

Ce roudeau vif et moqueur. »
Je n'étais pas endormie
Que je le savais par cœur.
Depuis ce jour je le chaute;
Pas un refrain n'est perdu;
Dieu! que ce rondeau m'enchante!
Mon seigneur l'a défendu.

« Je vous défends sur mon page
De jamais lever les yeux. »
Et voilà que son image
Me suit, m'obsède en tous lieux.
Je l'entends qui, par mégarde,
Au bois s'est aussi perdu:
D'où vient que je le regarde?
Mon seigneur l'a défendu.

Mon seigneur défeud encore
Au pauvre enfant de parler;
Et sa voix douce et sonore
Ne dit plus rien sans trembler.
Qu'il doit souffrir de se taire!

Pour causer quel temps perdu!
Mais, mon page, comment faire?
Mon seigneur l'a défendu.

NOTRE-DAME D'AMOUR.

NOTRE-DAME

D'AMOUR.


U'ATTENT-IL sur la route
Ce guerrier voyageur? .
L'idole de son cœur,
C'est la gloire, sans doute?
Mais à Notre-Dame d'Amour
Il priait l'autre jour.

Bien que l'on dût m'attendre,
J'ai ralenti mes pas;
Mais il priait trop bas;

Dieu seul pouvait l'entendre.
Ah! si Notre-Dame d'Amour
Voulait parler un jour!

Ne sait-il de victoire
Qu'en suivant son drapeau?
Que sert-il d'être beau
Pour n'aimer que la gloire?
Est-ce bien là, Dame d'Amour,
Son vœu de l'autre jour?

Un charme m'environne....
Vous qui priez pour nous,
Pourquoi sur vos genoux
Posa-t-il ma couronne?
Faudra-t-il pas, Dame d'Amour,
Qu'il me la rende un jour?

LA VALLÉE.

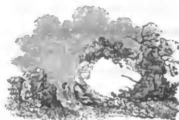
LA VALLÉE.



on ! je ne verrai plus de si belle vallée,
Que celle où sur tes pas je descendis un jour ;
Où l'eau, parmi les fleurs lentement écoulée,
Trouve une eau qui la cherche et s'y joint sans retour.
J'étais bien ! tout parlait à mon ame ravie.
Ah ! les derniers rayons du jour et de la vie
Répandront sur mes yeux leur mourante langueur,
Avant que ce tableau s'efface de mon cœur.

Et, pourtant, ce n'est pas cette belle verdure,
Ces ruisseaux murmurans sous les jeunes roseaux,

Ni cette ombre des bois, cette ombre où la nature
Mêlait son harmonie au doux chant des oiseaux;
Non, ce n'est pas du ciel la lumière enchantée,
Ni l'onde éblouissante, où ma vue arrêtée
Ne pouvait soutenir l'éclat d'un sable d'or,
Qui fait en y rêvant que je tressaille encor:
C'était toi, mon amour, mon avenir, mon ame!
C'était toi, qui m'aimais; toi, qui semblais heureux!
C'était ton regard pur qui répandait sa flamme
Sur notre plus beau jour réfléchi dans tes yeux.
Le veux-tu? retournons sous ces paisibles ombres,
Loin d'un monde orageux, loin de nos cités sombres;
Viens! cachés dans les fleurs, nos destins, nos amours,
Comme les deux ruisseaux se confondront toujours!



LA

FIANCÉE DU MARIN.

LA

FIANCÉE DU MARIN.

RISTESSE amère
Ne peut crier :
Pourtant, ma mère,
Je veux prier.

Là-haut peut-être
On m'entendra :
Qui m'a fait naître
Me soutiendra.

Jame qui m'aime
Va me quitter ;
Cette nuit même
Doit l'emporter.

Le temps est sombre,
Et sur les flots
Voyez-vous l'ombre,
Des matelots?

Dans leur nacelle
Il s'engagea;
C'est encor celle
Qui naufragea!

On tend la voile;
O désespoir!
Pas une étoile
Pour l'entrevoir.

A la chapelle,
Avant le jour,

Un vœu m'appelle,
Un vœu d'amour.

Il doit m'attendre;
J'y porte encor
Un baiser tendre,
Un anneau d'or.

Don de mon père,
C'est le dernier :
Qu'il soit prospère
Au marinier!

C'est le symbole
De mon lien;
Pour mon idole
Je n'ai plus rien.

Mais j'entends Jame
Qui crie « Adieu! »
Et ma pauvre ame
S'en va vers Dieu!

REGARDE-LE.

REGARDE-LE.

EGARDE-LE, mais pas long-temps :
Un regard suffira, sois sois,
Pour lui pardonner la blessure
Qui fit languir mes doux printemps.
Regarde-le, mais pas long-temps !

S'il parle, écoute un peu sa voix :
Je ne veux pas trop t'y contraindre ;
Je sais combien elle est à craindre,
Ne l'entendît-on qu'une fois :
S'il parle, écoute un peu sa voix !

Tu ne haïras plus son nom,
Ce nom mêlé dans ma prière ;
Tu l'écouteras tout entière,
Sans courroux, sans reproche : oh ! non,
Tu ne haïras plus son nom.

Au fond du cœur tu m'entendras,
Quand je dis : J'ai cessé de vivre;
Quand je refuse de te suivre;
Enfin, quand tu le connaîtras,
Au fond du cœur tu m'entendras !

Tais-toi, s'il demande à me voir :
J'ai pu fuir sa volage ivresse ;
Mais me cacher à sa tendresse,
Dieu n'en donne pas le pouvoir :
Tais-toi s'il demande à me voir.

Si je l'accusais devant toi,
Appelle un moment son image.
Avec le feu de son langage,
Défends-le par pitié pour moi,
Si je l'accusais devant toi !

JE L'AI VU.

JE L'AI VU.



Ma sœur, il ne faut me blâmer
Si ma tristesse est sans colère :
Je ne peux me sauver d'aimer,
Et celui qui m'aima ne doit plus me déplaire.
Laissez d'un retour imprévu
Laissez-moi goûter tous les charmes.
Hélas ! j'ai retrouvé des larmes ;
Mais je l'ai vu !

Si vous saviez quel doux transport
Se répand dans l'ame agitée,

Quand celui qui fit notre sort
Ranime, en s'y montrant, une fête attristée!
Que je l'aime! il est revenu.
Je ne sens plus sa froide absence :
Lui n'a pas senti ma présence;
Mais je l'ai vu!

Ma sœur, quel plaisir douloureux
Le bonheur perdu laisse encore!
Quel charme de revoir heureux
L'objet, l'unique objet qu'on pleure et qu'on adore!
Ce sourire si bien connu
Nous rappelle tant d'espérance!
Il réveille aussi la souffrance;
Mais je l'ai vu!

Peut-être est-il quelques beaux jours
Cachés dans ma mélancolie;
Peut-être il sait aimer toujours;
Et moi, je ne saurai jamais comme on oublie.
Enfin, si d'un trait plus aigu
L'insensé frappait ma tendresse,

Pleurez sur sa faible maîtresse.....

Mais je l'ai vu !



LE CALVAIRE.

LE CALVAIRE.

UISQUE tu vas, Angélique,
Au calvaire des Roseaux,
Rapporte-moi, pour relique,
Une froide fleur des eaux.
On ne dort pas sous la haire :
La nuit on m'entend gémir;
Et les fleurs du vieux Calvaire,
On me l'a dit, font dormir.

Pauvre Angélique, à ton âge,
Quand on part seule, et nu pied,

Pour un long pèlerinage,
N'y va-t-on que par pitié?..
Sur la sauvage bruyère,
Colombe, qui vas gémir,
Offre à Dieu quelque prière
Pour que je puisse dormir.

Mais quel philtre, quel breuvage
Endort, au feu des éclairs,
Le ramier dans l'esclavage,
Quand l'été brûle les airs?
Daigne la foudre descendre
Sur l'oiseau né pour gémir;
Car peut-être sous la cendre
On le laissera dormir!

Ah! si j'osais, ma compagne,
Me dérober sur tes pas,
Dans l'air vif de la montagne,
J'oublierais..... parlons plus bas!
Ici, l'on meurt de ses peines,
Mais il n'en faut pas gémir.

Enfant, tu n'as pas de chaînes ;
Tu fuis..... mais tu peux dormir !

Crois-tu qu'un grand sacrifice
Puisse être agréable à Dieu?
Eh bien ! qu'il me soit propice,
Je le joins à notre adieu.
Porte au Calvaire une image
Dont chaque trait fait gémir ;
Car c'est elle, quel dommage !
Qui m'empêche de dormir.

Tu jetteras dans l'eau sainte
Ce nœud défait, cette fleur,
Et cet anneau d'hyacinthe
Que je cachais sur mon cœur.
Va-t'en ! je n'ai plus à rendre
Qu'une ame ardente à souffrir ;
Béni soit qui doit t'apprendre
Que Dieu daigna l'endormir !

L'ANGE ET LE RAMEAU.

L'ANGE ET LE RAMEAU.

UE ce rameau béni protége ta demeure !
L'Ange du souvenir me l'a donné pour toi :
Toi qui n'aimes-pas que l'on pleure,
Sois heureux, plus heureux que moi !

Écoute : à ce rameau j'attache une espérance :
L'Ange qui me conduit sait mon cœur comme toi ;
S'il a bien compris ma souffrance,
Sois heureux, plus heureux que moi !

J'ai respiré l'encens de ce vieux sanctuaire,

Et je m'y suis assise, et j'ai prié pour toi;
Je n'ai dit que cette prière :
Sois heureux, plus heureux que moi!

Pour passer près de toi j'ai fait un long voyage;
Mais l'Ange me rappelle et veut m'ôter à toi.
Adieu..... Donne-moi du courage :
Sois heureux, plus heureux que moi!

LE BON ERMITE.

LE BON ERMITE.



RMITE, votre chapelle
S'ouvre-t-elle au malheureux?
Hélas! elle me rappelle
Un temps cher et douloureux!
C'est moi... de votre colère
Les éclats sont superflus;
Un autre que vous m'éclaire :
Mon père, il ne m'aime plus!

Cette jeune infortunée
Que vous maudites un jour,

Qui, devant vous prosternée,
Osa défendre l'amour,
C'est moi, faible pénitente
Dans tous mes vœux confondus.
Que votre ame soit contente;
Mon père, il ne m'aime plus!

Ne dites plus, ô mon père,
Que le ciel va me punir;
L'amour, comme vous sévère
A daigné le prévenir :
Ce guide ingrat que j'adore
Fuit mes pas qu'il a perdus.
Qui peut me punir encore ?
Mon père, il ne m'aime plus!

Le monde n'a point d'asyle
Qui soit doux au repentir :
Hé bien! rendez-moi facile
Un chemin pour en sortir.
Me faudra-t-il, dans l'orage,
Traîner mes jours abattus?

Je n'en ai pas le courage :
Mon père, il ne m'aime plus !

De cette croix où je pleure
N'exilez pas mes aveux,
Et vous saurez tout à l'heure,
Ermite, ce que je veux :
Quelques pleurs, un peu de cendre,
Sur ma tombe répandus...
Ah! qu'il m'est doux d'y descendre :
Mon père, il ne m'aime plus ! »

A peine une faible aurore
Passait sur les jeunes fleurs,
Que le bon ermite encore
Versait la cendre et les pleurs.
Long-temps cet objet trop tendre,
Troubla ses songes confus;
Et, triste, il croyait entendre :
« Mon père, il ne m'aime plus ! »

PÉLERINAGE.

PÉLERINAGE.

Pour aller en Galice
Expier mes amours,
Demain, sous un cilice,
J'éteindrai mes beaux jours.

Ma fidèle servante,
Ceignez-moi mon manteau;
Sa couleur représente
La cendre du tombeau.

Adieu ma chevelure,

Tes nœuds sont trop pesans ;
Je rends à la nature,
D'inutiles présens.

La joie évanouie
Laisse comme un remord ;
Et, seule dans ma vie,
Je suis triste à la mort.

Ma patronne m'appelle ;
Et, lasse de souffrir,
Je m'en vais auprès d'elle
Achever de mourir.

Sous mes pieds nus, sans doute,
Le chemin sera dur ;
Et je vois sur ma route
La demeure d'Arthur.

Penché sur sa fenêtre,
Dira-t-il : « Elle a froid ? »
Et, sans me reconnaître,

Priera-t-il Dieu pour moi ?

A mon pélerinage,
Dieu, prêtez votre appui ;
Et placez un nuage
Entre mon ame et lui !



L'ESPOIR.

L'ESPOIR.

E voudrais aimer autrement;
Hélas! je voudrais être heureuse!
Pour moi l'amour est un tourment;
La tendresse m'est douloureuse.
Ah! que je voudrais être heureuse!
Que je voudrais être autrement!

Vous dites que je changerai;
Comme vous je le crois possible.
Mon cœur ne sera plus sensible;
Je l'espère, car je mourrai.

Oui ! si la mort peut l'impossible,
Vous dites vrai, je changerai !

LA NOVICE.

LA NOVICE.

IMITÉ DE MOORE.

NE jeune et blanche novice,
A l'ombre des bosquets cloîtrés
Rêvant à son pur sacrifice,
Promenait ses vœux timorés;
Et sur des agnus consacrés,
Chantait des cantiques sacrés.

« Ici nous vivons, disait-elle,
Mortes aux terrestres douleurs,
Et les anges sous leur tutèle

Nous gardent des tendres malheurs;
Nos soupirs, sur l'encens des fleurs,
S'en vont aux cieux avec nos pleurs.

« Amour! laisse en paix ma cellule!
Sœur Isaure dit qu'autrefois
Une sainte jeune et crédule
Te prit pour un Ange, à ta voix;
Et que l'ange, au pied de la croix,
Te ressemble, sans ton carquois. »

L'Amour alors prêta l'oreille;
Il dormait, sur l'aile du vent.
Un soupir l'offeuse et l'éveille;
Hélas! qu'il s'éveille souvent!
Comme un ange ami du couvent,
Il apparut tendre et fervent.

Ses yeux bleus, rians et perfides,
Amortis par la piété,
Lancèrent des flammes timides
Au cœur de la jeune beauté.

« Dieu! dit-elle, à votre clarté,
Je vois un ange en vérité! »

Cet ange aux mystiques paupières
Est un Dieu cruel et moqueur;
Tes pleurs, ton encens, tes prières,
Ne guériront pas ta langueur :
Tu ne fuiras plus ton vainqueur,
Jeune sainte; il est dans ton cœur.

Ses yeux illuminent ton ame,
Ses soupirs répondent aux tiens;
Les autels brûlent de sa flamme,
Et tes feux ne sont plus chrétiens;
Grand dieu! ses trompeurs entretiens,
Séduiraient les anges gardiens!



L'AMOUR.

L'AMOUR.

ous demandez si l'amour rend heureuse ;
Il le promet, croyez-le, fût-ce un jour.
Ah ! pour un jour d'existence amoureuse,
Qui ne mourrait? la vie est dans l'amour.

Quand je vivais tendre et craintive amante,
Avec ses feux je peignais ses douleurs :
Sur son portrait j'ai versé tant de pleurs,
Que cette image en paraît moins charmante.

Si le sourire, l'éclair inattendu,

Brille parfois au milieu de mes larmes,
C'était l'amour; c'était lui, mais sans armes;
C'était le ciel... qu'avec lui j'ai perdu.

Sans lui, le cœur est un foyer sans flamme;
Il brûle tout ce doux empoisonneur.
J'ai dit bien vrai comme il déchire une ame:
Demandez donc s'il donne le bonheur!

Vous le saurez : oui, quoi qu'il en puisse être,
De gré, de force, amour sera le maître;
Et, dans sa fièvre alors lente à guérir,
Vous souffrirez, ou vous ferez souffrir.

Dès qu'on l'a vu, son absence est affreuse;
Dès qu'il revient, on tremble nuit et jour;
Souvent enfin la mort est dans l'amour;
Et cependant... oui, l'amour rend heureuse!

L'ÉGLANTINE.

L'ÉGLANTINE.

GLANTINE! humble fleur comme moi solitaire,
Ne crains pas que sur toi j'ose étendre ma main :
Sans en être arrachée orne un moment la terre;
Et comme un doux rayon console mon chemin.

Quand les tièdes zéphirs s'endorment sous l'ombrage,
Quand le jour fatigué ferme ses yeux brûlans,
Quand l'ombre se répand et brunit le feuillage,
Par ton souffle, vers toi, guide mes pas tremblans.

Mais ton front, humecté par le froid crépuscule,

Se penche tristement pour éviter ses pleurs ;
Tes parfums sont enclos dans leur blanche cellule,
Et le soir a changé ta forme et tes couleurs.

Rose, console-toi ! Le jour qui va paraître
Rouvrira ton calice à ses feux ranimé ;
Ta mourante auréole, il la fera renaître ;
Et ton front reprendra son éclat embaumé.

Fleur au monde étrangère, ainsi que toi, dans l'ombre
Je me cache et je cède à l'abandon du jour ;
Mais un rayon d'espoir enchante ma nuit sombre :
Il vient de l'autre rive... et j'attends son retour.



LE PRISONNIER

DE GUERRE.

LE PRISONNIER

DE GUERRE.


u t'en vas? Reste encore :
Je te perds pour long-temps !
Et tu vois que l'aurore
Luit depuis peu d'iustans.
Tantôt sur le rivage
Je marcherai sans toi :
J'y reste en esclavage,
  Pauvre dc moi !

Nous avons vu la vie

Sous les mêmes couleurs ;
Elle a pu faire envie,
Car elle eut bien des fleurs.
La guerre était la gloire,
J'y courus avec toi :
J'ai payé la victoire,
Pauvre de moi !

Sur combien de blessures
A-t-on rivé nos fers !
Ils en font de plus sûres,
Dans leurs prisons d'enfers.
J'ai raillé ma souffrance,
Enchaîné près de toi ;
Mais tu pars pour la France,
Pauvre de moi !

Ma plaie envenimée
Arrête ici mes pas ;
Mortelle et renfermée,
Elle s'aigrit tout bas.
Sur un ponton de guerre

Faut-il languir sans toi?
Je te suivais naguère,
Pauvre de moi!

Si ma blonde Angeline,
En te voyant passer,
Inquiète s'incline,
Timide à t'embrasser;
A cet ange modeste,
Qui m'attend avec toi,
Ne dis pas où je reste,
Pauvre de moi!

Au foyer de ton père
Si le mien va s'asseoir,
Mon nom sera, j'espère,
Dans vos récits du soir,
Quand ses yeux pleins de larmes
S'attacheront sur toi,
Fais-lui bénir nos armes,
Pauvre de moi!

RÉPONDS-MOI.

RÉPONDS-MOI.


T'ai-je vu chez mon père,
Dans l'âge où tout est beau,
Comme je dois, j'espère,
Te voir près du tombeau ?
Sur les bords de ma vie,
Vins-tu voir après moi ?
Oui, quelqu'un m'a suivie,
Et je crois que c'est toi !

Quand tout semble un hommage,
A nos yeux entr'ouverts,

Ai-je vu ton image
Peinte sur l'univers?
Et toi, sous une flamme
Dont le ciel t'éclairait,
Dans le fond de ton ame
Cachais-tu mon portrait?

Aimais-tu l'humble école
Où j'allais autrefois?
L'ange, qui la console,
Parlait-il dans ta voix?
Et, quand j'appris à lire
Ma prière à genoux,
Vins-tu m'aider à dire :
« Mon Dieu, bénissez-nous! »

A l'étroite fenêtre,
Où riait un jasmin,
Quand je n'osais paraître,
Élevais-tu ta main?
Oui! la même ombre encore
Glissait dans le soleil,

Et jusqu'à l'autre aurore
Passait sur mon sommeil !

Dans l'enclos plein d'ombrage,
Où j'avais frais et peur,
Plaçais-tu ton courage
Entre l'ombre et mon cœur?
Pour causer sans médire,
Y venais-tu t'asseoir,
Et, sans pouvoir sourire,
Nous disions-nous : « Bonsoir ! »

T'ai-je aimé la première,
Lorsque ta main s'ouvrait
Au pauvre sans chaumière,
Dont la flûte pleurait?
Le demandeur d'aumône
A-t-il béni nos jours?
Et devant sa Madone
Avons-nous dit · « Toujours ! »

T'ai-je conté mes peines,

Quand je crus en avoir?
Un jour... triste à nos plaines,
M'as-tu dit : « Au revoir ! »
Pour un âge plus tendre
M'as-tu promis des fleurs?
Sais-tu qu'à les attendre
J'ai versé bien des pleurs?

Sais-tu que le ciel même
T'ouvrit notre maison?
Et que ton nom que j'aime
Se trouve dans mon nom?
Mais à ma confidence
N'as-tu pas répondu?
Oui! jusqu'en ton silence,
Je t'ai tout entendu!

LE

DERNIER RENDEZ-VOUS.

LE DERNIER

RENDEZ-VOUS.

ON seul amour ! embrasse-moi.
Si la Mort me veut avant toi,
Je bénis Dieu ; tu m'as aimée !
Ce doux hymen eut peu d'instans :
Tu vois ; les fleurs n'ont qu'un printemps,
Et la rose meurt embaumée.
Mais quand, sous tes pieds renfermée,
Tu viendras me parler tout bas,
Crains-tu que je n'entende pas?

Je t'entendrai, mon seul amour !

Triste dans mon dernier séjour,
Si le courage t'abandonne ;
Et la nuit, sans te commander,
J'irai doucement te gronder,
Puis te dire : « Dieu nous pardonne ! »
Et, d'une voix que le ciel donne,
Je te peindrai les cieux tout bas :
Crains-tu de ne m'entendre pas ?

J'irai seule, en quittant tes yeux,
T'attendre à la porte des Cieux,
Et prier pour ta délivrance.
Oh ! dussé-je y rester long-temps,
Je veux y couler mes instans
A t'adoucir quelque souffrance ;
Puis, un jour, avec l'Espérance,
Je viendrai délier tes pas :
Crains-tu que je ne vienne pas ?

Je viendrai, car tu dois mourir,
Sans être las de me chérir ;
Et comme deux ramiers fidèles,

Séparés par de sombres jours,
Pour monter où l'on vit toujours,
Nous entrelacerons nos ailes!
Là, nos heures sont éternelles :
Quand Dieu nous l'a promis tout bas,
Crois-tu que je n'écoutais pas?



TABLE

DU SECOND VOLUME.

POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES INÉDITES.

MÉLANGES.

ROMANCES.

FIN DE LA TABLE DU DERNIER VOLUME.



PARIS. — IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN, RUE MIGNON, 2.



POÉSIE

de Mme

DESBORDES VAL



TOME II



1830.

